

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE.....	02
I- PRESENTATION ET ETUDE DE RECITS DE JEUNES : étudiants, chômeurs et délinquants.....	12
1) Etudiants : quand le «papier» (diplôme) se substitue aux savoirs.....	13
2) Jeunes chômeurs : violence du chômage, temps vide et toxicomanie.....	48
3) Les délinquants : La fabrication sociale de la déviance. Vols et agressions : quartiers stigmatisés, pauvreté, hogra et absence de reconnaissance sociale.....	79
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	87
ANNEXES : équipe de recherche, guide d'entretien et données factuelles des enquêtés.....	88

Introduction générale

Notre posture de recherche a privilégié l'écoute des pratiques discursives des jeunes sur leur vie quotidienne. Elle est entendue ici comme un ensemble de rapports que les jeunes instaurent quotidiennement à l'école, à l'université, à la famille, aux services publics, à la sexualité, à la santé, à l'avenir, au temps, etc. Travailler à partir et sur des récits de vie, c'est accorder une place centrale à une compréhension des sens attribués par les jeunes à leurs pratiques sociales. La sociologie compréhensive a pour valeur heuristique de s'inscrire dans une logique de l'altérité, en essayant de saisir le sens subjectif visé par l'acteur. Cette position de recherche n'est pas neutre. Elle se veut une réponse à tous ceux qui s'expriment souvent de façon péremptoire au nom des jeunes et donc de la jeunesse considérés dans leur homogénéité sociale, en donnant souvent un contenu moral et idéologique à leurs propos.

Que savons-nous précisément de la vie quotidienne des jeunes ? Il faut humblement reconnaître notre ignorance sur ceux que disent ou pensent les jeunes à propos de leurs expériences sociales et sur les institutions qu'ils sont amenés à fréquenter quotidiennement. Au sens de Dubet (1994 : 92), l'expérience est une manière d'éprouver, d'être envahi par un état émotionnel suffisamment fort pour que l'acteur ne s'appartienne pas vraiment tout en découvrant une subjectivité personnelle. Mais l'expérience dont il est question ici, est appréhendée comme un ensemble de confrontations et d'interactions avec d'autres personnes dans la société. « *De ce point de vue, l'expérience individuelle pure est une aporie* » (Dubet, 1994 : 101).

Le recours aux récits de vie s'avère particulièrement pertinent, puisque, comme l'a montré Bertaux (1997), cette forme de recueil de données colle à la formation des trajectoires sociales : le récit de vie permet d'appréhender de façon approfondie les cheminements par lesquels les jeunes en sont venus à se retrouver dans une situation donnée et comment ils s'efforcent de faire face à cette situation. Dans le récit de vie, le jeune raconte une histoire sociale qui est bien entendue la sienne, mais qui n'en est pas moins produite par des mécanismes sociaux et politiques. Le récit de vie permet d'intégrer la subjectivité du jeune qui est conduit à mettre au jour un ensemble de contraintes sociales, symboliques et morales. Partir des trajectoires sociales, c'est aller au-delà des approches trop rapides et utilitaristes qui se limitent à appréhender les comportements des jeunes en soi, occultant la façon dont ils ont été construits socialement.

Notre étude a consisté à valoriser longuement le point de vue propre des jeunes sur leurs expériences sociales. Comment décrivent-ils leurs activités quotidiennes ? Comment gèrent-ils leur temps ? Comment se passent les relations avec leurs familles ? Comment évoquent-ils la santé ? L'imaginaire des jeunes nous a semblé important à mettre au jour. Il est pertinent pour comprendre les aspirations et les rêves des jeunes. Comment perçoivent-ils leur avenir ? Que feraient-ils dans l'hypothèse où ils accumuleraient beaucoup d'argent, etc. ? L'imaginaire

ne s'oppose pas à leur vécu quotidien. Il permet au contraire de mieux comprendre leurs situations réelles à l'origine de la production d'un imaginaire social. Les jeunes le montrent admirablement bien à partir de la toxicomanie où elle représente à leurs yeux une façon de fuir leurs réalités quotidiennes et de se construire un personnage puissant plongé dans un autre monde social. Il n'est pas étonnant que les psychotropes (« les cachets ») soient dénommés : « Madame Courage ».

Quel peut être l'intérêt d'une étude sur les jeunes, s'ils ne sont pas écoutés longuement et attentivement à propos de leurs parcours individuels et de leur mode d'insertion dans les différents espaces sociaux, culturels, administratifs et scolaires (famille, université, le quartier, etc.) ? Le récit de vie des jeunes relativise un ensemble de jugements réducteurs sur ces derniers. Il a donc pour vertu d'interroger de façon critique cet étiquetage porté sur eux : « violents », « irrespectueux de l'ordre social », « personnes qui refusent de travailler », etc. Or les trajectoires sociales dévoilent au contraire des processus sociaux ne relevant pas du comportement des jeunes, mais fabriqués à leur insu, en dehors d'eux. Par exemple, les jeunes montrent bien le processus qui conduit à la violence du chômage ; comment devient-on chômeur ? Ils rappellent de façon claire les inégalités et les distinctions sociales dans l'acquisition de la culture scolaire légitime. « *Je n'avais pas la tête aux études* », révélant bien les ruptures entre le monde scolaire et leurs préoccupations quotidiennes dans l'espace familial. Les récits de vie des jeunes permettent de relever fort judicieusement que l'origine des violences devrait d'abord être identifiée et élucidée dans le mode de fonctionnement des institutions politiques, sociales et économiques et culturelles.

Il s'agissait d'investir activement les différents lieux sociaux des jeunes porteurs de statuts diversifiés. On insistera souvent sur l'hétérogénéité de la population des jeunes : certains ont pu accéder à l'université ou se préparent à y entrer en étant au lycée en terminale. Parmi eux, certains ont terminé leurs études et connaissent l'expérience sociale du chômage, tout en étant détenteur de ce fameux « papier » (diplôme). Il y a ceux qui ont connu très tôt l'échec scolaire, contraints de chômer, tout en assurant de temps en temps des petits boulots précaires, ou conduits à s'insérer dans le secteur informel avec tous les risques de saisie des produits devant être mis à la vente. Enfin, ceux qui plongent dans la toxicomanie extrême et la délinquance.

Le dispositif méthodologique mis en place a incontestablement permis de faire émerger des éléments intéressants sur ce qu'il est convenu d'appeler le vécu quotidien et ordinaire de ces différentes catégories de jeunes. On rappellera donc que notre souci premier a été de partir de la santé considérée ici comme une totalité sociale qui intègre toutes les composantes de la vie du jeune (activités, rapports au temps, à la famille, à l'université, au chômage, à la drogue, à la sexualité, etc.). Dans notre perspective, la santé ne se réduit pas à sa dimension organique. Elle n'est pas une simple opposition à la maladie. Comprendre la santé des jeunes, impliquait un élargissement du regard sociologique qui consistait à appréhender les parcours des jeunes qui mènent à la réalisation de telle ou telle activité sociale ou scolaire. Il s'agissait donc de mettre en valeur à partir du point de vue des jeunes, les significations attribuées à leurs différentes pratiques sociales dans leur vie quotidienne.

L'équipe de recherche composée d'un coordinateur scientifique et de cinq enquêteurs, a appréhendé les trois catégories de jeunes les plus significatives (étudiants, chômeurs et enfin les jeunes plongés de façon extrême dans la délinquance (vols, agressions, etc.). Le travail de terrain s'est opéré dans des quartiers socialement diversifiés d'Oran. Parce que les deux universités sont respectivement situées à Es-Sénia et à Bir-el-Djir, il nous a semblé pertinent

de les retenir comme deux espaces d'enquête. Les cités universitaires sont situées à proximité des deux universités. Mais il était important de réaliser des récits de vie avec des chômeurs ou d'autres jeunes d'origine sociale aisée, habitant dans ces deux pôles. Le troisième lieu d'enquête a concerné un ancien quartier populaire d'Oran dénommé « Victor Hugo ». Cet espace social regroupe de façon dominante une population socialement diversifiée (chômeurs, ouvriers, cadres moyens, etc.). Enfin, le quatrième quartier enquêté a été celui des Planteurs, « Ras-el-Aïn », et plus précisément, « Bab-el-Hamra » (Porte rouge). Il a permis de rencontrer des jeunes délinquants à la marge de la société. La pauvreté, le chômage, la « hogra » (injustice) et un habitat précaire (sous forme de grottes) sont autant d'éléments qui caractérisent ce quartier stigmatisé. Ils expliquent en grande partie, la fabrication sociale de la déviance. L'objectif de départ a pu être concrétisé : s'approprier des récits de vie de jeunes filles et de garçons provenant de milieux sociaux et culturels diversifiés.

L'approche qualitative n'est pas focalisée sur la représentativité. Sa préoccupation est toute autre. Elle est à la quête de la qualité des informations recueillies. Notre travail de terrain a permis de réaliser globalement 73 entretiens approfondis (récits de vie). Précisons que le récit de vie ne peut pas s'effectuer dans la précipitation avec le jeune enquêté. Il n'aurait aucun sens. Il impose donc un certain nombre de critères : instaurer un rapport de confiance ; ce qui est un préalable important pour que les jeunes puissent raconter leur vie sociale. Le deuxième critère est de revoir le jeune pour poursuivre et approfondir l'entretien, d'où l'investissement temporel important pour ce type d'enquête qui ne se limite pas à enregistrer rapidement des discussions entre les jeunes.

L'exploitation et l'interprétation du matériau recueilli ne pouvait se réaliser dans le temps qui nous a été imparti. Il est impossible de réaliser une analyse de contenu de façon rigoureuse dans un délai d'un mois, en recherchant les oppositions symboliques structurantes entre les 73 récits de vie recueillis, en reconstruisant la structure diachronique du récit, ou en opérant finement une étude thématique.

Ce rapport préliminaire s'attache donc à présenter et à analyser une quinzaine de récits de vie des jeunes étudiants, chômeurs ou délinquants sélectionnés parmi les 73 entretiens recueillis. Il s'agit d'études de cas faisant ressortir les points essentiels concernant les significations attribuées par les jeunes à leurs différentes pratiques sociales. La lecture attentive et collective des entretiens et leurs premiers décryptages, a permis d'indiquer trois dimensions majeures. Concernant les étudiants, il nous semble possible d'évoquer l'idée suivante : « quand le « papier » (diplôme) se substitue aux savoirs dans une université sans âme ». Les étudiants montrent la dépréciation et la régression du statut de l'étudiant tant sur le plan des savoirs acquis que des conditions sociales de vie. Ils s'inscrivent dans une logique sociale de « fermeture l'année » : tenter d'arracher tous ses modules, sans plus... dans une institution universitaire qui ne semble pas leur offrir des conditions d'études adéquates. A propos des jeunes chômeurs ou astreints à la débrouille consistant à « naviguer » selon leur expression, en assurant des petits boulots, nous avons privilégié la dimension suivante : « les jeunes face à la violence du chômage, le temps vide et la toxicomanie ». Analyser le chômage des jeunes, à partir de leurs trajectoires, permet d'insister sur une vie quotidienne qui ne semble avoir aucun sens, puisque le temps passé est un temps vide parce qu'il n'y a rien à faire...les conduisant à s'enfermer dans les deux espaces qui leur sont socialement promis : le coin de rue et le café. Enfin, l'analyse des récits des jeunes qui ont plongé dans la délinquance, fait ressortir l'idée suivante : « la pauvreté, l'habitat précaire et le chômage, contribuent en grande partie à la fabrication sociale de la déviance ». Ceci conduit cette catégorie de jeunes à

inventer sa propre normalité, en considérant explicitement le vol comme une activité nécessaire.

A partir de ces trois dimensions majeures, il nous semblait important d'affiner l'analyse en repérant les éléments saillants qui permettent de rendre intelligibles notre matériau, en simplifiant à l'extrême la complexité et la richesse des récits de vie des jeunes.

1- Le « coin de rue » et le café comme espaces de socialisation par défaut.

Notre enquête montre que ce sont les jeunes chômeurs ou ceux exerçant des emplois précaires et sous-rémunérés, qui semblent intégrer de façon dominante et quotidienne, les « coins de rue » ou les cafés. Il s'agit moins d'un attachement qui les conduit à opter délibérément pour ces deux espaces de socialisation que d'un repli s'imposant davantage comme une contrainte sociale. Ils représentent les seuls endroits qui leur permettent de nouer des liens sociaux avec leurs copains. Les récits de vie montrent bien la récurrence des propos des jeunes concernant leurs activités quotidiennes. En sortant du domicile familial vers 11 heures ou 12 heures, le jeune chômeur se positionne dans un « coin de rue », espérant qu'un copain veuille bien lui prêter 20 ou 30 DA, ou l'inviter à prendre un café accompagné d'un joint. Contrairement à des idées reçues, ces espaces de socialisation par défaut ne sont pas identifiés par les jeunes comme « leurs » territoires conquis de façon autonome et offensive. « Le coin de rue » et le café les accueillent sans rien exiger d'eux en termes d'éthos scolaire et culturel. S'ils deviennent leurs espaces permanents, c'est parce que les autres champs du possible leur sont tout simplement fermés ou interdits pour des raisons financières et culturelles. De façon pertinente, un jeune dira que tous les « hitistes » (ceux qui tiennent le mur) n'ont pas le même statut ; le mur du chômeur n'est pas celui de l'étudiant, même s'il ne travaille pas encore.

Le coin de rue et le café deviennent des espaces obligés pour ces jeunes. Ils leur permettent de « tuer » le temps soumis à aucune contrainte majeure, essayant de fuir une situation précaire et sans issue. Le café et le « coin de rue » autorisent : dans le premier espace, il est possible de s'adonner pendant des heures, aux jeux de cartes et aux dominos sans aucune restriction que celle de consommer des cafés. Dans le « coin de rue », il est possible de ruminer leurs contraintes quotidiennes réciproques mais aussi de rêver à un ailleurs jugé plus clément pour y exercer une activité professionnelle qui leur permettrait d'acquérir des biens sociaux (voiture, appartement, etc.).

Le « hitiste » émerge à partir d'une histoire sociale. Elle est occultée dans les jugements rapides émis sur le comportement du jeune qui s'accroche à ce « coin de rue ». Les récits de vie montrent que le jeune n'est pas né « hitiste », mais il le devient parce que son destin social bascule de façon négative, après une série d'échecs scolaires ou professionnels et qu'il semble regretter ultérieurement. Il a alors une nette conscience de sa relégation sociale et scolaire. « *On est rien* ».

Les trajectoires des jeunes « soutenant » le mur, montrent enfin leur isolement social dans leur quartier. Il ne représente pas un espace social homogène, même si la solidarité des jeunes peut s'exprimer de façon temporaire à l'occasion d'événements (mariage, décès). Contrairement à l'idée d'une sociabilité sans failles dans le quartier, les récits de vie montrent les divisions entre jeunes. Certains d'entre eux sont amenés à le fuir, et à étiqueter de façon négative certaines pratiques sociales dominées par la cigarette et la drogue, notamment le kif.

« *Personne ne nous soutient, sauf le mur* », disent souvent les jeunes. Cette expression récurrente des jeunes chômeurs, traduit la fermeture et la distanciation des institutions sociales et économiques à leur égard. « *On dirait que c'est écrit sur notre front : individu dangereux à ne pas aider, à ne pas recruter* ».

La fabrication sociale de la déviance est plus accentuée dans les quartiers stigmatisés caractérisés par la pauvreté extrême, un habitat précaire (des grottes), conduisant cette catégorie de jeunes à exprimer ouvertement un sentiment d'injustice. Parce qu'ils ne sont pas reconnus socialement, vivant souvent à la marge de la société, ils inventent leur « propre normalité », leur monde social, en affirmant que leur métier est de voler et d'agresser. Pourtant, l'écoute attentive de ces jeunes qui s'adonnent de façon radicale à la drogue, à la cigarette (« je me brûle le cœur »), conduit l'observateur à relever cette forme sociale de destruction de soi qui leur semble liée à la violence institutionnelle dont ils sont quotidiennement l'objet.

2- un temps vide en dehors de tout impératif majeur

Les jeunes chômeurs décrivent leur temps trop libre comme un temps vide. Que faire du temps libre ? Ne rien faire durant des heures, conduit les jeunes chômeurs, à une forte dépréciation et dévalorisation de soi. « Ne rien faire », est identifié souvent à « n'être rien » dans la société. « *Je me suis senti d'une part très mal en voyant ces jeunes bien habillés, se rendre à l'école et d'autre part, j'enviai ces jeunes. J'ai ressenti pour la première fois, une forte jalousie* » (Mohammed). Faire face quotidiennement au « vide », traduit leur profond désarroi et leur mal-être social. Les trajectoires sociales montrent que le temps trop libre conduit les jeunes chômeurs, à se laisser conduire dans les lieux de non- gestion du temps, où l'on peut rester des heures sans aucune contrainte majeure (« coin de rue », café). « *Je ne gère pas mon temps, c'est le temps qui me gère* », dit pertinemment un jeune chômeur. Le temps est toujours un temps social qui rappelle l'identité de la personne. Qui est-elle ? Et surtout que fait-elle ? Autrement dit, leur rapport au temps renvoie nécessairement à leur existence sociale qui ne semble pas avoir de sens. Halbwachs (1967) montre toute la pertinence à accorder au temps trop « libre » : « *On est livré à soi-même et on est sorti en quelque sorte du courant de la vie sociale. Ce pourrait être autant d'oasis, où, précisément, l'on oublie le temps, mais on revanche on se retrouve. Au contraire, on est sensible à ce que ce sont des intervalles vides et le problème est alors de savoir comment passer le temps* ».

Rien de comparable avec le temps des étudiants soumis à des contraintes précises qu'il faut absolument gérer et maîtriser, en intégrant les incertitudes et les aléas du transport, pour ne pas manquer les cours. Le temps est ici un temps « institutionnalisé » (Beaud, 2002), normé et soumis à des impératifs importants. Dans les trajectoires des étudiants, les journées décrites sont extrêmement chargées. Il y a peu de moments vides. Pour les filles, le travail domestique- même pour les internes vivant à la cité universitaire - « remplit » le temps qui n'est pas consacré aux études. Les garçons étudient certes, mais pour beaucoup d'entre eux, l'investissement du temps dans une activité commerciale et informelle, semble dominer, particulièrement pour ceux d'origine sociale modeste. Certains suivent uniquement les travaux dirigés pour pouvoir exercer dans le secteur informel.

3- Quand le « papier » (diplôme) se substitue aux savoirs

Quatre éléments importants semblent ressortir dans les propos des étudiants concernant leur rapport à l'université. Le premier élément est celui de la reconnaissance explicite de leur faible niveau universitaire. Ils ne s'en cachent pas en disant clairement que l'investissement intellectuel et culturel est faible. En second lieu, ils montrent aussi que le statut de l'étudiant est aujourd'hui socialement peu considéré en comparaison avec celui des années 70 et 80. Mais ces deux éléments ont selon eux, leur explication dans le fonctionnement de l'université, et notamment son incapacité ou son impuissance à réguler et à légitimer les savoirs. Elle n'offre pas les conditions sociales, intellectuelles et culturelles souhaitées pour leur permettre de la considérer comme un espace de sociabilité où il est possible d'acquérir de façon rigoureuse des savoirs théoriques et pratiques. Le troisième élément et non des moindres, est de considérer que leurs études se caractérisent moins par la captation rigoureuse et continue des savoirs que l'acquisition de ce qu'ils nomment de façon judicieuse, « le papier » (diplôme) identifié à une pièce administrative. L'université est perçue comme un espace de distribution des diplômes sans liens avec l'approfondissement critique des connaissances ; puisqu'il s'agit pour eux de « fermer l'année » pour tenter d'arracher tous les modules.

Enfin, les étudiants montrent que l'université est aussi traversée par certaines pratiques opaques dans la notation, privilégiant certains au détriment d'autres, renforçant leurs sentiments de défiance à son égard. Tous ces aspects permettent de comprendre la logique qui est la leur concernant le diplôme assimilé à un simple document sans valeur immédiate. Pour certains, son utilité ne peut être envisagée qu'à moyen et à long terme pour espérer trouver un emploi. Les étudiants nouent un rapport pragmatique et utilitariste à l'université. Ils n'attendent pas d'elle une formation de qualité qu'elle n'est d'ailleurs pas en mesure de leur offrir. L'université semble davantage perçue comme un espace d'opportunité pour espérer obtenir ce fameux diplôme sans aucune exigence ultérieure en matière d'emplois. Elle est caractérisée comme un « lycée sans surveillants » par un étudiant. Tout se passe comme si les étudiants ont intériorisé le processus de déqualification qui caractérise la valeur de leurs titres et diplômes. Si dans les années 70 et 80, les étudiants avaient l'ambition de devenir des cadres de l'Etat (entreprises, ministères, institutions publiques, etc.), aujourd'hui, leurs aspirations se sont profondément inversées. Les étudiants estiment que les études rigoureuses sont assurées à l'étranger ; d'où le rêve de l'ailleurs qui reste toujours évoqué avec force par certains. D'autres estiment que l'important est de travailler pour soi, et notamment d'ouvrir un commerce, et prenant donc distance avec l'Etat. C'est l'une des ruptures importantes avec les précédentes générations d'étudiants qui se sont investies de façon dominante au sein des institutions étatiques.

4- La famille : une impossible rupture

Il ressort que les jeunes de toutes conditions sociales, s'inscrivent nettement dans une logique de rupture impossible avec la famille. Les récits de vie ne montrent pas la prégnance du conflit de générations. La famille n'est certes pas perçue par les jeunes comme un espace relationnel permettant une autonomie forte de ses membres. Mais on est toujours en présence, et cela de façon dominante, d'une intériorisation des rapports d'autorité à l'égard du père ou du grand frère, et souvent très affectifs vis-à-vis de la mère qui assure le travail domestique invisible et peu reconnu, captant les rôles sociaux importants en l'absence du père dans l'espace familial, particulièrement dans les milieux sociaux modestes. Plus précisément, les jeunes montrent que l'ordre patriarcal n'a pas disparu. Il continue de se reproduire malgré quelques fissures sans gravité. La famille avec tous ses interdits, ses rapports de domination,

ses violences physiques et symboliques, reste encore un espace social que les jeunes tentent de suivre et de reproduire pour la majorité d'entre eux (filles ou garçons). Les garçons restent attachés aux notions de virilité, d'autorité, d'honneur à préserver, de honte et de culpabilisation, particulièrement pour ceux qui sont sans travail et sans ressources. Le souhait des filles est indéniablement la reproduction biologique et sociale de la famille. La très forte division sexuelle de l'espace et les inégalités profondes entre les rôles masculins et féminins, sont « naturalisés » et donc profondément respectés. Indéniablement, on peut relever le rôle envahissant et décisif de la mère qui est à la fois, la « thérapeute » privilégiée des jeunes, la confidente, celle à qui il est possible d'instaurer une relation plus intime, à contrario du père, dont le contact semble toujours plus ardu, plus difficile, notamment dans les milieux sociaux modestes ; tout semble passer par la mère, quand il s'agit par exemple de lui demander de l'argent de poche ; d'arracher des autorisations de sortie pour ses filles. La rupture impossible avec la famille est illustrée aussi par le souci des jeunes, dans le cas d'une rentrée d'argent importante, de partager leurs ressources avec leurs parents, et plus précisément la mère, à qui, l'on achètera des bijoux et de beaux habits, une maison, ou l'on proposera une offre de départ à la Mecque. La survalorisation affective et sociale du statut de la mère (« el Oum ») n'est pas sans liens avec l'effacement et la dépréciation du statut de la femme dans la société. Si la mère acquiert une telle importance dans la société, c'est peut-être une forme sociale de compensation face aux mille et une épreuves endurées dans son statut de femme. Est-il étonnant que la mère soit parfois contre la femme... de son fils ?

5- Une sexualité à plusieurs visages

Notre enquête montre que la sexualité recouvre des formes sociales contrastées et différentes parmi les jeunes. Contrairement aux approches quantitatives, les entretiens permettent d'aller au-delà d'une dichotomie simpliste entre ceux qui adhèrent à une sexualité avant le mariage et ceux qui s'y opposent. Les récits de vie nuancent et précisent les différents rapports sexuels qui peuvent prévaloir dans la société. On a pu identifier une sexualité à quatre visages.

Une sexualité interdite : elle émerge de jeunes filles ou garçons de conditions sociales très différentes (étudiants, chômeurs, etc.). L'argument fait ici référence à la norme religieuse qui balise de façon nette le comportement sexuel des jeunes. La sexualité avant le mariage est strictement de l'ordre de l'interdit (« hram »). A l'appui du référent religieux, cette catégorie de jeunes n'hésite pas à porter des jugements moraux sur une sexualité considérée de façon très générale, comme étant socialement banalisée dans la société. Il suffit à leurs yeux, d'observer les comportements et les habits des jeunes filles dans les lycées, pour se rendre compte de la « fitna » (l'anarchie) qui existe dans des différents lieux sociaux. L'étiquetage est sans nuances : la sexualité avant le mariage, est de l'ordre de l'impureté. Mais c'est aussi tout le regard des autres et le déshonneur de sa famille, qui contraint les jeunes à s'interdire tout rapport sexuel. L'acte sexuel avant le mariage obéirait donc à une double renoncement : le religieux et les valeurs familiales. De nouveau, l'impossible rupture avec la famille qui ne peut être « trahie », mais au contraire reproduite par la médiation du mariage.

Une sexualité honteuse : cette forme sociale de sexualité montre l'ambivalence d'une catégorie de jeunes, pouvant basculer d'une logique sociale à une autre. La sexualité honteuse signifie que les rapports sexuels instaurés avec une fille ou vice-versa, conduisent à la culpabilisation. Le jeune regrette ultérieurement ses actes ; « *juste après j'ai des remords* » ; « *je ne me sens pas bien* », etc. Mais face au « vide », le jeune reprend ses rapports sexuels. Cette forme de sexualité qui produit de la honte, se réfère à la norme religieuse et aux règles sociales émises par la famille. Cette forme de sexualité honteuse, n'est pas assumée comme

telle ; elle semble renforcer le mal-être de la personne. Un jeune étudiant, n'ayant pas la conscience tranquille, parce que s'inscrivant dans une forme de sexualité honteuse, a opté de façon catégorique pour le mariage, manière de mettre fin à ses « remords ».

Une sexualité débridée : Cette forme sociale de sexualité débridée semble plus prégnante chez les jeunes garçons. Elle peut concerner des jeunes de différents milieux sociaux (étudiants résidant souvent en cité universitaire ou chômeurs, dans notre cas). Il s'agit ici de multiplier et de diversifier les rapports sexuels avec différents partenaires, sans attachement affectif ou amoureux. Cette sexualité débridée refoule tout interdit social ou religieux. Elle est débridée parce qu'elle préconise constamment le changement, la mobilité et la recherche constante d'autres filles, occultant tout objectif de mariage. Pour certains jeunes, la sexualité avant le mariage, est celle qu'il est possible de faire uniquement avec les « femmes du dehors ». Cette nomination de la sexualité est intéressante parce qu'elle montre bien la prégnance d'une opposition entre d'une part une sexualité débridée, libertaire, permise surtout aux hommes avec uniquement des « femmes du dehors », c'est-à-dire, des femmes interdites au mariage parce qu'elle se sont « salies » en instaurant des rapports sexuels avec les hommes et d'autre part une sexualité « propre », permise et licite, instaurée avec une femme du dedans et au singulier. A partir de cette dichotomie « femmes du dehors », et « femmes du dedans », il est possible de souligner la prégnance des rapports de domination masculin, autorisant l'homme à agir sur deux registres sexuels qui conjuguent ici l'interdit et le permis, sans que le premier soit l'objet d'un étiquetage négatif, à contrario de la femme.

La sexualité assumée : Elle participe d'une volonté réciproque qui est celle de deux partenaires, d'articuler intimité affective et satisfaction de besoins sexuels qui ne s'identifient pas toujours à l'acte final (baisers, caresses). Cette sexualité assumée, est pratiquée par des jeunes d'origine sociale et culturelle élevée. La rencontre entre les deux partenaires est souvent permise par les parents. L'objectif de cette sexualité assumée, doit logiquement aboutir au mariage.

6- Le mariage : un rêve pour fonder et reproduire la famille

Même s'ils souhaitent explicitement choisir le mari ou la femme, les jeunes s'accrochent aux caractéristiques du mariage qui donne sens à la reproduction biologique et sociale de la famille : enfants, sécurité, responsabilité, maison, etc. Le mariage est un rêve pour beaucoup de jeunes. Il semble difficile à concrétiser par absence de moyens financiers, de travail et d'appartement. Mais il est rarement refusé parce qu'il est conçu comme projet nécessaire devant permettant d'assurer l'équilibre psychologique, de se stabiliser, et de prendre, concernant la fille, ses responsabilités de mère. Il n'est pas étonnant que les jeunes filles rêvent d'acquérir une « maison ». Or cet imaginaire de la « maison » traduit implicitement l'intériorisation par la fille du statut de mère préoccupée par l'aménagement de l'espace domestique et tout le travail qu'il nécessite. Pour le mari, la femme n'est pas nommée par son prénom ; elle est avant tout la propriétaire de la maison, « moulat dar ». Le mariage est appréhendé comme une affaire sérieuse qu'il faut mener à bien, autant que possible à deux. Il permet ainsi à l'homme d'adhérer à un ordre socio affectif qui lui convient. Avec le mariage, « tout est réglé », dit-il ; autrement dit, il peut investir aisément l'espace public, laissant à sa femme toutes les contraintes qui relèvent davantage du dedans, c'est-à-dire de l'espace privé.

7- Des services publics décrédibilisés : capital relationnel et argent.

Les jeunes ont une nette conscience de la forte dégradation des services publics. Ils montrent que leur fonctionnement ne répond pas du tout à leurs attentes. Il est difficile selon eux d'évoquer la notion de services publics quand ces derniers privilégient le capital relationnel et l'argent (la corruption). La caractéristique majeure des services publics est donc de fonctionner à deux vitesses. La première est réservée aux usagers anonymes qui sont souvent jugés sur leurs qualités sociales : bonne présentation de soi, gentillesse, un langage approprié, pour espérer peut-être arracher le service demandé auprès de l'agent administratif. C'est moins la règle qu'il faut appliquer dans sa rigueur pour tous les usagers, qu'un type de relations sociales qu'il s'agit en permanence de construire pour tenter de satisfaire l'agent ou son responsable. La contestation ou l'insatisfaction de l'utilisateur anonyme qui tente de montrer le bien-fondé de sa requête, risque de ne pas être prise en considération dans une bureaucratie qui fonctionne moins à la norme qu'aux relations personnalisées. A contrario, la deuxième vitesse est la plus performante et la plus rapide, parce qu'elle est précisément sous-tendue, par la détention du capital relationnel parmi une catégorie d'utilisateurs privilégiée qui a ainsi la possibilité d'être « servie » sans aucun obstacle majeur. Les jeunes ont une appréhension très négative du fonctionnement des hôpitaux et des mairies. Ils mettent l'accent sur la mauvaise qualité de l'accueil, l'absence d'écoute, le nombre considérable de papiers administratifs exigés, la lenteur dans le retrait d'un simple acte de naissance ; autant d'éléments qui conduisent les jeunes à refuser d'engager des démarches trop compliquées à leurs yeux, et ne risquant pas d'aboutir rapidement. La minorité de jeunes affirmant ne rencontrer aucune difficulté dans le rapport à ces institutions, ajoute rapidement : « *Je connais des personnes qui travaillent dans ces services* ».

8- Interactions entre les jeunes : un imaginaire centré sur les filles et l'ailleurs (l'étranger).

De quoi parlent les jeunes entre eux ? L'étude montre que les thèmes récurrents concernent les filles et l'étranger. Les jeunes produisent donc un imaginaire pour fuir des situations quotidiennes précaires, instables ou réduites à des activités routinières en l'absence de toute possibilité de distractions. C'est parce qu'il n'y a « rien », selon eux, qu'ils préfèrent « s'inventer des histoires », selon le propos d'un jeune, en racontant leurs prouesses même fictives dans la drague des filles. Mais l'ailleurs est aussi évoqué par les jeunes, comme le seul champ du possible pour acquérir voitures, travail et logement. Chaque jeune donne l'exemple d'un copain du quartier, qui a réussi socialement en quittant le pays ; d'autres au contraire, plus « réalistes », mesurent les difficultés d'insertion à l'étranger. Pour ou contre le départ vers l'étranger, il reste pour les jeunes, un des sujets les plus évoqués. Parce qu'ils ressentent fortement les multiples aléas sociaux, l'impossibilité de construire leur avenir, les multiples injustices sociales, que l'ailleurs est fortement valorisé dans leur imaginaire, sans pour autant que le départ vers l'ailleurs puisse réellement se concrétiser.

Les filles évoquent aussi entre elles, les comportements des garçons. Grâce au téléphone portable, elles ont la possibilité d'arracher des petits espaces autonomes, de fuir temporairement l'ordre familial et ses interdits. Il leur permet des escapades et des ruses à l'égard de l'autorité du père ou frère. Il devient un élément central pour communiquer aisément avec leurs copains, ou de plaisanter avec leurs amies, en transmettant des messages ou en bipant constamment pour annoncer leur « présence ». Entre filles, on n'oublie pas son futur statut de mère en s'échangeant les recettes de cuisine.

9- Avenir : travail, « maison » et l'ailleurs (étranger).

En posant la question de l'avenir des jeunes, il nous semblait important de montrer leur degré d'ambition dans la société. Or, les propos des jeunes restent focalisés sur leur quotidien. Ils insistent sur ce qui peut donner sens à leur existence de tous les jours, en restreignant leur champ du possible au travail, première préoccupation récurrente dans leurs propos. Si certains jeunes chômeurs sont prêts à assurer tout travail et donc à vouloir s'intégrer dans la société, d'autres jeunes rêvent d'acquérir un commerce, et de travailler pour soi, dévoilant la quête d'une autonomie à l'égard des institutions publiques et privées.

L'acquisition d'une maison est fortement souhaitée par les filles, révélant la prégnance du mariage dans leur imaginaire. La « maison » implique la stabilité et la reproduction de l'ordre familial. Certaines étudiantes affirment clairement leur refus d'exercer un emploi après leur mariage. Elles montrent que leur avenir est dans la captation unique du statut de mère (élever des enfants, avoir une maison propre, etc.).

Certains étudiants souhaitent continuer ou refaire leurs études à l'étranger. Une façon de dire leur insatisfaction à propos des études menées en Algérie. D'autres jeunes habitant dans les quartiers stigmatisés, étiquetés comme des déviants, rêvent de « brûler » (haragua), pour partir clandestinement à l'étranger.

10- La sacralisation de la santé

Nous terminerons sur la dimension de la santé telle qu'elle est appréhendée par les jeunes. Dans leurs propos, ils rejoignent notre hypothèse de départ qui consistait à montrer que la santé ne se réduit pas à l'absence de maladie. Elle traduit au contraire toute leur vie quotidienne. La santé ne se fragmente pas en différents états, physiologique, moral ou psychologique. Elle contribue à donner sens aux rapports que le jeune est amené à instaurer avec l'école, l'université, à la famille, ou autres institutions sociales, économiques et culturelles. Les jeunes montrent bien que la santé est la chose la plus sacrée. Ne pas travailler, c'est nécessairement être mal dans son corps social. Le conflit familial peut aussi avoir ses effets pervers sur la santé. Il était important de décrire les différentes pratiques sociales des jeunes, qui permettent de nous indiquer profondément ce que recouvre pour eux la notion de santé.

Face aux maladies bénignes, les jeunes privilégient l'automédication. Le recours au médecin ne semble pas une préoccupation dominante parmi les trois catégories de jeunes étudiées. Certains jeunes démystifient subtilement la médicalisation en évoquant l'inutilité de se rendre chez le médecin face à la pauvreté et au chômage ; d'autres insistent sur l'impossibilité de faire face aux dépenses de santé. Ils sont donc conduits à économiser les frais de la consultation, en achetant directement les médicaments chez le pharmacien.

I- PRESENTATION ET ANALYSE DES RECITS DE JEUNES

Etudiants, chômeurs et délinquants

1- Etudiants :

quand le « papier » se substitue aux savoirs

Hassan, 22 ans, étudiant en 4^{ème} année d'ingénieur informatique à l'université d'Oran. Tout en étudiant, il exerce dans un kiosque multiservice (KMS). Il réside à Boumerdes. Il a décidé d'étudier à Oran en raison de l'exiguïté du logement (F5 pour 10 personnes, dont 7 frères et sœurs). Son père était commerçant de légumes jusqu'en 1986. Depuis il s'occupe de quelques lopins de terre, mais « pas grand chose » selon son fils. Sa mère est femme au foyer. Dans sa famille, Hassan est le seul à poursuivre des études supérieures

Hassan relate une journée de travail. Il se lève à 7 heures du matin. Il prend son petit déjeuner à la cafétéria et se rend à l'université. Les cours débutent à 8h30. L'emploi du temps est chargé : deux cours le matin et trois le soir. Il termine ses cours vers 17 heures. Ensuite, il se rend à son travail. Il exerce dans un taxiphone pendant près de cinq heures. « *Je travaille jusqu'à la fermeture (22 heures)* ». Fatigué, il est contraint de dormir toute la nuit. Dans le cas contraire, il révise ses cours et fait ses devoirs jusqu'à minuit. Dans le cas où il n'a pas de révisions, il se distrait en regardant des films d'action jusqu'à 1 heure du matin.

Il aurait souhaité se consacrer uniquement à ses études. Il évoque la fatigue et l'impossibilité à l'approche des examens, de se consacrer rigoureusement aux révisions. Il a été contraint l'année dernière de repasser les examens. Durant les deux années passées à Boumerdes, il a réussi normalement ses examens. A Oran, il est contraint de manger, de laver son linge et de se doucher à l'extérieur, lui occasionnant une perte de temps et d'argent. « *J'ai beaucoup de frais* », dit-il. Il est contraint de travailler pour subvenir à ses besoins. Sinon, il aurait étudié à Boumerdes. Au boulot, il y a une entente et une entraide avec son copain. Pendant les examens, son copain le remplace ; et durant les vacances, il reprend le relais.

Pour concrétiser les souhaits de sa famille, Hassan hésite entre trois projets : s'engager au sein de l'armée dans le but d'acquérir de l'argent. Il évoque le salaire de 4 millions plus les primes, ou partir à l'étranger, toujours dans le but d'amasser beaucoup d'argent ou enfin occuper un poste d'ingénieur informaticien dans une entreprise.

« Pour mon père et pour toute ma famille, quand je finirai mes études, j'occuperai un poste important. Je gagnerai bien ma vie. Je serai estimé de tous. Je serai leur fierté. Je le suis déjà car dans ma famille, il y a peu d'universitaires. Ils attendent beaucoup de moi. Ils s'attendent à ceux que je les fasse sortir de la misère. Je leur ai pourtant dit que l'université est pleine et qu'ils sont des milliers de chômeurs universitaires. Non, ils ne veulent pas comprendre. Ils investissent tout sur moi. Je suis leur espoir. C'est pour ça, il faut que je parte à l'étranger ou m'engager dans l'armée pour pouvoir les aider et ne pas les décevoir.

L'armée, tu as un bon salaire, pas moins de 4 millions plus les primes. J'étais et je suis toujours intéressé par l'aviation militaire. Il y a pilote de chasse, mécanique avion et transport. Les transporteurs sont envoyés vers l'Angleterre pour un stage de deux ans. A la fin du stage, ils rentrent au pays avec une somme de 300 millions. Ce sont des primes payées en dollars. Je ne vois pas autre chose entre l'armée et l'étranger, où alors trouver un travail en tant qu'ingénieur informatique. Je veux faire quelque chose qui me permettra d'aider ma famille. « Narfadhnom bezzaf », par exemple, un cafétaria ou un restaurant.

Rapport à l'université : « le diplôme n'a plus aucune valeur. C'est un papier ».

Hassan identifie l'université à un lycée sans surveillant. Sur 1800 étudiants de sa promotion, beaucoup ont abandonné, opté pour le commerce, ou sont partis à l'étranger. Il n'a eu aucune peine pour passer en 4^{ème} année, considérant malgré tout que son niveau est « celui de la première année ». Il répète deux fois les mêmes propos : « *il n'y a rien... Il n'y a rien...* ». Il montre que les cours d'informatique ne sont sous-tendus par aucune pratique en l'absence du matériel. Seule la théorie domine. « *Un programme trop chargé qui ne débouche pas sur des connaissances pratiques, des résolutions de problèmes concrets* ». « *C'est honteux notre niveau* ». Il montre l'absence de suivi des enseignants qui se limitent à leur remettre un mini-projet que les étudiants n'hésitent pas reproduire à l'identique entre eux. Et les profs le savent. « *On dirait même qu'on encourage le copiage* ». Ce sont toutes ces raisons qui l'encouragent à aller étudier à l'étranger.

Les étudiants ne sont plus considérés à l'intérieur et à l'extérieur de l'université. Le logement dans la cité universitaire est décrit de la façon suivante : « *Pavillon 8, chambre 3, cité Eto : Quand je suis entré, je n'ai trouvé ni portes, ni fenêtres. Les murs étaient sales. Les toilettes débordent. Pas de matelas. Les douches étaient infectes. Pas d'eau. Une odeur nauséabonde. Le chef de pavillon, tu ne le vois jamais. Depuis, je ne suis plus retourné dans cette chambre. Je suis beaucoup mieux dans ma piaule au taxiphone* ». Hassan souhaitait arrêter l'année dernière, ses études... Il ne l'a pas fait pour ses parents qui attendent la réussite et l'obtention du diplôme. Et l'échec serait imputé au fait qu'il soit parti à Oran.

Le diplôme n'a plus aucune valeur. « *C'est un papier en plus... n'a pas plus de valeur que le document d'état civil* ».

La valeur de l'étudiant, c'était pour lui, avant... Hassan montre que le statut de l'étudiant a profondément changé. Dans les années 70 et 80, l'étudiant avait la possibilité de se rendre gratuitement dans les salles de cinéma, au match de foot, etc. Ainsi, voulant se rendre à un match de foot, Hassan montre sa carte d'étudiant. L'agent lui répond : « l'étudiant, c'était avant », en le refoulant. De toutes ces considérations, il ne lui reste selon lui, que l'armée ou l'étranger pour fuir une société qui ne lui offre aucun avenir

« *On s'attendait à vivre des choses extraordinaires à l'université. Une ambiance de joie et de liberté, mais dès les premiers jours, on s'est aperçu que c'est ordinaire : un grand lycée sans surveillants. Ma promo comptait 1800. Je connais beaucoup d'étudiants qui ont doublé, triplé la première année et ont fini par abandonner pour aller à l'étranger ou faire du commerce. Tout ayant pas de problèmes de passage d'année en année, je suis comme eux ; je suis en quatrième année, et j'ai le même niveau qu'eux, celui de la première année. Le niveau est faible, makan oualo, makan oua lou, (il n'y a rien, il n'y a rien). L'informatique demande du matériel, la pratique, la programmation. Il n'y a rien de cela chez nous. Il n'y a que la théorie. On a cours tous les jours de 8 heures à 17 heures, y compris le jeudi jusqu'à 13 heures 30. Je suis en quatrième année, et je suis loin de maîtriser le fonctionnement d'un ordinateur et de connaître ses composantes. Il n'y a pas de rigueur. C'est la règle du couper coller. Le même sujet de mini-projet pratique pour toute la promo de 2002 et mieux encore, c'est le même sujet que celui de l'année dernière. Dix travaillent et les autres copient. L'enseignant le sait. On dirait même qu'on encourage le copiage... C'est pour cela que je veux continuer mes études à l'étranger* ».

Rapport à la famille : « Je suis traité comme un pacha »

Hassan est issu d'une famille nombreuse. Il est le seul enfant à réaliser des études supérieures. Il a progressivement acquis une autonomie à l'égard de ses parents. Il a toujours su « naviguer », faire de petits boulots, pour tenter d'être indépendant financièrement de ces derniers. Les rapports avec son père se sont pacifiés depuis seulement qu'il étudie à Oran. Il lui parle souvent au téléphone pour évoquer notamment les membres de sa famille. Il n'hésite pas à demander à son père d'être plus compréhensif à l'égard de ses frères. *« Je lui parle normalement. Il me comprend. Je le comprends »*. Son père ne semble rien lui refuser. Il souhaiterait pourtant qu'il retourne étudier à Boumerdes. Oran est une ville étiquetée de non « sérieuse », selon son père.

Son grand frère est toujours sous l'autorité de son père. Sa mère n'a pas le droit à la parole. Hassan semble être lié à sa belle-sœur. Elle représente la seule personne avec qui il peut aisément se confier. Elle a été informée des raisons de son départ de Boumerdes. Dans sa famille, il est considéré comme celui qui a « réussi ». Il a le droit à tous les égards. Elle attend en retour des compensations matérielles. Tout en les informant que des milliers de jeunes diplômés sont sans emploi, ses proches parents s'accrochent à l'espoir qu'il représente en raison de son statut d'étudiant qui reste valorisé à leurs yeux.

« J'appartiens à une famille nombreuse, au nombre de 10, dont 7 frères et sœurs. Mes deux frères plus âgés que moi ont arrêté leurs études, l'un en 7^{ème} et l'autre en 8^{ème}. L'un est pâtissier, l'autre coiffeur. Ma sœur plus âgée que moi est mariée maintenant, n'a pas dépassé le stade de primaire. Celui qui vient juste derrière moi, âgé de 18 ans, a arrêté ses études en 9^{ème}. Il suit actuellement une formation professionnelle. J'ai une sœur au lycée en 2^e AS. Les deux dernières sont en 7^{ème} et en 6^{ème} année.

Mon père était commerçant de légumes jusqu'en 1986. Depuis, il s'occupe de nos lopins de terre. Pas grand chose. J'ai de bonnes relations avec les membres de ma famille. Mon père a été contre ma venue à Oran. Il n'a pas cessé de le répéter cet été et qu'il aimerait me voir à la maison et étudier à Boumerdes. Pour lui, Oran, c'est dangereux. C'est la débauche, prononcer le mot d'Oran, c'est comme dire une grossièreté. Les gens à Oran sont dans le mauvais chemin. Ils n'ont pas de limites et que les filles sont dangereuses. Beaucoup de jeunes de la Kabylie sont venus à Oran et ont oublié leurs parents. C'est le cas d'un membre de ma famille. Mon père avait peur pour moi. Je suis le seul qui est allé un peu plus loin dans les études. Je suis le seul universitaire.

Depuis que j'ai eu mon BEM, je navigue. Je fais des petits boulots durant les vacances. Vente de cigarettes, casses croûtes. Mon dernier boulot à Boumerdes était manœuvre pendant un mois dans un chantier de bâtiment. C'est juste après l'épreuve du bac. J'ai été payé 400 DA par jour. Comme nous sommes nombreux, un appartement F5 ne nous suffit pas. Je n'avais pas mon espace à moi. J'étais gêné par mes révisions. L'étroitesse et la promiscuité, c'est l'une des raisons qui m'ont amené à prendre cette décision de partir à Oran. Mes frères et mes parents ne voulaient pas que je parte si loin, mais je ne pouvais pas leur dire que je pars à cause de l'étroitesse du logement.

Depuis que je suis installé à Oran, avec mon père, on se parle régulièrement au téléphone. On parle de tout mais surtout de la famille. Je lui demande de ne pas gronder mes grands frères, car il est tout le temps derrière eux pour qu'ils travaillent. Ces deux dernières années que j'ai passé à Oran, la communication a été rétablie. Je lui parle normalement. Il me

comprend et je le comprends. Avant, j'avais peur de lui. La seule relation que j'avais avec lui, c'est quand j'ai besoin d'argent et encore, jamais directement. C'est par l'intermédiaire de ma mère que ma demande lui parvenait. Jamais personne ne s'est plaint à lui, me concernant. Les documents administratifs, c'est moi même que je m'en charge sans jamais rien lui demander. Maintenant, il ne me refuse rien. Quand je vais à la maison, je suis traité comme un pacha. Tout le monde est aux petits soins avec moi. Tout le monde m'écoute. Je suis traité mieux que les autres. La meilleure chose était toujours pour moi. Mon père est allé jusqu'à m'offrir 5000 DA quand j'allais retourner à Oran parce qu'il sait que je vais rester longtemps loin de la maison. J'ai refusé de les prendre. Encore aujourd'hui, mon grand frère a peur de lui. Ma mère n'a aucun droit de cité. Elle n'a pas le droit à la parole ».

Avenir dans la société : l'armée ou l'étranger

Hassan perçoit son venir à l'étranger (France, Allemagne, Canada) pour se faire une situation et aider, comme il se doit, sa famille. Il n'a toutefois pas abandonné le projet de s'engager dans l'aviation militaire, même si ses frères et son père sont contre son intégration dans l'armée. La raison avancée est la possibilité d'avoir un bon salaire car les militaires seraient bien rémunérés. Il connaît des amis qui ont intégré l'aviation militaire. Il montre que le militaire est privilégié dans la société. « Aichine ou ça y est ». Si l'armée ne l'a pas tenté avant le bac, c'est par absence de ressources relationnelles. Ce n'est plus le cas à présent. Le fait de travailler au Kiosque multiservice, lui permet d'accroître ses « connaissances ». « A travers, le taxiphone, je connais beaucoup de monde ».

Hassan est hésitant entre l'engagement au sein de l'armée qui l'obligerait à abandonner ses études, et l'obtention d'un visa d'études lui permettant de partir à l'étranger. Mais ses notes ne sont pas très bonnes. Alors il pense les falsifier sans aucun problème. Il se réfère à l'expérience de ses copains qui ont pu obtenir le visa d'études en remettant de faux bulletins de note. Même s'il constate que les autorités consulaires vérifient les notes auprès des universités, il se dit prêt à tenter le coup en gonflant des notes. Il est prêt à tout pour quitter la société.

« C'est quoi, la réussite ? C'est terminer ses études et travailler dans un domaine, avoir un logement, un salaire de pas moins de 30 000 DA. Je ne cherche pas à avoir beaucoup d'argent, ni à faire du commerce. J'aimerais aller à l'étranger, monter une entreprise d'informatique. Le diplôme, c'est un papier en plus... n'a aucune valeur qu'un autre document d'état civil.

« Si je ne trouve pas de travail et si je n'arrive pas à obtenir le visa, ni à l'acheter, et bien nahrag « Je brûle ». Quelqu'un qui travaillait dans un bureau de voyageurs m'a promis d'aider à m'embarquer vers l'Espagne de façon clandestine. On m'a aussi dit qu'on peut me procurer un visa pour 14 millions ; c'est ce que va faire mon ami du taxiphone. Il a remis le dossier. C'est une fois qu'il embarque, que je paie. Pas de risque d'être arnaqué ».

Santé : privilégier la thérapie familiale

Hassan ne consulte pas le médecin. La raison est liée l'absence d'argent. Il a actuellement des champignons sur le corps. Mais il ne peut pas se permettre de dépenser 400DA chez le médecin et 1000 DA pour l'achat de médicaments. Il donne un autre exemple. Celui du mal de dents. « J'avais mal pendant longtemps aux dents. Je me suis contenté pendant longtemps de calmants contre la douleur jusqu'à dernièrement, j'ai obtenu une somme de 4000DA. Je

les ai plombé depuis trois jours. Je ne me suis jamais fait une visite générale. Je ne sais pas si je suis en parfaite santé ou non. Quand j'ai une grippe, je me contente d'huile d'olive et quand j'ai mal à la tête, je vais dormir. Je ne me rappelle pas avoir été examiné par un médecin. Quand je suis cloué par une forte grippe à la maison, chez moi, c'est ma mère qui me soigne à l'huile d'olive, des œufs avec de l'ail, du miel pur en plus des herbes. Quand tu saignes, il suffit d'appliquer sur la blessure une herbe qu'on appelle en Kabyle : amagramen. Il arrête le sang. Quand tu as mal à la tête, il faut appliquer sur le front des morceaux de pomme de terre, du vinaigre ».

Une sexualité débridée

Hassan semble avoir une sexualité débridée, c'est-à-dire plurielle, n'hésitant pas à diversifier ses partenaires. La sexualité débridée est donc vécue comme un ensemble d'aventures sans lendemain, et donc sans attachement avec la fille. Il ne s'interroge pas sur les significations affectives et intimes de la sexualité ou sur les interdits religieux. Pour Hassan, la sexualité est une activité qui attire les jeunes, face au temps vide qu'il faut bien combler pour lutter contre le désarroi et le désespoir. Exerçant dans un kiosque multiservice, il observe que le téléphone est un instrument fortement investi par les jeunes, leur permettant de fixer des rendez-vous et de draguer. L'espace de travail de Hassan lui sert de lieu de drague. Son objectif est explicite : tenter de capter les filles qui souhaitent avoir une aventure sexuelle. S'inscrire dans une sexualité débridée, c'est aussi avoir une représentation très instrumentale des rapports entre filles et garçons. Il n'est pas étonnant que Hassan estime que la fille est surtout à la quête des privilèges matériels, des possibilités de sortie et d'invitation dans les restaurants, dans ses tentatives de nouer un rapport avec le garçon. Le mariage dans les conditions sociales actuelles, ne semble plus être leur priorité, selon lui.

« Les jeunes ne sont attirés par rien. Ils ne courent qu'après l'autre sexe. C'est ça qui remplit leur vie. Pour ne pas sombrer dans la monotonie et le désespoir, ils meublent leur journée par la drague, les rendez-vous et des heures à parler au téléphone. Ils ne cherchent qu'à s'amuser, qu'à passer leur temps. Une fois qu'il obtient ce qu'il cherche, il la largue. Il n'est pas rare de voir un garçon sortir avec deux ou trois filles à la fois. Les filles, c'est pareil.

«Moi aussi, je fais de même. Je drague. Si cela marche, je sors avec elle quelques jours. Une fois, qu'elle accepte de monter avec moi dans la chambre, je drague ensuite une autre et ainsi de suite. Je ne cherche pas à m'attacher ».

Depuis l'an dernier, j'aborde les filles qui viennent régulièrement au Kiosque multiservice. Je les invite au café et puis doucement, je m'efforce de les convaincre de monter avec moi dans la piaule qui se trouve juste au dessus du KMS. Une fille a accepté. On se voit régulièrement et par la même occasion, on se plaisir mutuellement. Il n'y a ni déclaration d'amour, ni argent, tout au plus des communications téléphoniques qu'elle ne paie pas. En même temps que je sortais avec cette fille, je sortais avec une autre du paramédical. Elle est montée dans la piaule, mais a refusé de se déshabiller. Elle voulait sortir avec moi pour être invitée. J'ai arrêté cette relation. D'après ce que je vois, les relations entre filles et garçons sont bâties sur des intérêts. La fille essaie de tirer le maximum du garçon, d'être entretenue, tandis que le garçon ne cherche qu'à assouvir son instinct sexuel. Mon copain qui a 27 ans débourse beaucoup d'argent pour une fille qui a 22 ans. Quand il lui parle de mariage, elle lui répond qu'elle est encore jeune pour ça. Les filles ne sont plus pressées de se marier. Le mariage est devenu démodé. Elles veulent profiter au maximum, se faire inviter aux restaurants, aux lieux chics, bien s'habiller, s'amuser, s'éclater et sortir avec plusieurs, avant de se marier. Entre

elles, elles se font de la concurrence, à qui montera dans la belle voiture. Elles ne parlent que de ça ».

Hassan n'aspire pas pour le moment à se marier. Le mariage suppose à ses yeux, deux conditions majeures : le travail et le logement. « *Je ne pense pas du tout au mariage. Pas encore. Quant au sexe, je n'ai pas de difficultés. Je peux me procurer à n'importe quel moment celle que je désire. J'aimerais me marier mais une fois que j'aurais un logement et un travail stable ».*

Les services publics : « avec l'argent, on peut tout avoir, même à l'université ».

Hassan insiste sur le piston comme élément central pour régler ses problèmes administratifs. Il constate en outre que tout peut s'acheter avec de l'argent. « *Avec de l'argent, on peut tout avoir, y compris à l'université censée être le temple du savoir. On peut acheter des modules. Il y a des étudiants, enfants de riches qui roulent la belle mécanique et qui passent leur temps à draguer et qui obtiennent les années sans même daigner se présenter aux cours. Fort heureusement, ce ne sont pas tous les enseignants qui se laissent corrompre ».*

Interactions entre les jeunes : filles, drogue et l'ailleurs.

Hassan évoque enfin les centres d'intérêt des jeunes entre eux, focalisés sur les comportements des filles, la toxicomanie et l'étranger. Ici aussi, le désir de fuir le réel semble l'emporter. Autrement dit, faire des études, ne semblent pas représenter un élément de valorisation et de concurrence entre les étudiants.

« Les jeunes parlent de leur aventure avec les filles, de la zatla et des boissons alcoolisées. Ils parlent beaucoup de leur désir de partir à l'étranger, du visa qu'ils attendent, des différents modèles de portables qui sont sur le marché ».

Karim, 25 ans, étudiant en 3^{ème} année de gestion à l'institut des Sciences Commerciales. Mais depuis son jeune âge (14 ans), le business lui est rentré dans le corps. Tout en s'occupant de ses affaires, il est aussi temporairement taxieur clandestin. Il s'est récemment marié à une fille qu'il a connu depuis trois ans (étudiante cette année en lettres). Il a vécu toute sa vie à Es-Senia. Il n' a que sa mère adoptive. Depuis son mariage, il habite dans une maison localisée à Sidi-Bachir, petit village situé à l'Est d'Oran.

Les cours à l'université, n'ayant pas encore débuté, Karim se lève entre 10 heures et 11 heures. Il prend son petit déjeuner à la maison (un grand bol de lait mélangé avec un peu de café et une tartine au beurre). Il se rend avec sa voiture à Es-Senia chez sa mère, « *pour la rassurer et voir si elle ne manque de rien ».* Il se dirige ensuite dans le lieu habituel de stationnement des taxis clandestins. Il se « contente » d'une course ou de deux qui lui rapporte entre 300 et 400DA. Il remet ensuite la voiture à son associé qui continue l'activité de taxieur

clandestin. Nouveau marié, il rentre chez lui dans sa villa située au village de Sidi-el-Bachir vers 14 heures. Sa jeune épouse ne supporte pas de rester seule longtemps dans ce « village perdu » selon son propre terme. Le soir, le couple se rend au centre ville pour y déguster un thé ou manger une pizza. Enfin, en tant que jeunes mariés, ils sont souvent invités à dîner chez leurs parents respectifs.

Pour Karim, son emploi changera dès la reprise des cours. Il sera contraint de se lever à 6h30 pour être avec sa femme à l'université. « *Elle sera occupée avec ses cours en littérature. Je serai plus rassuré de la savoir à l'université. Quant à moi, je pourrai me consacrer comme avant à mes activités commerciales, « ibizness ».* Se contentant d'assister uniquement aux travaux dirigés obligatoires, il consacra le reste du temps, à la vente et à l'achat d'objets divers. Il va s'investir corps et âmes dans les affaires.

L'aspect positif de l'activité commerciale, est de pouvoir gagner relativement bien sa vie, sans trop se fatiguer, tout en continuant à étudier. L'aspect négatif, est de ne pas pouvoir s'investir totalement aux études. Dans son quartier d'EsSénia, il s'est construit une réputation sociale bien établie : celle d'être correct, « réglo », selon son propre terme. Il a le soutien et la confiance de ses amis adultes et jeunes du quartier qui le sollicitent pour des ventes ou d'achats d'objets. Mais seule sa femme est au courant de ses secrets. Il ne lui cache rien.

« Ce choix d'activité commerciale, est le seul dans lequel je me sens à l'aise. J'ai toujours fait ça. Je crois que je suis assez doué dans ce créneau. Il me permet avec peu de moyens de m'installer à mon compte. (Je travaille pour moi en arabe dialectal). Cela me permet de garder ma liberté, de disposer à ma guise de mon temps et de n'être commandé par personne. J'ai découvert le commerce à 13-14 ans. Le premier jour, ma grand-mère m'a accompagné à la ville nouvelle, vendre El ktaif, gâteau algérois très demandé durant le mois de ramadan. Depuis cette date, je me suis débrouillé seul. J'étais heureux de ramener chaque soir de l'argent à la maison. Ma grand-mère et ma mère étaient fières de moi. Entre 15 et 16 ans, j'étais en 9^{ème} AF, lorsque j'ai posé une table de cigarettes, en association avec un ami du quartier. J'avais comme capital de départ 800 DA et lui, 1000 DA. Cet ami a vite fait d'abandonner. Moi, j'ai continué seul. Quelques mois après, quelqu'un me propose de lui acheter une chaîne en or. Je l'ai soupesé. Elle m'a paru lourde par rapport au prix demandé. Je l'ai acheté à 2500 DA. Je l'ai revendu à 7600 DA...Je venais de réaliser en quelques heures un bénéfice de 5000DA. C'est de là qu'est né mon intérêt pour l'or ».

Rapport à l'université : « décrocher le diplôme ».

Le lycée est perçu comme un espace de rupture sociale. « *On rentre dans la cour des grands. On se voit adulte. On découvre de nouveaux copains d'autres quartiers. On se compare à eux. On veut s'affirmer et attirer les regards, se distinguer à qui fait le plus de conneries. On apprend de nouvelles attitudes et comportements. On s'éloigne du quartier. On découvre la vie et la ville. On commence à s'intéresser aux filles et aux voitures ».*

A l'université, Karim considère que l'essentiel est de décrocher le diplôme. Il décrit l'université comme un lieu qui n'encourage pas à l'effort, où « *peu de gens se donnent à fond* ». « *La majorité ne cherche qu'à obtenir tout juste la moyenne. Ils parviennent sans trop de difficultés. Il suffit ne pas se laisser aller, de ne pas se laisser distancer, de se ressaisir à temps et de réviser une heure ou deux par jour. Au fond de nous, nous savons que notre niveau est faible. Nos enseignants nous le répètent assez. Mais pourquoi se casser la tête quand on peut avoir la moyenne sans trop se fatiguer* » ?

Karim a une approche très utilitariste et pragmatique du savoir dispensé à l'université. Le savoir doit lui permettre de mieux négocier ses affaires avec ses différents partenaires, particulièrement étrangers, en mobilisant les techniques du marketing et de communication. Si ses activités commerciales ne fonctionnent pas comme il le souhaite, il pourra toujours faire valoir son diplôme sur le marché du travail. Même si à ses yeux, le statut de l'étudiant est socialement déclassé, rejoignant les propos de Hassan. « *L'étudiant n'est plus cette personne cultivée qui a beaucoup de savoirs et qu'on respecte parce qu'un jour il va occuper une place importante. Il est quelconque et sans intérêt* ».

« Quant à moi, je pense que mes études et le diplôme me seront utiles. Ils me permettront au moins de négocier et de traiter les affaires en homme instruit avec les étrangers face auquel je pourrai faire appel aux techniques du marketing, de communication apprises à l'université. Au pire des cas, si tout tourne mal, et si je me retrouve sans le sous, je pourrai toujours faire valoir mon diplôme pour postuler à un poste de travail surtout que le commercial est très demandé. Il le sera encore plus dans les années à venir car de grandes firmes étrangères vont s'installer en Algérie. Avec le diplôme et l'expérience que j'ai, je peux facilement avoir une place. En cas d'une absence prolongée d'emploi, je me débrouillerai comme je me suis débrouillé jusqu'à maintenant. Et puis, je ne compte travailler ni chez l'Etat, ni chez le privé. Je serai employé and rouhi (pour moi-même) ».

Rapport à la famille : s'adapter aux attentes de sa mère adoptive

Karim n'a donc que sa mère adoptive. Il évite de la contrarier en raison de sa maladie. Mais ceci ne lui interdit pas d'être libre de ses actes ; « *je fais ce que je veux* ». Il a toujours fréquenté les enfants de son quartier mais sans tomber comme beaucoup d'entre eux dans la délinquance. Il ne fume pas. Il ne boit pas. Et il fait la prière. C'est sa pratique religieuse qui rend sa mère, fière de lui, plus que l'argent qu'il gagne. Karim s'adapte aux préoccupations et à la personnalité de sa mère, en évoquant uniquement les sujets qui lui font plaisir. S'il réalise une bonne affaire, il lui en parle volontiers. A contrario, quand cela va mal, il ne lui dit rien. Ses problèmes sont donc passés sous silence pour ne pas lui créer de soucis. « *Je ne lui ai pas dit que mon associé au magasin m'a volé et que je venais de perdre 20 millions de centimes* ».

« Ma mère est malade. J'évite alors de la contrarier. Je la laisse parler, m'engueuler quand elle est en colère. Mais je fais ce que je veux. C'est rare qu'on se dispute. Je lui ai prouvé qu'elle peut me faire confiance. J'ai toujours fréquenté les enfants de mon âge du quartier, dont beaucoup ont versé dans la délinquance, et malgré cet entourage, moi, je ne fume pas. Je ne bois pas. Je fais la prière. Pour ça, je crois que ma mère est fière de moi. Plus que l'argent que je gagne. Je ne discute avec elle que des sujets qui lui font plaisir. Je lui raconte volontiers quand je réalise une bonne affaire. Mais je m'interdis de dire quoi que ce soit quand ça va mal. Quand j'ai des problèmes, je ne lui parle jamais de mes problèmes sauf quand j'attends d'elle quelque chose et quand c'est nécessaire. Je ne veux pas lui donner de soucis. Elle s'inquiète trop pour tout et rien. Je ne lui ai pas dit que mon associé au magasin m'a volé et que je venais de perdre 20 millions de centimes. Quand j'ai des soucis de commerce, j'en parle avec mes amis, des bisnassi qui peuvent m'aider. Mais je ne leur parle jamais de mes problèmes personnels.

Avenir dans la société : travailler pour soi

« *J'aime le commerce. Mon projet c'est de faire le commerce entre l'Algérie et l'Europe* ». Karim rêve de se mettre plus tard à son compte, d'ouvrir un magasin d'habillement et de cosmétique quand il aura suffisamment d'argent. Il rêve de travailler pour lui, c'est-à-dire de ne dépendre de personne, d'être autonome. « *J'aurai tellement envie de faire le va et le vient entre l'Algérie et la France pour ramener plein de choses de l'extérieur et de les vendre* ». Karim tout comme Hasssan parlent avec aisance de la possibilité de falsifier les notes pour obtenir le visa d'études, même s'ils arrivent à la même conclusion : le consulat français à Alger, opère à présent des contrôles auprès des universités algériennes.

Il se perçoit doué pour les « affaires » commerciales. Il a débuté très jeune (14 ans). Il décrit alors ses réussites professionnelles tout comme les risques du partenariat dans le commerce, s'étant fait voler par son ami associé. Il juge la réussite sociale au miroir du regard des autres, devant lui renvoyer l'image d'une personne respectable. La famille est très prégnante dans ses projets d'avenir : « *édifier une famille soudée et respectueuse qui ne manque de rien* ». Enfin, Karim comme tant d'autres jeunes estiment que l'argent assure le bonheur. Il permet d'acquérir une maison et une voiture, une famille et le respect des autres.

« *J'aime le commerce. L'activité des cabas m'intéresse comme première étape. Cela ne demande pas beaucoup d'argent et ça rapporte. Ensuite, je me lancerai dans la vente de voitures. Je compte faire cela pendant deux. Le temps d'avoir suffisamment d'argent pour ouvrir un magasin d'habillement, de cosmétique...J'ai deux amis intimes qui se sont installés dans les environs de Paris. Ils me demandent constamment de venir les voir. Ils me disent que rien ne me manquera. J'aurai bien voulu avoir un visa d'études. Malheureusement, je n'ai pas de bonnes notes. J'arrive à obtenir juste la moyenne, alors qu'ils exigent des notes de 12 et plus. Je peux facilement trafiquer des bulletins de note. Des amis l'ont fait. Ils ont obtenu le visa. Les services de l'ambassade se sont rendus compte. Ils sont plus vigilants maintenant. Ils font des recherches et procèdent au préalable à des vérifications auprès de l'université algérienne. J'ai fait une tentative auprès de l'ambassade d'Allemagne. Ma tante y habite. Les allemands exigent qu'on leur remette un document prouvant qu'il y a quelqu'un en Algérie qui pourvoit à mes besoins. Comme je n'ai pas de père et ma mère adoptive ne travaille pas, je me suis fait de faux papiers au prix de 2000 DA. On m'a établi une attestation de travail et une fiche de paie d'employée à la Sonatrach au poste de femme de ménage, au nom de ma mère. Bien que j'ai fourni, malgré tout un dossier en règle, je n'ai pas obtenu de réponses* ».

Santé : privilégier l'automédication

Karim privilégie l'automédication en se rendant directement à la pharmacie pour se procurer les médicaments pour des maladies bénignes (maux de tête, grippe, etc.). Sa mère est aussi son premier « thérapeute » quand il s'agit de lui donner les soins et lui prendre la température, lui préparant la tisane, etc. Ces derniers mois, il se plaint des douleurs à l'estomac. Mais il n'ose pas recourir au médecin, par peur de savoir quelle est la nature de sa maladie. « *Moi, je n'ai pas été vraiment malade. Des maux de tête de temps à autre, de la grippe parfois, comme tout le monde. Mais rien de grave jusqu'à maintenant. Dans ces cas, je sais ce qu'il faut comme médicament. Je m'adresse au pharmacien pour acheter de la catalgine, l'aspirine. C'est ma mère qui me soutient. Elle me surveille ma température, elle me met le glaçon pour baisser la fièvre et me prépare des tisanes. Mais ces derniers temps, j'ai des douleurs au ventre. Je soupçonne un début d'ulcère. Je ne suis pas aller chez le médecin pour le*

confirmer. En vérité, j'ai peur de savoir que je suis malade de quelque chose qui va durer. Je fais comme si de rien n'était ».

Mettre fin à une sexualité honteuse : le mariage

Karim évoque au départ une forme de sexualité honteuse. Tout en ayant régulièrement des rapports sexuels en raison de ses activités professionnelles dans les boîtes de nuit (disco jockey), il le regrette ultérieurement (« *je n'étais pas bien* » ; « *J'étais mal dans ma peau* », « *j'avais des remords* »). Pour donner sens à cette culpabilisation, Karim évoque l'opposition irréductible entre d'une part, la norme religieuse, particulièrement quand il fait la prière, lui renvoyant l'image d'un « fils de bonne famille » respecté, et d'autre part, l'instauration de rapports sexuels avant le mariage. Il a donc mis fin à tout rapport sexuel depuis trois ans ; dès qu'il a connu sa femme. Il ne s'est permis aucun geste « déplacé » avec celle-ci, sauf celui de lui tenir la main. Il parle de relations sérieuses avec sa femme. A ses yeux, elle doit être protégée jusqu'au mariage. Il représente un événement important qui l'autorise à avoir une sexualité légale et socialement reconnue. « *Il faut se retenir et garder le meilleur pour la nuit de noces* ». Karim va donc braver un certain nombre d'obstacles pour se marier. N'ayant ni père, ni mère, sa mère adoptive a refusé qu'il se marie trop jeune. Il a pu contourner ces difficultés grâce à des voisins qui ont accepté de jouer faussement le jeu de la parenté, dans le but de convaincre ses futurs beaux-parents de l'accepter comme gendre. Seule sa femme a été informée de sa situation d'enfant adoptif. Au moment où il s'agissait de présenter les papiers administratifs, Il n'a pas hésité à falsifier le livret de famille. Enfin, la solidarité de ses amis « bisnessis » a été déterminante dans l'organisation et les frais du mariage estimés selon lui à 20 millions de centimes. Il n'avait que cinq millions. A ses yeux, le mariage lui apporte un équilibre psychologique, en se consacrant uniquement à son foyer, en restant fidèle à sa femme, « *à ne pas courir de droite à gauche, à me discipliner, à ne pas sentir le vide en moi* ». En conséquence, il n'a aucune crainte des maladies sexuellement transmissibles.

« La première fille avec laquelle je suis réellement sorti et je garde de bons souvenirs. C'est Amina, une fille de cabarets. Elle était belle. J'étais en terminale. C'est elle qui m'a tout appris. Je ne pouvais pas lui résister. Elle était tellement gentille. Juste après, je regrettais. Je maudissais le diable. Je l'aimais, mais je n'aimais pas ce qu'elle faisait, bien que je comprenais qu'elle devait tout comme moi, gagner sa vie. Les hommes profitaient d'elles et de toutes les filles qu'ils maltraièrent et moi, je ne pouvais rien faire. Ce sont les meilleurs moments de ma vie. Mais en même temps, je n'étais pas bien. J'avais des remords. Il faut dire que faire la prière et vouloir être comme il faut, un bon fils de famille d'une part, et aller d'autre part tous les soirs au cabaret pour faire le disco jockey me mettait mal à l'aise. J'étais mal dans ma peau. Deux ans après, j'ai fait la connaissance de celle qui est devenue cet été ma femme. Elle était lycéenne. Je voulais avoir une relation sérieuse et durable. Je la voyais tous les jours. Elle était en terminale et moi en première année d'université. Je l'invitais au cafétéria, à la pizzeria. On discutait beaucoup. Je n'allais guère plus loin que de lui tenir la main. C'est ma future femme. Il faut se retenir et garder le meilleur pour la nuit de noces. Entre temps, cela ne m'empêchait pas de draguer des filles dans la rue. Mais ça n'allait pas plus loin que le temps d'une discussion et d'un café. Engagé comme je le suis dans une relation sérieuse, c'est moi qui ne voulais pas de rapports sexuels. J'aurais pu le faire, si je le voulais. Les lieux ne manquent pas.

J'ai décidé de me marier cet été. Ma femme, je la fréquente depuis trois ans. Ses parents s'en sont aperçus. Ils étaient inquiets pour leur fille et pour leur réputation. Ils avaient peur que cette relation n'entraîne la honte sur la famille et que leur fille soit séduite ou abandonnée. Ils

redoutaient le scandale. Pour être sûr de mes bonnes intentions, ils ont exigé que je demande sa main. Face aux pressions et aux menaces de plus en plus fortes, j'ai fini par accepter pour faciliter la vie à Nawal et aussi pour ne pas perdre ses parents. Mes parents, eux, n'ont pas accepté sous le prétexte que je suis encore jeune et que je ne suis pas prêt encore. J'ai parlé à la mère d'un copain et voisine qui s'est montrée très compréhensive. Elle a accepté d'aller en tant que tante pour voir la famille de la fille et elle a réussi à convaincre ma mère adoptive d'y aller. Les parents de Nawal se sont montrés très accueillants et modestes. Ils se sont contentés d'une parure, d'une alliance et d'une dot de 3 millions de centimes, et bien entendu, la prise en charge des frais de la cérémonie de mariage. Ils étaient tellement pressés d'officialiser notre relation qu'ils n'ont pas posé de questions sur la manière dont je gagne ma vie. Ils se sont contentés de savoir que je suis commerçant sans chercher à savoir quel genre e le lieu de mon commerce. Ils étaient renseignés. Son frère m'a bien observé auparavant. Il a vu que je me débrouillai bien. Il s'est approché de moi et on a développé de bons rapports. A ce moment, j'étais serveur dans un cafeteria entre 6 heures et 10 heures du matin pour un salaire de 1500 DA par mois...

Son père a demandé de voir mes papiers d'identité. Je me suis procuré un faux livret de famille et un faux acte de naissance. Je ne suis pas au bout de mes peines. Son père voulait que j'établisse de préférence l'acte chez un notaire. Cela n'arrange pas mes affaires car aucun notaire n'a accepté de m'aider pour que ma situation d'enfant de père inconnu ne soit dévoilée. J'ai laissé traîner pour gagner du temps. A un moment, je voulais ramener ma tante et tout débarrer à sa famille mais la fille a refusé. Les choses se sont arrangées et il a fini par accepter que l'acte soit établi à la mairie. Le rendez-vous a été pris à la mairie deux jours après la date de la cérémonie fixée bien avant. Finalement, tout s'est bien passé et ma situation d'enfant adopté n'a pas été évoquée. Le mariage m'a coûté 20 millions de centimes. Je n'en avais que cinq. Une dizaine de mes amis business m'ont apporté une aide entre 5000 DA et 10 000 DA chacun. Ils se mobilisés pour l'organisation, le cortège, le transport des invités. La cérémonie s'est bien déroulée dans une salle de fête.

Le mariage me calme. Il m'emmène à m'occuper de mon foyer, à ne plus courir de droite à gauche, à me discipliner et ne pas sentir le vide en moi. Je n'ai pas de craintes particulières des maladies sexuellement transmissibles. Je ne cours pas les femmes. Je suis fidèle à ma femme. Les causes de cette maladie résident dans les mauvaises fréquentations des femmes de mauvaises mœurs ».

Les services publics : l'importance des ressources relationnelles

Karim insiste sur les lenteurs dans la prise en charge à l'hôpital et le peu d'empressement du personnel de santé à agir rapidement. Il cite des exemples. Mais il affirme tout de suite après que l'hôpital, tout de même, rend des services aux usagers de conditions modestes. Mais pour cela, il faut « crier », s'imposer pour que le personnel daigne venir. Le médecin selon lui, dort durant ses heures de garde. Les infirmiers s'amusent. Karim relève que les soins à l'hôpital sont plus efficaces que la clinique privée, à condition de posséder des ressources relationnelles ou d'offrir des petits cadeaux.

Il n'a aucun rapport avec la Caisse d'Epargne et la Banque. Il a uniquement un compte CCP pour sa bourse. Pour lui, l'argent ne doit pas être thésaurisé. Il faut que « je le tourne » (Nda'ouer, en arabe dialectal). Les prêts bancaires destinés aux jeunes pour le lancement de projets, ne semblent pas le convaincre. Cet argent selon lui prend une toute autre destination. « Les aides profitent à ceux qui ont construit des villas avec des locaux en bas, c'est-à-dire

des gens qui ne sont pas dans le besoin, qui ont de l'argent, pas aux pauvres jeunes qui ne servent que de faire valoir ». La politique ne l'intéresse pas. Il invoque l'absence de patience et de temps pour écouter les discours politiques. Il n'a jamais adhéré à une quelconque association parce qu'il n'attend rien d'elles.

« Je garde de mauvais souvenirs du grand hôpital. J'ai vu des choses horribles quand j'allais rendre visite à ma grand-mère hospitalisée. Une fois, un homme a été admis en urgence à 4 heures du matin suite à une chute du 4^{ème} étage. Et bien cette personne dans un état grave n'a été auscultée que le lendemain à 14 heures. Il a passé tout son temps à gémir sans que personne ne daigne lui apporter secours et ce, dans un grand hôpital comme celui d'Oran qui ne manque ni de spécialistes, ni de médecins ni d'infirmiers... L'hôpital, c'est bien, c'est même mieux que les cliniques privées, mais à condition de connaître le médecin, l'infirmière du service qu'il faut en plus comprendre et faire vivre son cœur par des petits cadeaux.

Mes rapports avec les institutions se limitent au retrait de la paperasse administrative à la mairie et à la sous-préfecture. La politique ne m'intéresse pas. Je n'ai ni patience, ni le temps pour écouter les discours. Je n'ai jamais adhéré à une quelconque association. Je n'attends rien de ces associations ».

Entre jeunes : les affaires, les filles et l'ailleurs (l'étranger).

Karim montre clairement que les interactions entre jeunes sont focalisées de façon dominante sur les filles, les affaires et le départ vers l'étranger. Il s'agit d'éviter une vie quotidienne qui n'a aucun sens pour se projeter dans l'imaginaire et dans le rêve.

« Les sujets abordés sont d'abord les filles, les affaires, le visa et el hadda (« ailleurs »). « Il n'y a que cela qui change, les filles, il y en de nouvelles chaque jour, les affaires aussi, et pour el hadda (départ), on est tout le temps à faire des dossiers et à rechercher le bon tuyau. De quoi d'autres, voulez-vous qu'ils parlent ? ».

Farid est âgé de 25 ans. Il est étudiant en deuxième année de commerce international. Son père est retraité, ancien directeur général dans une entreprise publique. Sa mère, licenciée en sciences politiques, est femme au foyer. Ils sont trois enfants : deux garçons et une fille. Il réside au quartier de Maraval dans une villa.

Durant ses études, Farid se lève à 6 heures du matin. Il lui arrive de préparer seul son café, et parfois, c'est sa mère. Il se rend durant la journée jusqu'à 17 heures ou 18 heures à l'université. Il prend son café. Il révise ensuite ses cours. C'est l'heure du dîner. Ensuite, il sort fumer une ou deux cigarettes. Il entre à la maison pour regarder la télévision (reportage ou un film). Vers onze heures, il ressort dehors. Farid montre toutes les difficultés de s'adapter à l'université que tout oppose avec le lycée qui est un espace net et quadrillé : 40 par classe. Il s'est trouvé plongé dans l'anonymat, dans des amphi immenses où se bousculent

300 étudiants ou plus. *« C'est un problème à l'intérieur de ma tête »*, dit-il. Il montre que l'ambiance ne lui plaisait pas. L'absence de ses amis, aurait contribué à accentuer son inadaptation à l'université. La deuxième année (redoublement), il s'est intégré plus aisément. *« Je me suis libéré. Je communiquai plus facilement »* Même s'il se sentait à l'aise, il n'a pas pour autant étudié rigoureusement. Il abandonne les études pour projeter de s'engager au sein de la gendarmerie nationale, influencé par un ami qui est lui-même gendarme. Pour lui, le gendarme s'impose par son autorité qui l'a toujours « impressionné ». Commander, donner des ordres, semblent être des postures qui l'auraient marqué. *« J'avais envie, moi aussi, d'avoir de l'autorité sur les autres, de commander, de diriger surtout à l'époque, on voyait l'armée dans les rues et comment les gens avaient peur d'eux. J'en ai parlé avec mon père. Il a essayé de m'aider mais sans résultats »*.

Influencé par un ami, où « ses avis comptent », Farid rêve aussi de partir à l'étranger. Un autre imaginaire qui ne se réalisera pas. Son père souhaitait qu'il décroche d'abord son diplôme. Une troisième année sans rien faire, sauf à tenter le business : acheter et revendre des vêtements, pour obtenir « emsrouf », c'est-à-dire l'argent de la journée. *« Je vivais au jour le jour. Je suis revenu aux études, l'année dernière et toujours dans la même branche. Cela s'est très bien passé »*.

« J'ai eu mon bac en 1998. J'ai refait la première année. Je ne me suis pas adapté à l'université. C'est tellement différent du lycée. Je me suis retrouvé dans une nouvelle organisation. Moi qui suis habitué à des classes de 40 élèves, je me suis retrouvé dans des amphithéâtres de 300 étudiants et jusqu'à mille. Je ne peux pas te dire les causes de cette inadaptation. Je ne sais pas... Les cours n'étaient pas difficiles. La première année, c'est en grande partie, une révision des cours de la terminale. Je ne me sentais pas à l'aise. L'ambiance ne me plaisait pas. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être, c'est le fait de ne pas retrouver mes amis. Il faut dire que j'ai refait mon bac. Donc la plupart des copains de classe qui ont leur bac se sont inscrits à l'université avant moi. Les anciens comme ceux avec qui j'ai refait, ont suivi des filières différentes. La deuxième année à l'université, c'est beaucoup mieux. Je me suis fait des amis. Je me suis intégré. Je ne suivais pas les cours, mais je suis arrivé à coller à l'ambiance. Je me suis libéré. Je communiquai plus facilement. Je me suis débloqué. Je me suis peut-être corrigé certaines attitudes en moi, mais sans changer ma personnalité. Enfin, c'est venu tout seul. Toujours est-il que durant cette deuxième de fac, j'ai réussi à trouver l'ambiance d'université que je n'avais pas saisie la première année. Mais je n'ai pas étudié. J'ai abandonné les études dans le but d'intégrer le corps de la gendarmerie. C'est un ami gendarme dont je venais de faire la connaissance qui m'a mis cette idée dans sa tête. Je voulais gagner de l'argent. En plus, j'ai toujours été impressionné par l'autorité. J'avais moi-même envie d'avoir de l'autorité sur les autres, de commander, de diriger surtout à l'époque où on voyait l'armée dans la rue et comment les gens avaient peur d'eux. J'en ai parlé avec mon père. Il a essayé de m'aider mais sans résultats. C'est Chibani (le père) qui me conseille, qui me soutient. Ses avis comptent pour moi. Après l'idée de la gendarmerie, ce fut autour d'une nouvelle lubie, c'est d'aller en Europe. Mon père ne voulait pas de ce départ. Il insiste sur la nécessité que j'obtienne le diplôme. J'ai perdu une troisième année au cours de laquelle, je me suis mis à essayer El-bisness. J'achetais et je vendais des vêtements, juste de quoi obtenir « El massrouf », l'argent de la journée. Je vivais au jour le jour. Je suis revenu aux études l'année dernière et toujours dans la même branche. Cela s'est très bien passé pour moi ».

Rapport à l'université : la corruption aussi...

Farid montre aussi de façon concrète la régression du niveau des étudiants. Il est étonné qu'ils ne maîtrisent aucune langue étrangère, particulièrement quand ils sont destinés en principe à exercer le commerce international. Mais il insiste, en demandant à l'enquêteur de noter la prégnance de la corruption à l'université. Des notes seraient octroyées à certaines étudiantes sur des critères arbitraires; dévoilant selon lui, des « échanges de services divers » entre certains enseignants et étudiants.

La chose qui m'a fait le plus mal à l'université ou qui m'attriste le plus, et s'il te plait, parle en dans ton travail : la corruption fait ravage à l'université. Tu la vois de tes propres yeux. Je te donne un exemple. Une assez jolie jeune fille de ma promo m'a fait part de ses notes : 1,5 en Math, 2,5 en statistique, 5,5 en économie de l'entreprise. Au vu de ces notes, il n'y avait aucun doute. Elle va faire les rattrapages et les DS. Je le lui ai dit. Eh bien, non. Et pour cause, elle a fait en temps ample connaissance avec un enseignant très introduit qui a de bons rapports avec ses collègues et l'administration. Et quand les notes ont été affichées, elle a obtenu 7 modules sur 9. Au DS, elle a eu les deux modules restants, et a réussi l'année. Ce qui impossible. Il lui fallait obtenir 18 et des 16 pour compenser les mauvaises notes qu'elle a obtenu avant. Est-ce possible ? Comment quelqu'un qui obtient 1,5 et 2,5 peut obtenir 18 et 17 à la fois dans la même matière ? Quelle crédibilité auront nos diplômes ? Quand tu entends et tu vois des pratiques de ce genre, tu ne peux être que renversé, choqué. En qui croire maintenant que l'enseignant universitaire se comporte comme n'importe quel illettré. Tu es pris par le vertige ; « tdock » par tout ce qui se passe. Ceux qui travaillent et suent sont pénalisés même à l'université. Tu finiras par dire qu'après tout, puisque les autres le font et obtiennent ceux qu'ils veulent sans trimer, alors pourquoi pas nous ? Alors tu t'interroges. Ce sont eux les plus intelligents ; et toi, le dindon de la farce. Quelle différence entre un enseignant et un bisnassi dans ce cas ? Tout se brouille dans ma tête. Tu ne sais plus où est le bien et où est le mal. Ce n'est pas cela que j'attendais de l'université ».

L'étudiant n'ose pas toujours contester la note, même quand il sait que le prof s'est trompé, par peur de représailles. Régression du niveau, corruption, peur de contester, autant d'éléments qui montrent le rapport fragile des étudiants à l'université. Elle ne semble pas représenter un espace de sociabilité intense, permettant une valorisation sociale de savoirs. Pour la majorité d'étudiants, l'université doit lui permettre d'arracher un diplôme, même si elle sait que sa valeur est faible sur le marché du travail. De façon significative, le diplôme est identifié à un « papier ». Certains n'hésitent pas à le comparer à une « pièce administrative ». Mais malgré tout, Farid considère que le diplômé ne « soutient » pas le même mur que celui qui n'en est pas détenteur. Autrement dit, les hitistes n'auraient pas tous le même statut. Le diplôme peut représenter un atout ultérieurement. « *Malgré tout, je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent celui qui a étudié, a étudié par le passé (« li kra, kra bekri »). Pour moi, il vaut mieux être un hitiste avec un diplôme en poche qu'un hitiste sans diplôme. D'abord, on ne soutient pas le même mur, et notre façon de faire est différente. Le regard des gens pour l'un et l'autre est différent. Pour les gens diplômés, on pourra toujours dire que ce n'est pas de sa faute, mais pour celui qui est sans diplôme, il est coupable de tous les maux. Et puis, avec le diplôme, c'est toujours un atout de taille à présenter, quand l'occasion se présente. S'il y a choisir, on choisira celui qui a le diplôme ».*

Rapport à la famille : la présence du père...

Farid estime qu'il n'a aucun problème majeur avec sa famille. Ici, contrairement à beaucoup de jeunes, Farid a le soutien actif de son père. Il discute avec lui des sujets ayant trait à ses études. Il lui montre ses exposés. Avec sa sœur aussi, les relations semblent bonnes et sereines. Il n'hésite pas à faire fi de la division sexuelle du travail, en faisant la vaisselle à tour de rôle avec sa sœur et son grand frère, tous deux cadres dans des entreprises publiques. Il pénètre aisément dans la cuisine en se proposant de faire des frites ou des gâteaux. Les discussions entre son père et sa mère portent sur des thèmes radicalement différents : avec le premier, il privilégie ceux qui relèvent de l'espace public, (politique, science, la famille) ; par contre, avec sa mère, la discussion porte sur ses fréquentations avec les filles, sans aller jusqu'à lui raconter son intimité. Farid montre implicitement que ses affaires privées, amoureuses, relationnelles avec le sexe féminin, concernent avant tout sa mère. Autrement dit, l'intime, l'amour, l'affectivité, sont des sujets où les femmes seraient plus à « l'écoute » ; par contre, la politique, la famille, le savoir, seraient plus les préoccupations d'hommes.

Mais si ses parents, son frère et sa sœur le soutiennent financièrement, il reconnaît qu'il n'a pas de ressources financières régulières ; il lui arrive de n'avoir pas un sous en poche pour acheter une ou deux cigarettes. La bourse payée tous les trois mois, est très vite dépensée. Sa durée ne dépasse pas deux à trois semaines. Sur le plan financier, il semble « souffrir » selon son propre terme. Farid regrette alors les « années perdues », l'obligeant à refaire son cursus. Il se culpabilise en se disant qu'il aurait pu acquérir une situation professionnelle. Avec son frère, aucun secret ne semble exister. « *Je lui raconte tout. Il me raconte tout* ». Tout en faisant la prière, ils ne se privent pas de boire du vin ensemble. Son père boit de l'alcool à la maison, depuis longtemps, ce qui ne l'interdit pas non plus de faire la prière. Farid a un rapport « décontracté » et très irrégulier avec la prière. « *Moi, je fais la prière quand j'ai envie et j'arrête quand j'ai envie ; Salim, mon ami intime s'amuse en faisant la prière, et il ne rate pas l'occasion de boire quand elle se présente* ». Tout en souhaitant mettre en œuvre les normes religieuses, Farid veut profiter de la vie, « *rester moi-même* ». *Je ne veux pas changer pour devenir un salafiste* ». Il affirme qu'il n'a jamais été intéressé par la drogue, alors que selon lui, 70% des universitaires garçon consomment du Kif. « *La plupart des jeunes que je connais, m'ont proposé dès le premier jour ou le deuxième jour, de fumer avec eux des joints. Je peux te dire qu'en dehors de l'université, le taux peut atteindre 84% ; Je fume la cigarette, comme la plupart des jeunes. Je voulais faire comme les grands* ».

A la maison, Farid est le seul à bricoler en procédant à toutes les réparations au sein de la maison : peinture, électricité, etc. Il observe que depuis que son frère et sa sœur travaillent, la situation financière s'est améliorée, la sienne et celle de sa famille.

« Je n'ai pas de problèmes avec les membres de ma famille. Cela arrive que mon père ne soit pas content de moi. Il me crie mais le lendemain, c'est vite oublié. Il me reproche comme tous les parents, le fait d'entrer tard le soir. Je ne le fais pas souvent. Je discute avec mon père des sujets ayant trait à mes études. Je lui montre mes exposés. Il m'aide. Mon père est un cadre qui a 30 ans d'expérience à Cosider (entreprise publique). Il était le directeur général. Il a demandé à partir en retraite, il y a trois ans parce qu'il était soumis à trop de pressions. Il était fatigué. Trop de problèmes de gestion. Il a 61 ans... Ma mère est femme au foyer. Licenciée en Sciences Politiques, elle a travaillé durant six mois. J'ai de bonnes relations avec ma frangine. La vaisselle, on la fait à tour de rôle. Je cuisine aussi ; non, je ne prépare pas le repas, mais je fais quelques plats comme les frites ; il m'arrive de me proposer pour faire des gâteaux.

Il y a des sujets que je parle avec ma mère et non avec mon père. Des problèmes avec mes oncles et cousins, j'en parle avec mon père et non pas avec ma mère, j'ai peur qu'elle entre en conflit avec la famille. Avec mon père, on discute de politique, de la science mais jamais par exemple de filles. Avec ma mère, je parle de mes relations avec les filles, mais je ne lui raconte pas tout, pas mon intimité. Tu ne peux pas lui dire que tu as couché avec une fille et que tu as bu au cours de la soirée.

Maintenant, que j'ai repris les études, mes parents m'aident sur le plan financier. Mais je n'ai pas un montant régulier et fixe comme argent de poche. Dès fois, je n'ai pas un sou en poche. Je n'ai même pas de quoi acheté deux ou trois cigarettes. Quand je vois que j'ai exagéré, je ne demande pas. J'ai ma bourse aussi. J'essaie de gérer le plus longtemps possible les 2700DA par trimestre de la bourse. Je peux tenir deux ou trois semaines. Alors, de ce côté là, je suis en train de souffrir. Ce qui me pousse à regretter les années que j'ai perdu. Je me répète chaque jour : bien fait pour ma gueule car si j'avais suivi régulièrement les études, j'aurais dépassé cette étape, et que maintenant, je travaille, j'ai une situation.

« C'est un problème pour moi. Je veux appliquer les grandes règles de la religion mais je veux aussi profiter de la vie. J'aimerai faire la prière tout le temps, mais à condition que je reste moi-même. Je ne veux pas changer pour devenir un salafiste. Cela jamais. Abdelkrim (prénom de l'enquêteur), je vais te dire une chose. Je n'ai jamais été tenté par la zatla, le kif. Or 70% des universitaires garçons consomment du kif. La plupart des jeunes que je connais, m'ont proposé dès les premiers jours de fumer avec eux des joints... ».

Avenir dans la société : cadre dans une entreprise

L'avenir lui semble indissociable de l'acquisition du diplôme. Il ne souhaite donc pas répéter « *les erreurs du passé* », lui ayant valu une perte de temps importante dans ses études. Réussir socialement, c'est donc acquérir le statut de cadre dans une entreprise viable qui peut lui assurer un bon salaire, une voiture et un appartement. Il prend pour référence sa sœur qui représente la personne qui aurait idéalement réussi ; ingénieur en informatique, elle exerce actuellement dans une grande entreprise qui lui assure un salaire décent et des possibilités de perfectionnement. Pour lui, un bon salaire équivaut à 25000DA par mois.

S'il lui arrive de gagner beaucoup d'argent, la première personne citée, est sa mère. « *Je réaliserai tous ses désirs* ». Pour Farid, comme pour un grand nombre de jeunes d'origines sociales et de statuts différents, la famille est évoquée de façon récurrente dans leur imaginaire, dans le cas d'une rentrée importante d'argent. « *J'ouvrirai un magasin pour les vieux. Ensuite, je consacre la plus grande partie à la réalisation d'un projet de création d'entreprise familiale dans le domaine de l'informatique et du commerce* ».

Santé : privilégier l'automédication

L'automédication est aussi l'option retenue face aux maux bénins. Farid n'a donc recours au médecin généraliste de famille que dans le cas d'une douleur persistante. Ici aussi, sa mère se mobilise à son chevet. La maladie semble renforcer les liens sociaux entre les autres membres de la famille et le patient. « *Quand une grippe me force au lit, je suis dorloté, chuchoté et gâté. Rien ne manque pour avoir une bonne santé. Je suis d'une constitution physique assez solide. Un faux maigre. Je suis plutôt de grande taille. La santé est la priorité des priorités pour mes parents. Ils peuvent se priver de tout, sauf de bien manger. Nous avons toujours eu*

notre morceau de viande chacun. Il est vrai plus réduit quand la famille traversait des moments difficiles ».

Une sexualité assumée

Contrairement à Karim, Farid ne s'interdit pas d'avoir librement et sans remords, des rapports sexuels quand l'opportunité se présente. Il observe que ce sont les filles elles-mêmes qui draguent. Il est sensible au regard des filles, considéré comme un indice sérieux qui lui permet d'aller plus loin dans le rapport avec la fille. L'activité sexuelle semble donc être intégrée à sa vie sociale. La seule règle d'interdiction qu'il se donne, est celle de ne pas sortir avec les filles de son quartier. On peut parler pour Farid, d'une sexualité assumée ou intériorisée. Autrement dit, les rapports sexuels avant le mariage vont pour lui de soi. Farid observe que les jeunes algériens restent tout de même pudiques : peur de s'embrasser dans un espace public, ou de s'enlacer comme deux amoureux, en marchant la main dans la main. Il faut selon lui se rendre dans des endroits plus discrets (salon de thé, etc.) pour observer une gestualité sexuelle plus osée. Parce que la sexualité lui semble un acte normalisé, nécessaire, il chiffre le nombre de rapports qu'il peut avoir au courant de la semaine. *« Dés fois, j'ai trois à quatre rapports sexuels par semaine, des fois deux, des fois rien durant toute la semaine. Cela dépend de ta disponibilité, de ton état d'esprit. Moi, j'ai une règle de conduite : ne jamais sortir avec les filles de mon quartier. Le maximum de temps d'abstinence que j'ai observé est de deux semaines, pas plus ».* Farid ne pense pas au mariage. Il a connu durant son adolescence le « grand » amour avec une fille qui fréquentait le même lycée. Obligé de rompre parce que la fille née en France, est repartie revivre là-bas, Farid ne souhaite plus pour le moment s'attacher à quelqu'un d'autre. Contrairement à beaucoup d'autres jeunes, le mariage ne lui apparaît pas circonscrit à la simple reproduction biologique et sociale.

« Sortir avec une fille, c'est de plus en plus facile. Les filles draguent aussi. Il y en a qui cherchent l'âme sœur, le prince charmant pour vivre d'amour et d'eau fraîche. Ce sont généralement, les filles encore sous l'effet de l'adolescence. Elles sont âgées entre 18 et 20, voir même 21. C'est ce que cherchent les hommes : El petitetes. Mais au fur et à mesure qu'elles grandissent, elles arrêtent progressivement de rêver, les déceptions de la vie aidant, pour profiter de la vie comme elle vient. Elles ne vont pas croire facilement aux belles phrases et aux déclarations d'amour. Ce n'est qu'un jeu entre garçons et filles pour maquiller leur rapport d'une couche artificielle et sentimentale. La fille sait parfaitement ce que le garçon veut et le garçon sait utiliser les méthodes pour y parvenir. Elles seront alors plus attirées par les belles voitures, les jolies fringues, la fréquentation des endroits chics quand l'occasion se présente. C'est pour ça qu'il est plus facile d'avoir des filles quand tu es en voiture. Quand je suis en voiture, j'ai le succès d'un Brad Pitt (acteur américain).

A partir de 25-26 ans, elle commence à chercher la stabilité, à fonder un foyer, à chercher un homme avec qui se marier, mais pas n'importe qui. Un homme qui peut lui offrir la tendresse. 29 ans et plus, elle devient plus exigeante, peu regardante sur les qualités de l'homme, pourvu qu'il lui assure un minimum de confort matériel et de dignité.

L'avènement de la parabole a sa part dans cette relative liberté et cette facilité avec les garçons et les filles font connaissance. Des séries américaines ont marqué nos jeunes. J'ai demandé à une fille pourquoi elle embrassait bien. Elle m'a répondu que c'est grâce à la série biverly hiles et les films vidéo. Pour 60% des filles, le problème de virginité ne se pose pas. J'ai rarement des préservatifs sur moi. Le plus grand nombre de rapports sexuels que

j'ai eu, ont été sans protection. Je ne pense jamais à me protéger avant. Ce n'est qu'après que l'idée me vient, mais sans le regretter vraiment ».

« Par rapport à d'autres, je ne suis pas un coureur de jupons. D'autres ont des rapports quotidiennement avec des filles matin et soir. C'est le cas d'un ami qui a un magasin d'habillement. Tous les jours, il nous montre sur son portable de nouvelles photos de filles nues qu'il a conquises. Les filles draguent aussi de plus en plus et le font savoir. Si tu l'intéresse, elle ne va directement te dire : tu me plais. J'ai envie de toi. Elle le dit par la façon qu'elle a de te regarder. Tout est dans le regard. Rien n'interdit d'avoir des rapports sexuels. Les filles évitent de se laisser aller, de manifester en public qu'elles ont des rapports intimes avec leur compagnon, par peur d'être remarquées par des parents ou des gens qui la connaissent. C'est pour ça que les signes de manifestations sexuelles dans nos rues sont rarissimes. Ils ne sont pas encore nombreux, les couples qui marchent, enlacés ou la main dans la main dans nos rues. Par contre, ils se laissent plus aller dans les salons de thé, dans des endroits un peu loin des regards. Toujours est-il que je n'ai jamais vu dans ma vie des couples s'embrasser sur la bouche devant tout le monde, sauf peut-être une ou deux fois. Quoi qu'on dise, les jeunes algériens sont pudiques ».

Les services publics : une bonne présentation de soi.

Le rapport à instaurer avec les services publics, est de l'ordre d'une « bonne » présentation de soi. Il montre bien que les qualités sociales de la personne sont décisives pour obtenir rapidement le papier administratif souhaité. *« Les gens jugent d'après les apparences. Je n'ai pas rencontré de problèmes particuliers avec les administrations. Au contraire, il m'arrive de régler les problèmes avant les autres. Quand je vais à la poste pour retirer ma bourse, je suis payé avant ceux qui sont venus avant moi. Une fille au guichet que je ne connais pas du tout, s'est prise de sympathie pour moi, s'arrange pour mettre ma carte d'identité et mon chèque en premier. Non, je ne suis pas sortie avec elle. Elle a sympathisé avec moi, à la suite du regard, du sourire que je lui adressais et quelques mots gentils ».*

Interactions entre les jeunes

Ce sont les mêmes thèmes qui reviennent entre jeunes. Les filles, les films et les études, semblent être leurs préoccupations essentielles. Comment partir à l'étranger, est aussi une interrogation importante à leurs yeux. Ils sont donc conduits à élaborer dans l'imaginaire, la stratégie qui leur semble la plus efficace pour quitter la société. L'ailleurs est considéré comme un espace d'opportunité pour accéder à la réussite sociale. *« On discute beaucoup de la psychologie de la femme, de son comportement, de ses réactions et on fait des comparaisons entre elles et les hommes. Comment faire pour séduire une fille ? Comment se comporter au premier rendez-vous ? On s'échange des conseils, des expériences. On parle aussi de l'étranger. On est tous passionné de l'étranger. C'est notre rêve. Tous mes copains pensent avoir plus de chances pour réussir à l'étranger qu'ici. Les conflits entre jeunes ont un rapport avec l'argent et les filles ».*

Hanan est âgée de 19 ans. Elle est étudiante en vente et marketing dans un institut privé. Elle réside dans le quartier populaire de Victor Hugo. Son père est en retraite depuis cinq ans. Sa mère est au foyer.

Après avoir échouée deux fois au bac, Hanan a intégré un institut professionnel privé en optant pour la spécialité « vente et marketing ». L'échec au bac a représenté une épreuve douloureuse ; même si en prenant du recul, elle observe qu'elle n'est pas la seule dans ce cas ; en évoquant le chômage qui concerne aussi les diplômés. C'est une façon d'oublier l'importance sociale accordée au bac qui est vécu comme une angoisse collective, puisque toute la famille s'investit affectivement à l'égard de cet examen. Hanan montre que ses parents continuent toujours à « penser » à ce fameux examen. Ils n'hésitent pas à la comparer à ses cousines et ses voisines qui ont réussi le bac. Ils n'hésitent donc pas à la culpabiliser. La réussite au bac produit nécessairement de la fierté familiale, donne le sentiment aux parents, d'être des acteurs décisifs dans le succès, leur permettant de valoriser leur image sociale auprès des « autres ».

Hanan démystifie le fonctionnement au quotidien du lycée : inégalités entre élèves d'origines sociales différentes, parce que le prof s'intéresse à ceux qui ont le plus de prédispositions scolaires et sociales, reléguant les « autres », à leur place, les mettant dans les derniers rangs de la classe. Elle n'hésite pas à affirmer que les sujets de composition ont fait l'objet de tractations financières. Ce sont autant de raisons qui l'ont conduites à rompre avec le lycée, même si son père aurait voulu qu'elle s'accroche pour repasser son bac, la troisième fois. Pour elle, la société privilégie de façon dominante l'argent beaucoup plus que le diplôme. Les études, les « vraies », ne peuvent être assurées qu'à l'étranger. Même le travail lui semble impossible, à moins de détenir des ressources relationnelles importantes. Le salaire est trop réduit pour subvenir à tous ses besoins. Hanan prend l'exemple du père de son ami, commerçant, très respecté dans la société, pour la simple raison qu'il peut faire valoir auprès des « autres », des biens importants : maison au bord de la mer, etc.

« Je suis étudiante en 1^{ère} année en vente et marketing, après avoir échoué au bac littéraire deux fois successives. Cela m'a démoralisé et m'a rendu furieuse contre moi. J'ai perdu mon équilibre. Je me suis isolée, ne parlant à personne. C'était insupportable. Surtout la deuxième fois, alors que j'ai fait tout mon possible. Mes deux dernières années au lycée, étaient les plus pénibles de ma vie. Tous les jours, je voulais fuir de tout ça ; mais je n'ai pas pu. Il n'y a que ta maison qui dure pour toi malgré les contraintes vécues. Mais ce n'est pas grave. Je ne suis pas la seule qui vit cette situation. La majorité en souffre. Mon bac était pour moi une épreuve à passer pour pouvoir réussir dans la vie. Je n'ai pas réussi. Je me suis retrouvé une excuse et je me suis dit que ce n'était pas grave et ce sera la même fin en cas où je poursuis mes études. C'est le chômage. Maintenant, il n'y a que l'argent qui devient essentiel.

Je suis maintenant étudiante en marketing. J'ai plusieurs modules répartis en trois séances par semaine pendant 9 mois plus trois mois de stage. Je voulais faire quelque chose d'intéressant dans ma vie, qui compte pour moi et pour être indépendante. J'avais aucun savoir sur cette formation. C'est quelque chose de nouveau pour moi et ça me plaît encore, je trouve un moyen de sortir de la maison parce que mon père est un peu sévère. Mais le problème réside dans le coût des études. Imagine chaque mois, je verse 3000 DA pour deux ou trois séances par semaine. Mon père a difficilement accepté au début.

D'après moi, je crois que tout le monde pense à son intérêt personnel. Personne ne m'aide à dépasser mes soucis. Je ne sais pas pourquoi ; tout le monde veut le bac et moi, j'en ai marre. Cela me perturbe et me stresse en permanence. Après mes deux expériences au bas, mes parents ne cessent de me culpabiliser, de ne pas travailler bien et le pire, c'est qu'ils me comparent à mes cousines, aux voisines, et ça me rend dingue. Je n'aime pas être comparée avec qui que ce soit, même avec mes sœurs. Je trouve que chacun est singulier. Chacun a ses qualités et ses défauts, et on doit accepter les gens tels qu'ils sont. Alors que ce serait-ce quand ce sont tes propres parents qui te rendent la vie difficile ?

Le lycée est un moyen pour réussir dans l'avenir. Etudier et apprendre, mais franchement, c'est un cauchemar pour plusieurs raisons. D'abord, l'injustice, ensuite, tu sais les profs ont une certaine façon de parler et de discuter avec les élèves en cours, leur façon de parler aux riches est différente de celle adoptée avec les pauvres. C'est une discrimination flagrante qui fait sortir tous les sentiments négatifs de haine et de jalousie avec les fils de riche. Je sais que ce n'est pas de leur faute ; c'est les profs qui sont inconscients de tout ce que peut révéler ce comportement. Et dire que ce sont des spécialistes de l'éducation. Je regrette. Ils n'ont aucune relation avec ça, enfin pas tous. (grand soupir). Silence... Partout, tu trouves le bon et le mauvais. C'est une vérité que personne ne peut nier. Et tu ne vas pas me croire... Mais écoute, au lycée, on vend les sujets de composition et...elle réfléchit. Silence... Mon père m'a obligé de revenir au lycée pour refaire mon bac ; mais j'ai refusé catégoriquement. Pas question que je revienne. C'est la dernière chose à quoi je pense. Enfin, ce n'est pas l'époque des études. C'est l'époque de faire de l'argent. C'est pour cela que j'ai choisi cette filière. Elle est courte et le travail est garanti. On est un peuple de consommation. Faire des études en Algérie, est une mauvaise affaire. C'est une perte de temps. C'est des années perdues de ton âge. Alors que moi, soit tu te débrouilles pour aller à l'étranger pour poursuivre des études supérieures, si tu as de la famille là-bas qui peut t'aider, ou alors tu cherches un travail ou tu fais un projet, enfin c'est mon point de vue.

Ecoute... Admettons que j'ai eu mon bac et je suis rentrée à l'université pendant quatre longues années et finalement quel est le but ? Qu'est-ce qui m'attend ? Un travail pour 10000 DA ou 20000 DA par mois ? Qu'est-ce que je ferai avec ? Et cela, si tu as un peu de chance ou une intervention solide, sinon je ne trouve rien. Il n'y a que Dieu qui sache. Le père de mon ami ne sait ni lire, ni écrire. Ils sont riches. Ils possèdent des millions et une villa-chic au bord de la mer, en plus tout le monde les respecte. Pourquoi ? Parce qu'il a de l'argent. C'est un grand commerçant. C'est cela qui compte. Aujourd'hui avec de l'argent, on peut faire tout, bien manger, voyager, acheter, tout ce que tu veux, enfin, tu ne te privas de rien ».

Rapport à la famille : incompréhensions et violence

Hanan évoque les rapports tumultueux avec sa famille. Incompréhensions, violence et autoritarisme sont déployés par son père à son égard. Elle fuit donc l'espace familial pour se réfugier toute la journée chez une amie. Elle regrette surtout l'absence d'écoute de ses parents. Elle est pourtant la plus âgée de ses trois sœurs et de son frère. Ce qui ne semble pas interdire à ses parents de crier et d'imposer leurs propres jugements sur son comportement scolaire, en lui rappelant ses deux échecs successifs au bac, lui demandant sans cesse de le repasser. Son père n'hésite pas à user de la violence à son égard. « La seule solution pour lui est de frapper ». Hanan ne se confie pas à ses parents. La confiance est absente. Même pour son argent de poche, elle préfère demander à son ami Khaled qui souhaite se marier avec elle.

« J'ai une drôle de famille. Je parle sérieusement. Mais je suis obligée de ne pas le montrer, question de prestige. Je cache tout de ma vie. Je suis censée être bien surtout au lycée auparavant ou actuellement à l'école. Tout le monde se vante là-bas de ce qu'il a ou ce que possède son père. Mon père à moi est un retraité. Ma mère n'est pas comme les autres. Son activité principale est de cuisiner et de faire le ménage. Le reste va en enfer. On est quatre filles et un garçon et malheureusement, je suis l'aînée. Tout se colle sur moi. Ma vie est devenue un cauchemar, surtout les dernières années. Personne ne me comprend. Je sais, et ça c'est vrai, je ne suis pas une fille sage ; mais personne ne m'en parle ou me donne des conseils. On me crie , c'est tout. Et c'est tout ce qu'ils savent faire. Je suis franche avec toi. La plupart du temps, je m'enfouis pour une journée chez une amie parce que le droit de parler et de discuter est interdit par mon père. Je ne fais que subir. La seule solution pour lui est de frapper. Et c'est ce que je n'accepte pas et ça me rend furieuse parce que je suis un être humain pas un animal. (silence...J'ai l'impression qu'elle veut pleurer. Ses yeux brillent). Même l'animal en Europe a des droits et toute personne qui lui fait du mal, sera sanctionné... Mais ici, je ne sais pas par quelle loi, il fonctionne. Ni l'islam parle de ça, ni la tyrannie du moyen-âge. Je ne sais pas quoi dire. C'est intolérable. Et je ne peux pas protester. Enfin, c'est la loi du plus fort.

Les problèmes avec mes parents sont devenus quelque chose de nécessaire dans la vie quotidienne. Ils sont importants pour le courant de ma vie. On me blâme pour n'importe quoi, pour n'importe quelle raison. Exemple : à propos de mon bac. Je n'ai pas envie de le refaire, mais mes parents insistent. Ils ne me parlent pas de mes désirs, ce que je veux (elle réfléchit). A ton avis, je vais réussir ? Impossible. Je te le dis. Je n'ai pas la volonté, impossible. Je me sens faible. Je te le jure que j'étais une bonne élève, excellente au CEM. J'étais calme, obéissante, mais une fois au lycée, c'est un autre monde. Je me suis changé radicalement. Je ne comprends par quel mécanisme ? Peut-être que le comportement des élèves haut placés m'a donné envie de devenir comme eux. Mes parents n'ont pas les moyens de satisfaire mes désirs. Je ne sais pas, mais personne ne m'en parle, ne m'explique comment cela se passe. On ne se parle pas à la maison. D'après moi, la seule raison est que mes parents ne sont pas cultivés et instruits. Ils n'ont aucune idée sur ce qui se passe comme changement dans la société. Le souci de mon père est de subvenir à mes besoins, nous ramener de la nourriture, et ma mère cuisine. C'est tout ce qu'ils savent faire.

Personnellement, je ne parle jamais de mes problèmes à personne, parce que je ne leur fais pas confiance. Entre nous, j'aimerais bien avoir quelqu'un qui me conseille ou partage avec moi mes douleurs et mes problèmes familiaux. (Elle pense...).

Quand j'ai besoin d'argent, je demande à Khaled, c'est un ami, ou plutôt un fournisseur pour moi qui fait l'impossible pour que j'accepte de me marier avec lui. Il fait tout pour que je sois heureuse et me satisfaisse (rires). De mon côté, je cherche un homme plus riche et plus beau. Tu connais ces rêves de jeunes filles. Je passe tout le temps avec lui, en attendant de trouver un meilleur. Je sais qu'il est sérieux avec moi, éduqué, mais moi, je veux plus...Je suis très ambitieuse. Je pense à l'avenir. Et j'aime ne manquer de rien.

En général, chez moi, je fais comme toutes les filles, j'aide ma mère à faire le ménage. En plus, j'aime bien aider mes petites sœurs à réviser leurs leçons. J'essaie d'être à leur côté. On se parle, on rie, on essaie un peu de combler le vide ou bien le rôle que les parents doivent jouer. Ensuite, je réviser mes leçons. Je veux bien réussir dans les études. C'est ma seule chance et je la saisis avec mes mains pour pouvoir commencer ma vie à nouveau. Parce que vraiment, je n'attends rien de mes parents, sauf qu'ils me laissent tranquilles. J'ai besoin de

rien (elle réfléchit). Non, peut-être, j'aurai besoin que mes parents me comprennent. J'ai besoin de leur amour et de leur tendresse. C'est tout ce que je demande, surtout pour mes petites sœurs qui viennent au monde et ont besoin de quelqu'un qui les soutienne ».

Avenir : « décrocher le diplôme et voir... »

Hanan est incertaine de son avenir. Le plus important est d'obtenir le diplôme. Elle reste fortement persuadée que seul l'argent peut entrouvrir toutes les portes. Dans le rêve, elle souhaiterait aussi acquérir une villa, une voiture et le téléphone dernier modèle. Elle est l'une des rares enquêtées à ne pas « penser » à ses parents, dans le cas où elle aurait beaucoup d'argent. Dans l'idéal, elle souhaiterait obtenir l'argent et le diplôme qui lui semblent deux éléments essentiels. Elle caractérise le diplôme comme « une arme à posséder » qui lui permet d'éviter les erreurs de ses parents, en ayant une compréhension plus approfondie de la vie. Pour Hanan, il est utopique aujourd'hui de considérer que le diplôme soit synonyme d'emploi. Avant même qu'elle en soit détentrice du diplôme, elle prévoit de refaire une autre formation dans le cas, où elle serait contrainte au chômage identifié à « la bête noire » qu'elle ne pourra supporter.

« Mon avenir, d'après ce que je pense est en attente... Je ne vois rien pour te dire (silence...). Il n'est pas concret. Je ne le perçois pas. Qu'est-ce que je peux te dire. J'attends de décrocher mon attestation, puis on verra en cherchant un boulot. Je garde toujours l'espoir, mais l'important pour moi est de garder ma santé en bon état vraiment. C'est l'essentiel pour moi pour pouvoir faire ce que je désire, pouvoir travailler et me tenir debout.

Alors, si je gagne beaucoup d'argent, qu'est-ce que je ferai avec ? Mais le problème, comment je vais les avoir. (rires). Sans travailler dur ou dans le commerce, bien sûr ou hériter. J'arrête bon. Je rêve d'avoir une grande villa, une voiture dernier modèle, plus un portable dernier modèle. Et je veux créer une entreprise de commerce et enfin bâtir une petite mosquée pour que dieu me protège moi et mes affaires. Mais je reviens toujours à la question initiale : l'argent peut tout régler. C'est la clé à toutes les portes fermées. Sans ça on ne peut rien faire. On se sent ligoter. Soyons logique. C'est la vérité et personne ne peut dire le contraire. Tout le monde aime l'argent. C'est ce qui rend la vie belle et facile ; mais à condition qu'il soit suivi d'instruction. C'est beau d'être instruit et posséder un diplôme d'études supérieures et en même temps riche. On est sûr d'être fort devant toutes les contraintes de la vie. Oui, le diplôme compte pour moi. Il est une arme à posséder, ne serait-ce que pour comprendre le courant de la vie. Comment ça marche pour mes enfants plus tard. J'ai déjà souffert de mes parents parce qu'ils ne sont pas instruits, alors je ne vais pas tomber dans la même erreur. C'est important pour moi. Mais compter sur le diplôme pour trouver un travail, c'est ça qui est illogique dans l'affaire. C'est idiot de penser comme ça. On doit s'en servir, mais pas compter sur le diplôme uniquement, à mon avis. Le chômage est une bête noire pour moi. J'y pense sans cesse sur cela. J'ai peur de finir chômeur plus tard. Je ne supporte pas l'idée de rester chez moi à ne rien faire. C'est mortel pour moi. Alors, si je chôme, je m'inscris dans une autre école de formation différente, peut-être que je réussirai ».

La santé : « elle est irremplaçable ».

Hanan, comme tant d'autres jeunes, a une nette conscience que la santé est la vie dans toutes ses composantes. Elle ne se fractionne pas en aspects physiologiques et moraux. Elle est un tout irremplaçable. Pour Hanan, la santé n'est pas une valeur marchande qui peut s'acheter et

se vendre ; d'où l'impuissance des riches face à une maladie chronique. Même si les inégalités sociales devant la santé ne disparaissent pas pour autant, en relevant que l'argent permet de mieux s'entretenir.

Il est rare que Hanan soit malade. Elle évoque uniquement ses douleurs de cycle qui lui semblent intenses. Elles lui interdisent tout déplacement, provoquant des nausées. Hanan aussi est prise en charge par sa famille au cours de sa maladie. On est confronté à un processus identique : La maladie est d'abord gérée dans l'espace familial. Et c'est la mère qui se charge d'administrer une thérapie familiale (cumin, huile d'olive, tisane, etc.). Le soutien affectif et le travail de santé (veiller le malade, lui donner les premiers traitements, le soutenir moralement) sont toujours le fait de la mère.

« La santé, oui, je connais le proverbe depuis le lycée qui disait que la santé est une couronne sur les têtes des biens portants, invisible que pour les malades qui peuvent le voir et le sentir et savent vraiment ce que ce mot veut dire. La santé est tout. Sans la santé, on ne peut rien faire. Elle est prioritaire pour n'importe qui, que ce soit le riche ou le pauvre. D'ailleurs, c'est la seule chose que les deux catégories se mettent d'accord. Elle est irremplaçable. Une fois partie, tu ne peux pas savourer le goût de la vie, même si tu possèdes la fortune du monde entier. C'est rare que je tombe malade, gravement malade. J'ai des douleurs de cycle, alors je ne peux pas supporter cette douleur. Elle est intense. Elle me rend incapable de bouger ou de faire quoi que ce soit, même pas de manger parce que ça s'accompagne de nausées.

C'est ma famille qui s'occupe de moi, surtout mes sœurs ; alors ma petite sœur m'apporte une fusion de cumin. Ma mère aussi me prépare une tisane. On me soigne parce que je suis l'aînée. Elles m'aiment et ne supportent pas que je souffre de douleurs. A part ça, je me porte bien et rien ne me manque pour garder ma santé en bon état. Je prie dieu seulement que je puisse la préserver ».

La sexualité : de l'ordre de l'interdit

Hanan constate que la sexualité n'est plus une activité exceptionnelle dans la société ; beaucoup de femmes démunies vendent leurs corps pour vivre. Mais la sexualité est stigmatisée et étiquetée par des expressions et des mots suivants : « sale » ; « un niveau pourri de la civilisation ». La sexualité a des conséquences sociales négatives pour elle et pour toute sa famille, provoquant la « honte », un déshonneur ». Autrement dit, pour reprendre le langage de Goffman, Hanan y perdrait la face devant les « autres ». Elle serait montrée du doigt par les voisins. Les risques de maladie y sont nombreux. Le discours de Hanan s'inscrit bien dans une forme sociale de sexualité prescrite et interdite, qui est de l'ordre du pêché (« hram »). Seul le mariage l'a conduit donc à rêver. Il lui apporterait « sécurité » et « protection » contre ce qu'elle nomme la « déviance » sexuelle. Autrement dit, toute sexualité avant le mariage est considérée comme une pratique irrespectueuse des normes religieuses et sociales.

« La sexualité dans la société est devenue quelque chose de normale. On entend parler partout. Et précisément, c'est devenu un travail pour les femmes démunies. C'est malheureusement, le cas de la majorité des pauvres qui ne possèdent aucune source d'argent. Y a même des maisons spéciales pour les hommes qui paient pour satisfaire leur plaisir. Je trouve que c'est sale. On est arrivé à un niveau bas et pourri de la civilisation. Tout ça je pense à cause de la misère et de la pauvreté. Mais ce n'est pas un prétexte pour les

déculpabiliser. Ces femmes peuvent faire n'importe quoi pour gagner leur pain : faire des ménages chez des familles, vendre des choses, mais l'essentiel, c'est de pouvoir gagner son honneur devant soi, les gens et l'important devant Dieu. Je ne sais pas comment elles pensent. Je ne sais pas, peut-être qu'ils existent d'autres causes, mais n'empêche, rien ne les oblige. Elles n'ont pas peur de Dieu, de l'enfer (silence).

« Des rapports sexuels ? Cris et étonnement... Pour l'amour de dieu, je ne suis pas idiote ou sans principes. Je connais bien les conséquences, d'abord la maladie la plus grave, je parle du sida qui, jusqu'à présent aucune thérapie n'est connue, ce sont que des expériences mais n'ont pas prouvé leur efficacité à 100%. Tu veux rire. Rien que pour ça, je m'éloigne sans retour à 100 pas. Ne parlons pas des autres conséquences : l'honneur perdu, et si par malheur, je fais une grossesse, ça y est, c'est foutu pour moi. Adieu l'avenir et j'aurai un passé noir, en plus, je serai le sujet de discussion n°1 et montrer du doigt dans mon quartier ; Je ramène la honte dans ma famille. Et le plus important, je te le dis, c'est contre notre religion et traditions. Comment je vais voir mes parents ? Mon dieu, c'est loin de moi. Que dieu nous protège des pêchés.

Comme toutes les filles, je pense au mariage. Toutes les filles en rêvent de faire ce passage, parce que moi, ça m'apporte la sécurité et la protection contre la déviance. C'est la fin de toutes les filles de créer une famille, de devenir responsable qui est partagé entre deux, ensuite de devenir autonome de ma famille et d'avoir pour moi même. Mais je n'ai pas encore trouvé l'homme de ma vie dont je rêve sans cesse ».

Les services publics : absence de considération et de respect

Hanan insiste sur l'importance de la relation sociale entre l'agent et l'utilisateur. Pour elle « la façon de parler » à l'utilisateur, représente l'élément central qui peut soit résoudre ou compliquer le problème. Autrement dit, le respect, la prise en considération de la parole de l'autre, sont à ses yeux essentiels dans les rapports que les agents doivent avoir avec les usagers. Or, il est rare que les services publics prennent en compte ces aspects relationnels. Hanan observe au contraire que l'attente et l'irrespect sont socialement banalisés dans les services publics ; et qu'en conséquence, il serait judicieux de former les fonctionnaires pour leur démontrer l'importance de l'accueil et des relations sociales avec les usagers.

« Tu vois, ça dépend des personnes, à qui tu as affaire. Y a des gens qui savent parler, même s'ils n'arrivent pas à régler ton problème, que ce soit à la mairie ou à l'hôpital. Rien que leur façon de parler, leur considération et respect te rendent bouche bée. Tu ne peux pas crier, ni protester. Mais si le problème dure, tu es obligé de revenir plusieurs fois, ça me fait révolter et je ne me tiens pas, alors que je me mets à crier. Quand ça tourne mal, j'ai une langue qui mesure dix mètres. Je sais m'y faire avec ces gens. Le seul problème dans ces institutions pareilles, c'est l'attente et le non-respect des agents dans leur façon de s'adresser aux citoyens. On doit apprendre à ces fonctionnaires le bon accueil et le respect ainsi que la ponctualité dans la gestion des affaires du citoyen et d'appliquer la loi. Enfin, j'espère que ça va s'améliorer d'ici là, parce que le peuple en a marre des paroles et des promesses, mais il faut trouver des solutions. On voit que tout va mal, comme par exemple l'hôpital. Cette institution vitale, et les travailleurs font grève sans date limite, pourquoi ça ? Cela m'énerve, tu sais. Il y a que les pauvres malheureux qui s'y rendent là-bas ; les autres trouvent le substitut dans les cliniques privées. C'est l'état de l'Algérie depuis toujours ».

Entre jeunes filles et garçons : le portable comme moyen de fuir l'ordre familial

Hanan insiste sur la fonction sociale du portable. Il devient un moyen d'échapper temporairement à l'ordre familial. Ainsi, les jeunes utilisent aussi le portable pour se libérer des normes et des valeurs familiales. Hanan évoque le mot « libérer » pour signifier que par la médiation du portable, il est possible de plaisanter, de parler le même langage entre jeunes ; en un mot, de prendre distance par rapport à la crispation et aux interdits qui dominent au sein de la famille. Hanan se permet des escapades dans les salons de thé avec ses amis filles et garçons, qui représentent un espace de sociabilité, leur permettant de se défouler et d'évoquer les incompréhensions avec leurs parents.

« Entre nous, on se comprend. Personne n'est mieux que l'autre. On s'échange les mêmes idées parce qu'on a les mêmes préoccupations et soucis. On est des malheureux. On voit tout devant nous et on possède rien. Je sens qu'on est privé de la seule chose qui nous donne de la valorisation, celle du partage des idées avec nos parents. On est loin d'eux. Et ils se sont éloignés de nous. Ils nous obligent à faire ce qu'ils voient bon pour nous, sans nous demander notre avis pour la simple raison qu'ils comprennent mieux que nous. Voilà un sujet que les jeunes se partagent entre eux. C'est un vrai problème pour nous. On est compris par personne. Mais ensemble, on fait ce qu'on veut. On se rencontre dans les salons de thé. On bavarde entre filles et garçons sans différence sur des sujets divers à propos de la mode, des voitures et des portables. Le portable est devenu un moyen de communication indispensable pour nous, on passe le temps à parler au portable et à envoyer des messages ridicules. Pour moi, ça nous donne de la joie et ça nous libère un peu des ordres et des obligations de nos parents ; mais une fois que je rentre chez moi, tout mon comportement change. Je deviens plus sage ; et c'est le cas de tous mes amis filles et garçons ».

Farida est âgée de 22 ans. Elle est étudiante en langue étrangère (allemand)). Son père est commerçant à Tiaret et sa mère n'exerce aucune activité salariée. Elle réside à la cité universitaire de Bir-el-Djir.

Le récit de Farida est centré au départ sur les postures de certains enseignants à l'égard des étudiants, en montrant que les inégalités et les distinctions sociales entre les uns et les autres, ne sont pas absentes, en particulier, concernant la notation des modules émise par certains professeurs d'université. Farida semble en outre consternée par les comportements « indécents » des étudiants et étudiantes. Il lui semble « anormal » que l'étudiante soit dans les bras de son copain. Elle constate que les valeurs auxquelles adhèrent ces étudiants, ne sont pas les siennes, refusant même de les considérer comme des étudiants qui seraient là pour approfondir leurs savoirs. Elle observe de façon fine les étudiantes à la cité universitaire. C'est dans cet espace de vie, dit-elle, qu'elle a compris ce que voulait dire la « féminité » et ce qu'elle recouvre de positif. « *Il faut être forte pour vivre dans une cité* ». Farida insiste aussi sur les discriminations entre profs et étudiants, où les premiers peuvent par exemple s'absenter sans conséquences, alors que les seconds sont soumis à des normes strictes à respecter.

« Bon, les étudiants, tu sais un peu comment ils sont. Celui-là est le fils de flen (personne socialement importante). L'autre, c'est un interne. L'autre, c'est un externe, etc. Les profs, pas tous (hacha), on trouve beaucoup de problèmes avec eux... Bon moi, une fois, j'ai

rencontré un problème avec un prof. Ce dernier nous faisait juste un seul examen oral à la fin de l'année, puis le rattrapage. Bon, le jour de l'examen, en entrant, j'ai croisé une fille qui venait de sortir de l'examen. Elle m'a dit : « si tu veux réussir ton examen, change tes habits et maquilles toi, bien comme il faut. Mais je n'avais rien compris du tout. Malgré cela, je suis entré pour mon examen. Et là, c'était le grand choc. Devine ce qu'il m'a dit : « pourquoi tu portes le hidjab. Moi, je lui ai répondu avec un air étonné : « Je fais ce que Dieu nous demande ». Et lui, il m'a fait toute une histoire. A la fin, il m'a demandé de revenir le mois de septembre. Crois moi depuis ce jour, je n'ai pas revu sa figure. D'ailleurs, c'est à cause de son module, que j'ai refait l'année.

« Le jour où m'a dit que c'est ici que je vais étudier, là où je me suis inscrite, c'était la déception totale. Je n'ai pas cru à mes yeux ; et je ne te cache pas que c'est une des raisons qui m'a laissé regretter mon choix de faire les langues. C'est un milieu qui n'est pas fait pour étudier. Mais malgré tout, je me suis efforcé pour étudier. Il n'y a pas que les locaux, même les étudiants, « hacha » (avec toutes mes excuses), ma sœur, ne sont pas des êtres. Déjà, mon fiancé, le jour où il est venu me voir, il m'a clairement dit que ce n'était pas possible de continuer à étudier dans cet endroit pareil. Le malheur, ce jour, il y avait une fête avec disco jockey à la bibliothèque. Et tu peux aisément imaginer le reste... Comment les étudiants étaient, hacha, ma sœur... Les couples en pleine scène et beaucoup d'autres choses qui ont choqué mon fiancé. Bon, moi, je vois pire que ça... Mais je ne veux surtout pas lui dire comment ça se passe dans l'institut des langues. C'est vrai qu'il y a une minorité qui travaille. Mais la majorité vient pour faire un défilé de mode, ou bien un endroit de rencontres pour les amoureux. Surtout là où on est entrain de construire la cité. Avant il y avait des plantes géantes, alors tu ne pas imaginer ce qui se passait derrière...

« Bon, l'université... avant, moi, quand on me parle d'elle, je la voyais... une chose... comment dire, entrer à l'université, était un souhait pour moi. Mais... Quand ce rêve s'est exaucé, et que je suis actuellement à l'université, j'ai appris beaucoup de choses (elle le dit en insistant fortement sur les mots et à voix basse). L'université t'ouvre les yeux sur beaucoup de choses. Tu grandis. Moi, par exemple, quand je suis venu, j'étais encore une gamine (« baza »). D'autant plus que j'ai grandi dans une maison où il n'y avait pas de filles. J'ai grandi dans un milieu où il n'y avait que des garçons. J'ai grandi avec une mentalité d'un garçon. Même tous mes amis étaient des garçons. Alors quand je suis venue à l'université, j'ai appris beaucoup de choses. J'ai appris ce que voulait dire la féminité. Là, je te parle de qu'elle a de positif. J'ai appris le sens de la féminité, ce que voulait dire être responsable, puisque je vis loin de ma famille. J'ai su comment être responsable. Il faut apprendre comment vivre toute seule, par exemple, j'ai besoin d'argent pour prendre le transport et aller à l'université. Alors, il faut savoir comment faire ? Bon, pour les choses qui ne sont pas bonnes, tu as beaucoup à voir à la cité. Il suffit de rester à la rentrée pour voir tout. Avant, je ne savais ce que voulait dire une fille qui fait le stop, alors là, je les vois avec mes propres yeux. Avant, je ne savais ce que voulait dire des filles qui couchent avec des hommes. Là, je les connais en personne. Et ce sont elles qui racontent leurs aventures de leurs propres bouches. Et si tu n'as pas une forte personnalité, elles peuvent te tirer dans leur sale milieu. I faut être forte pour vivre ici ».

Rapport à la famille : « Je raconte tout à ma mère, le moindre détail de ma vie ».

Farida met l'accent sur les transformations de son comportement, liées à sa vie d'étudiante en internat. Elle observe que son langage n'est plus le même. En retournant au domicile familial, elle opte pour la prudence discursive dans les interactions avec les membres de sa famille.

Son expérience sociale à l'université, ne semble pas étrangère à une forme de distanciation sociale avec son père. Elle évite tout débat avec celui-ci ; et même pour ses besoins d'argent, elle privilégie la médiation de sa mère. Elle est aussi sa confidente. Elle n'hésite pas à tout lui raconter, concernant par exemple, les problèmes rencontrés avec son fiancé ou les « aventures » de sa copine Zohara. A partir de notre enquête qualitative, il nous semble possible de relever l'une des caractéristiques dominantes de la famille algérienne. On peut évoquer la forte présence de la mère dans l'espace domestique, sur les plans affectifs et cognitifs qui se traduit par une relation de proximité nouée surtout avec ses enfants, beaucoup moins avec son mari. Mais si elle contribue à un marquage social de l'espace familial, elle n'en est pas moins dépendante des décisions prises par son mari, qui reste malgré son absence de la maison, le régulateur financier détenant réellement le pouvoir de dire et de faire sans contestations ouvertes et explicites. Autrement dit, la famille algérienne, ne peut pas être identifiée à un espace relationnel dominé par la quête d'une autonomie de ses membres, même si on peut observer deux postures contradictoires qui ne remettent pas fondamentalement en question l'ordre familial : d'une part, l'autorité du père peut être intériorisée ; au sens où la femme et les enfants le respectent et le craignent ; d'autre part, ils peuvent par moments, la contester de façon sourde et implicite ; mais ceci ne change pas fondamentalement les rapports sociaux au sein de la famille. Nos entretiens montrent que la famille reste encore profondément réfractaire à une profonde transformation qui irait dans le sens d'une plus autonomie de la femme. On assiste au contraire, à un effacement du statut de la femme au profit de celui de la mère qui semble bien signifier que le seul rôle valorisé est celui d'être la véritable maîtresse de maison, dans une optique domestique.

« Tu peux dire que ma vie a complètement changé par rapport à ce que j'étais avant de venir à l'université. Avant d'aller à l'université, j'étais normale ; Ils savaient à la maison que j'étais une feuille blanche sans que rien ne soit écrit dessus. Mes parents me traitaient le plus normalement possible. Je parlais comme eux. Je faisais comme eux ; je n'avais pas la mentalité que j'ai maintenant. A présent, quand je veux parler avec mon père, il faut que je fasse très attention à ce que je dis. Tu comprends. Parce que j'ai appris des choses à l'université...Bon... La façon de parler ; dès fois, quand je parle avec mon père, comme ça, on discute sur un sujet, j'essaye de donner mon point de vue. Je lui montre que j'arrive à analyser. Mais maintenant, je ne peux même pas rester avec lui, plutôt discuter avec lui. Je ne sais. Mais je sens que l'ai grandi, surtout avec les choses que j'ai vu à l'université. Je sais que mon père n'a pas une idée de ce qui se passe ici à la cité ; il ne voit pas ce que je vois. Mais il sait que c'est un milieu pourri. Alors quand je suis avec lui, tout en sachant que je n'ai rien fait et que je ne fais rien du tout, mais je sens que mon père a une idée de ce qui se passe à l'université où sa fille vit. Alors, je m'éloigne de lui. Je l'évite tout simplement même pour mes besoins d'argent et le reste. Je ne lui demande pas. Si j'ai besoin de quoi que ce soit, j'appelle ma mère et je lui dit de dire à Abdelkader (son père) que j'ai besoin d'argent. Tu peux dire que j'ai honte de moi malgré que je fais rien du tout, mais le milieu où j'habite me laisse sentir ça.

« Ecoute, ma mère, je lui raconte tout. Même Nourredine (son fiancé), quand il m'a parlé la première fois, en me disant que je lui plais et tout, je l'ai raconté à ma mère. D'ailleurs, je lui ai dit que je ne ferai rien sans dire à ma mère avant. Alors, lui, je ne sais pas comment il a pris ça. Il a cru qu'on était une famille très ouverte (« talguine ») et que j'avais l'habitude de le faire avant. Bon, j'ai raconté à ma mère. C'est vrai qu'elle n'a pas été d'accord. Elle s'est même fâchée contre moi. Elle m'a dit que si je suis à Oran, c'est pour les études et pas pour autre chose. Alors je me suis éloigné de lui. Mais comme il avait de bonnes intentions envers moi, il est venu demander ma main à la maison. Tu comprends un peu la situation. Moi, je

raconte tout à ma mère, le moindre détail de ma vie. Pour mes études comme le bac, je l'ai refais pour la deuxième fois et elle était informée et non mon père... Même mes copines, elle les connaît toutes. Elle me demande de leurs nouvelles, comme ma copine Zohara. Je lui dis tout sur elle ; qu'elle fume et qu'elle fait des choses honteuses. Mais ma mère n'est pas du genre à me dire cette personne n'est pas honorable. Il ne faut donc pas la fréquenter ou t'éloigner d'elle. Elle sait très bien comment m'orienter avec ses mots, pour que je ne puisse pas prendre une autre voie. Ecoute, tu peux dire qu'elle m'a donné une liberté totale au point que je me juge moi-même... C'est vrai que j'ai de la liberté. Mais je sais aussi que la moindre erreur pourra détruire toute une famille et ma mère en premier ».

Avenir dans la société : « du boulot, une maison, un homme et des enfants »

Farida comme tant d'autres jeunes, estime qu'il est important d'obtenir cette fameuse « feuille » qu'elle identifie au diplôme, dévoilant bien sa forte dépréciation sociale . Mais il importe pourtant d'arracher ce « papier » qui permet tout de même de montrer que des efforts ont été réalisés. Même si elle est convaincue que le diplômé est conduit lui aussi à « tenir le mur », elle n'en pense pas moins que le « papier » ouvrira plus tard (même dans 10 à 15 ans) des portes sur le plan professionnel. En outre, le diplômé serait respecté dans la société.

La question sur l'avenir des jeunes est intéressante parce qu'elle permet de dévoiler ou non leur ambition professionnelle, sociale ou politique dans la société. Or, il semble que cette ambition pour la majorité d'entre eux, se limite aux impératifs de la vie quotidienne. Pour Farida aussi, le plus important est d'obtenir un emploi, une maison, un mari et des enfants. Même si le travail reste une préoccupation première parmi les jeunes, il semble que pour les filles, posséder « sa » maison est une exigence forte, au sens elle intériorise fortement son statut de future mère qui se restreint bien souvent à la reproduction biologique et sociale de la famille.

« Je souhaite qu'il soit bien mon avenir... silence... Le fait que je travaille bien et je fais des efforts, je ne veux pas rester à la maison. Il faut travailler au moins...Bon même si je ne le ferai pas, comme on dit, il faut avoir cette feuille, le diplôme (elle trace avec ses doigts, la forme d'une feuille), comme quoi tu as étudié et que tu as fait des efforts. Au moins, tu as réussi quelque chose dans ta vie. Tu as fais quelque chose dans ta vie. Dire que celui qui a étudié et celui qui n'a pas étudié, c'est la même chose, moi, je suis contre. C'est vrai que peut-être les deux vont tenir le mur (chadine el haite), mais il viendra le jour ou le premier trouvera du boulot, même dans 10 ou 15 ans. Il finira par trouver du travail. Et malgré tout, dans notre société, une personne qui a le diplôme, on la respecte...

« Pour moi...Silence... la première chose, inchallah, trouver un boulot... « faire » une maison, un homme et des enfants (elle rit). Je le dis souvent...et que mes parents soient satisfaits de moi, inchallah...Si ces trois choses se réalisent, pour moi, c'est la vie, tout ce qu'il y a de beau en elle. C'est suffisant pour moi. Bon pour nous la femme... En tant que femme, qu'est-ce que tu veux être ? Elle travaille pour les enfants... Mais elle tourne, elle tourne, et elle finira à la maison... Bon, je ne vais pas te mentir. J'aimerai bien travailler, mais mon fiancé m'a imposé une condition, sinon rien... Il veut que j'enseigne aux petits enfants. Si je n'avais pas connu Nouredine, je ferai n'importe quoi. Le travail qu'on me proposera, je le ferai. Mais maintenant, puisque j'ai trouvé un homme dans le vrai sens du terme, et dans plusieurs occasions, il m'a montré qu'il est, j'ai accepté cette condition. Je ne vais pas trouver un autre homme que lui ».

La santé : « sans elle, tu n'a rien du tout ».

, Farida évoque aussi la santé comme un atout irremplaçable. Elle représente la vie sociale dans toute sa complexité. Elle ne s'oppose pas uniquement à la maladie. Elle est la première richesse qui autorise les personnes à exercer leurs activités sociales et professionnelles. Sa mère est aussi la première personne qui la soutient activement durant sa maladie. Elle assure tout le travail de santé qui implique non seulement la reconnaissance des symptômes, une proximité avec le corps de la malade, un soutien affectif mais aussi l'administration des premiers traitements. L'enquête auprès des jeunes, confirme nos résultats antérieurs sur le travail de santé des femmes (Mebtoul, 2001). Dans l'espace domestique, la maladie est d'abord « l'affaire » de la femme qui est conduite à mobiliser de façon active ses ressources affectives et cognitives pour prendre soin de ses enfants, n'hésitant pas à assurer les mauvaises tâches (veiller l'enfant, préparer les repas, etc.), dévoilant bien la division sexuelle du travail dans la gestion de la pathologie, au sens où le mari assure davantage les nobles tâches qui ont lieu en dehors du domicile (achat de médicaments, accompagner le malade, etc.).

« La santé, elle est un tout. On dit que la santé est une couronne sur la tête de ceux qui sont en bonne santé. Tu perds ta santé, il ne te restera rien du tout. Même avec beaucoup d'argent et beaucoup d'autres choses, une personne qui n'est pas en bonne santé, elle n'a rien du tout. La santé, elle est tout. Quand je suis malade, tout le monde s'inquiète de moi. Mon père court avec moi dans tous les sens. Ma pauvre mère, pour un rien, tu la trouves entrain de pleurer et elle est dans un état mélancolique. Je ne sais pas... Peut-être que je suis la seule fille qui est avec elle... Déjà la mère est très affectueuse. Elle sent ses enfants, tu comprends. Quand tu tombes malade, tu sais, qu'elle l'est aussi. Elle s'occupe beaucoup de moi. Elle me donne des trucs de la médecine traditionnelle comme le miel, le citron, le cumin... Elle te surveille et contrôle ton état. Elle prévient la maladie, en me criant dessus : « Farida, va mettre une veste », ou quand je prends une douche, elle me demande toujours de faire très attention. Elle sait que si je tombe malade, elle le sera aussi. Ce qui ne laisse pas aussi en bonne santé, c'est pour moi, le scrupule. Tu me trouves tout le temps en train de penser, de réfléchir. Pour la moindre chose, j'en fais une montagne d'ennuis. Personne, je veux appeler à la maison, et personne ne répond. Alors je commence à m'angoisser, à faire des histoires dans ma tête. Quand tu as le moral qui n'est pas bien, c'est normal que ta santé ne sera pas bonne ».

Pour une sexualité légale

Farida adhère explicitement à une sexualité légale et reconnue par la religion. Elle refuse donc tout rapport sexuel qui s'instaurerait en dehors du mariage. Tout en étant fiancée, elle s'interdit tout acte qui remettrait en question ses principes religieux qui altéreraient l'honneur de ses parents. Refuser toute activité sexuelle avant le mariage, semble aussi, selon elle, relever de l'éducation de la femme et de l'homme. Les rencontres avec son fiancé, s'espacent pour éviter, dit-elle, toute erreur ou maladresse ; d'autant plus qu'ils se voient le vendredi qui représente un jour sacré sur le plan religieux.

« Non seulement on n'a pas beaucoup de temps pour nous deux ; en plus, notre éducation ne nous laissera pas faire. Lui il travaille. Et moi, j'ai mes études. C'est donc rare qu'on se voit... Mais même, si on avait largement le temps, on ne le ferait pas. Parce que je pense que s'il voulait le faire réellement avec moi, il ne viendrait pas demander ma main officiellement, et il me laissera partir avec n'importe qui... même moi, je ne peux pas m'imaginer avec lui entrain de le faire... Avant de le faire, je pense à Dieu, et avant tout à mes parents qui n'ont

pas plus cher que leur honneur. Il arrive qu'il me touche la main, peut-être comme ça une erreur, il réussit à prendre de toi un baiser, mais pour aller loin dans notre relation, non.

« Mon éducation et la sienne sont basées sur des principes religieux. Le seul jour où on puisse se voir, c'est le vendredi. Alors imagine qu'il fasse quoi que ce soit avec moi. Par exemple, il m'embrasse ou autre geste, il faut qu'il prenne une douche puisqu'il fait la prière du vendredi à la mosquée. Il faut qu'il refasse ses ablutions. Cela ne se fait pas. Alors, on fait un tour ensemble. S'il a quelque chose à m'acheter, il l'achète. Puis il part à la mosquée pour la prière et moi, je la fais ici à la cité. Il me dit toujours : « Farida, ne me laisse pas faire des erreurs avec toi ». Il me le dit souvent parce qu'il sait que l'être humain est faible. J'ai aussi remarqué qu'il ne me laisse pas le voir tous les jours, parce qu'il ne veut pas faire d'erreurs avec moi.

Il n'est pas étonnant que le mariage représente un objectif important. Elle le caractérise comme une lourde responsabilité. En fait, elle montre bien tout le poids de la mère dans la société algérienne : s'occuper de son mari, de ses enfants et parfois de sa belle-mère. Etre femme, c'est d'abord savoir répondre à des besoins formulés par ceux qui deviendront progressivement ses proches. Farida a bel et bien intériorisé ce statut de mère, le seul qui soit valorisé dans la société, même s'il accentue les rapports de domination masculin. Qu'attend-elle du mariage ? Les mêmes propos se répètent : la sécurité et la reproduction de la famille.

« Oui, je pense beaucoup au mariage. Le mariage, il lui faut beaucoup de choses... Cela m'arrive de penser à la façon avec laquelle je vais assumer cette responsabilité. Bon maintenant, je suis seule. Si je veux manger, je prépare un seul repas. Je peux prendre n'importe quoi. Et même, je peux ne rien faire. Mais quand tu seras marié, alors là, c'est autre chose. Tu es obligé de le faire même si tu es malade parce que tu as un mari sur le dos et plus tard, tu vas avoir des enfants. Il faut être organisé, changer tout ton système de vie. Il faut savoir gérer ta vie et être à la hauteur de cette responsabilité : préparer les repas, faire le linge et répondre à tous les besoins de ton mari et parfois de ta belle-mère. Surtout dans notre société, tu es surveillé par tout le monde. Si tu veux te marier, il faut savoir comment vivre après et être à la hauteur de cette responsabilité. Le mariage... Il y a quelqu'un à tes côtés, la sécurité peut-être... ».

Les services publics : grâce au capital relationnel...

Farida n'a aucune contrainte quand elle a recours à l'hôpital. Elle montre bien ce que représente le capital relationnel dans la société algérienne. Sa tante exerce à l'hôpital. Elle est donc toujours bien reçue et soignée le plus rapidement possible. Ce témoignage de Farida illustre de nouveau, l'importance des ressources relationnelles pour arracher un service donné.

« Quand j'arrive, je trouve ma tante qui leur demande de me prendre en charge bien comme il faut. Déjà tout le monde me connaît parce qu'ils ont l'habitude de me recevoir... Tu connais la société algérienne comment elle est... Une personne quand elle est connue, même si elle est dernière dans la queue, c'est la première à qui on va faire ce dont elle a besoin. Quand tu connais quelqu'un, tu ne vas pas avoir de difficultés. Surtout, nous, on est très connu dans la région. Ce qui veut dire qu'on n'a pas de problèmes de ce genre. Ils te règlent tes affaires sans problèmes. Même ici à Oran j'ai une autre tante, alors c'est la même chose. Elle est connue, son mari aussi ».

Entre jeunes : raconter ses petits problèmes quotidiens...

Farida décrit la nature des problèmes évoqués entre les jeunes qui résident dans une cité universitaire. Elle estime que les discussions se réduisent à des « banalités » qui font partie de leur quotidien. Il est donc rare que le débat porte sur des thèmes plus généraux abordés par exemple dans les médias. Autrement dit, les jeunes privilégient avant tout les préoccupations qui leur sont proches. Leur intérêt est focalisé sur leurs ami (es), les objets techniques (le portable), les conflits entre elles ou avec leurs copains, etc.

« Ils parlent en général de leurs problèmes, sinon... On s'assoit comme ça... par exemple, la fille parle de son copain qui lui a fait un coup ; une autre dit : « j'ai passé une journée explosive ; certaines parlent de leurs problèmes à la maison, de leur maladie. Les garçons de leur côté, la même chose ; ce qui s'es passé au restaurant, l'autre de la dispute qui s'est déroulée dans un tel endroit. Alors comme tu vois, chacun parle de ce qu'il a vécu parce qu'ils n'ont rien d'autre à se raconter... C'est rare où tu trouves un jeune qui parle des informations à la télévision ou il parle de la politique. Maintenant, les jeunes parlent des banalités ; tu apprendras rien d'eux ; Je ne sais pas moi. Ils ne parlent pas des choses qui ont de l'importance. Moi, j'ai remarqué ça à l'université. Les sujets n'ont aucune importance. Je ne vois pas de l'intérêt dans ces sujets. S'ils parlaient des études par exemple, tu pourrais apprendre quelque chose. Je ne dis pas qu'ils ne parlent pas d'études, mais rarement ».

Djamel, 23 ans, est stagiaire en soudure dans un centre de formation professionnelle. Son père est menuisier. Sa mère est au foyer.

La vie lui semble « vide ». Elle a lieu en grande partie dans la rue en présence de ses amis. « *Je ne fais rien d'important, rien* ». Le « rien » indique qu'il n'est pas grand-chose dans la société. Il est conduit à produire une vision très pessimiste sur les études. Il ne regrette pas leur arrêt en 2 AS. Et aujourd'hui, seule l'obligation familiale le pousse à poursuivre un stage de formation (soudure). Mais c'est uniquement pour tranquilliser ses parents (« leur faire plaisir »). La dépréciation du savoir est liée selon lui à l'absence d'emploi, même quand on est diplômé.

Il porte un regard critique sur les valeurs de la société. A ses yeux, la société agresserait sexuellement les hommes les plus « croyants ». Il estime que le lycée dévoile des comportements de jeunes peu respectueux des valeurs traditionnelles, par la médiation de l'habit (mini-jupe, etc.). Autrement dit, cet espace scolaire incite peu à l'effort et au travail. « *Le lycée est devenu un endroit où l'on apprend tout, sauf apprendre les bonnes choses. On entend parler de tabac, du kif, du sexe. Les filles d'aujourd'hui se permettent tout* ».

L'argent représente tout à ses yeux. C'est ce qui peut donner sens à sa vie. « *Moi, je veux faire de l'argent, beaucoup d'argent (il pense en silence). C'est cela qui va me garantir ma vie plus tard. Et je défie tout le monde disant le contraire* ». Djamel observe la présence de voitures de luxe dans la société.

La famille : un dialogue fragile

Il observe que sa famille se réduit à ses proches parents, ses frères et ses sœurs, en relevant la rupture avec les autres membres (oncles et tantes). A ses yeux, l'éclatement de la famille élargie, est fortement lié au développement de stratégies individuelles. « *La grande famille*

n'existe pas comme avant. Chacun joue pour soi. Il n'y a plus ce lien qui reliait les membres de la grande famille. Cela fait si longtemps que je n'ai pas vu mon oncle ». Ses parents l'aident encore financièrement. Il le regrette amèrement, souhaitant acquérir une autonomie financière. Comme beaucoup d'autres jeunes, il tente de « naviguer », terme qui signifie la débrouille en assurant des petits « boulots », lui permettant d'acheter des vêtements, et des produits pour ses cheveux. « Je demande encore de l'argent à mes parents. Mais j'en ai marre. Je veux croire que je suis un homme responsable de ma personne. Cet été, j'ai travaillé dans les fêtes de mariage. J'ai économisé un peu d'argent pour m'acheter des vêtements pour l'hiver, du gel pour mes cheveux. J'aime me montrer beau et propre ».

Le rapport de distanciation avec son père lui semble prégnant, même s'il souligne l'absence de conflits avec celui-ci. A l'inverse, il sacralise la relation avec sa mère où domine la relation affective. Mais de manière générale, la communication avec ses parents reste fragile, s'interdisant d'aborder les problèmes intimes. Elle est caractérisée « d'artificielle ». *« La vérité, je trouve qu'il n'y a pas de communication, au vrai sens du terme, avec mes parents. C'est vrai, on plaisante, on rigole, on raconte les problèmes du voisinage, mais nos propres problèmes sont réglés d'une façon (il cherche le mot) artificielle. Je ne sais pas. Mais ce n'est pas profond. Je crois que c'est insuffisant... ».*

Un avenir en « noir »

Il estime que les perspectives sont opaques. Rien ne lui semble stable. Les progrès techniques (parabole, portable,) seraient très mal utilisées dans une société qui recherche plus « le plaisir que l'effort ». Cependant, ces « méfaits » de la société ne lui interdisent pas de considérer la réussite sociale par le prisme de l'argent qui lui permettrait d'acquérir une maison, une voiture, etc. *« Réussir pour moi, c'est faire de l'argent, acheter une voiture, avoir une maison, un compte bancaire, mais rien n'est possible, s'il n'y a pas de vrai travail ».* Le chômage représente, comme tant d'autres jeunes, sa bête noire. Selon lui, l'absence de toute ressource relationnelle (piston) est un handicap majeur pour trouver un emploi. Autrement dit, seul le capital relationnel peut ouvrir les portes de l'emploi. Le diplôme ne représente pas à ses yeux, une garantie d'emploi ; même pour plus tard. Il cite l'exemple de son frère, actuellement ingénieur sans emploi, et pas encore marié. Tout lui semble flou dans un monde social incertain.

La santé, c'est la vie

La santé représente la vie. La crainte d'être malade est liée au coût financier que cela représente. Etre malade, c'est nécessairement des dépenses d'argent qu'il ne peut pas assumer. *« La santé est la chose la plus importante de ma vie. Elle est irremplaçable. Etre gravement malade, me fait peur. C'est cher. ELLE coûte chère aux gens simples sans revenus, ni assurance. Il faut payer le médecins, les analyses et les médicaments. C'est beaucoup. Alors on fait tout pour préserver sa santé, question de nourriture, de repos. Par exemple, moi, je me repose tout le temps »* (éclat de rire). Face à la maladie, la mère est la seule personne qui prend soin de lui. *« Moi, quand je suis malade, c'est toujours ma mère qui prends soin de moi. Vraiment, elle me gâte. Elle cuisine des plats que je préfère ».* Djamel ignore le médecin. Il semble privilégier l'automédication qui lui permet de réduire les dépenses de santé. Ce rôle protecteur de la mère dévouée est souvent évoqué par les filles et les garçons. En relevant l'investissement actif de la mère dans l'espace domestique, il montre aussi la dévalorisation sociale du statut de la femme.

La sexualité : entre l'interdit et le désir

La sexualité lui semble banalisée dans la société sous l'influence des chaînes de télévision étrangère. Il évoque la « fitna » dans la société, autrement dit, le désordre et l'anarchie à l'origine de la prolifération de la sexualité. Mais ces propos ne lui interdisent pas d'exploiter toutes les opportunités pour tenter d'avoir des rapports sexuels avec les filles. La sexualité se réduit pour Djamel, à l'acte physique pour assouvir ses pulsions. Il évoque de façon très significative le rapport ambivalent à la sexualité. Ayant décidé de pratiquer pour la première fois la prière à la mosquée, il n'a pas hésité à la sortie, à être attiré par une fille. *« Je n'a pas pu me retenir »,* dit-il. Il est conduit à poser la question à l'enquêtrice : *« Dis-moi, sortir avec une fille, c'est « hram » (interdit) ou pas ? »*.

La peur du Sida et des maladies sexuellement transmissibles est évoquée avec force. C'est ce qui le retient à « finaliser » l'acte sexuel. *« Oui, j'ai peur du sida. C'est effrayant pour tout le monde. Je ne peux pas savoir si cette fille avec qui je sors a le sida ou non. C'est pour cela, je crains d'aller avec elle, jusqu'à l'agir, tu comprends »*.

Djamel ne pense pas au mariage pour deux raisons. La première est l'absence de moyens financiers. La deuxième, plus importante à ses yeux, est l'absence de confiance à l'égard des filles qu'il estime se « comporter » de façon identique. Elles ne seraient préoccupées que par la satisfaction sexuelle immédiate et l'argent. Même celles originaires des villages, seraient influencées par la parabole. Et il n'hésite pas à affirmer que les filles d'origine rurale, sont *« informées de tout »*.

Le temps : le vide social

En dehors des moments passés au centre de formation professionnelle, où tenter d'assurer de quelques boulots temporaires (peintre, manœuvre), la majorité de son temps est consacrée à investir la rue avec ses amis ou à draguer les filles. *« L'appropriation de la rue est l'envers de la dépossession sociale »* (Beaud, 2002). La « culture de la rue » capte son temps « libre » perçu comme source de dépréciation sociale et de désœuvrement. *« Je ne fais rien d'important et cela m'ennuie à cause du vide. C'est incroyable. Je ne peux pas te décrire ce que je ressens vraiment lorsque je ne fais rien. Je me sens dévalorisé, sans intérêt, et sans but précis. Je me sens las et épuisé de penser dans le vide et je sais que je ne vais pas concrétiser mes projets si l'obstacle réside encore, celui du manque de travail et par conséquent, l'argent fait défaut »*. Pour les jeunes chômeurs, le doute et l'incertitude face à l'absence d'emploi, renforce le sentiment de relégation sociale.

Bureaucratie et lourdeur des services publics

Djamel évoque le rapport de confrontation avec les services publics (mairie, hôpital, etc.). Le nombre de papiers exigés, la lenteur dans la délivrance d'un simple acte de naissance (plus de 15 jours d'attente) le conduit à évoquer la « complicité » entre le responsable et son agent. Il observe l'indifférence de l'un et de l'autre. L'utilisateur ne sait plus où se plaindre par absence de tout canal de médiation crédible et rigoureux. *« Il n'y a pas de responsable à qui parler. Le chef de service est un ami de l'agent du guichet. Il n'y a pas de hiérarchie ni de différence entre les responsables et les agents. Pas de conscience morale. Personne ne fait son travail correctement. Chacun compte sur l'autre ou colle l'erreur sur l'autre »*.

Entre jeunes : « parler pour tuer le temps » : filles, films et voitures récentes

Djamel évoque l'inflation de la parole entre jeunes. Elle se produit dans leur lieu privilégié, la rue, conçue comme un espace où l'on peut tout se dire ou s'affirmer auprès des copains. Rien à faire qu'à parler quand on vit l'expérience sociale du chômage. Le temps libre est tellement important qu'il permet de rêver aux choses dont on ne dispose pas. *« On parle de tout et de rien. On ne fait que parler, tellement on a du temps libre. On s'envoie des messages entre nous par internet, on s'échange des sites. On parle de plusieurs sujets. Les filles entre autres en organisant des sorties. On parle de l'étranger, l'Europe, les voitures avec les nouvelles options, les nouveaux films. Enfin, tout ce qui représente pour nous une sorte de tuer le temps. Alors, les belles choses nous attirent et nous rendent un peu jaloux des personnes qui se permettent d'avoir ces choses comme les beaux habits, les portables et les voitures ».*

2- Les jeunes chômeurs

Violence du chômage, temps vide et toxicomanie

Ahmed est âgé de 23 ans. Il est chômeur depuis 4 ans. Son père est ouvrier retraité. Il exerce actuellement l'activité de chauffeur de taxi. Sa mère est femme au foyer.

Ahmed a le niveau de terminale. Il évoque son impuissance face au monstre dénommé chômage. Il est constamment interpellé par sa mère qui l'oblige à se démenier pour arracher ce fameux emploi. Le regard qu'elle porte sur lui, l'agace ; d'autant plus qu'elle n'hésite à le comparer aux fils des voisins qui ont un emploi. Malgré tout, il considère que son père trime toujours la journée pour tenter de subvenir à leurs besoins. Il parle avec amertume de l'échec pour la deuxième fois au bac. Il a été vécu comme un choc qu'il tente d'objectiver face à l'enquêteur. Il évoque ses années de lycée comme un « passe temps », reconnaissant qu'il n'a pas été très sérieux durant les cours, plaisantant avec ses copains. Il remet en cause la pédagogie de certains professeurs qui ne font pas l'effort de s'adapter aux élèves. Il n'omet pas d'observer que le lycée est aussi un lieu où les jeunes aiment s'afficher par l'habit « dernier cri ». Malgré ses tentatives de se rattraper, en travaillant davantage durant l'année de la terminale, il a été confronté à l'échec, où selon lui, la chance ne lui aurait pas souri.

« Mon père fait tout pour nous. Il travaille dur. Il sort de la maison à 6 heures du matin. Il ne revient qu'à 18 heures. C'est ma mère qui s'occupe de la maison. Elle est toujours derrière nous. Elle est de type nerveux. Elle s'inquiète pour moi. Elle me demande toujours d'aller chercher du travail, de faire comme les autres et d'avoir un salaire qui me permet d'avoir une situation stable et sécurisante. Elle me compare toujours aux fils des voisins, eux, ils travaillent. (dit d'un air nerveux). Cela me rend dingue. Je veux bien, mais... (silence). Je cherche. J'ai fait des demandes partout. Mais j'en ai marre. Maintenant, j'ai passé le concours pour être policier. J'attends les résultats. Mais je sais qu'il faut un coup de pouce, une intervention. J'attends (réfléchissant).

J'ai le niveau de terminale littéraire. J'ai refait mon bac deux fois. J'ai échoué. J'ai fait de mon mieux, surtout la deuxième fois, sans résultats. Tu sais, vivre l'échec est une expérience douloureuse. C'était un choc pour moi, insupportable. J'ai pourtant travaillé dur avec mes camarades. Un seul a obtenu le bac. Il est à la fac.

Le lycée, pour moi, est un prolongement du CEM. Il se situe dans le même quartier où j'habite. Les deux premières années du lycée, étaient pour moi un passe-temps. Je n'étais pas sérieux. Je te raconte une chose. Quand je rentrais en classe au cours de math, le prof me renvoyait aussitôt à cause de ma turbulence. Je n'aimais pas la matière. Tu sais, un bon prof doit être compréhensif. Il doit avoir du caractère. On sent que c'est un bon prof, sérieux, capable et patient. Si un élève ne comprend pas quelque chose, il répète sans se lasser et doit se comporter de la même manière sans préférence entre un bon et mauvais élève, riche ou pauvre, beau ou laid. En général, il doit avoir de la bonne conscience. Comme cela, on l'aime et on le respecte. C'était comme cela, sauf pour le prof dont je t'ai parlé. Tu sais pourquoi ? Je pense qu'il était incapable sans expérience professionnelle. C'est un licencié. Il ne pouvait pas contrôler les élèves : l'un dessine, l'autre parle. De l'autre côté, le lycée est un lieu d'exhibition d'habits et d'adidas, trois bandes... La dernière année, pour moi, au lycée, c'était la limite tranchante. J'avais une belle vision de mon avenir. Le bac est un obstacle, mais je devais de l'enjamber. J'ai bossé. Mais je n'ai pas eu de chance. J'ai tenté pour la deuxième fois. J'ai aussi bossé. Mais rien à la fin. Alors j'ai abandonné. C'était en 2002. Cela m'a déprimé les premiers temps. Mais j'ai passé ces moments-là grâce au soutien de mes parents. Question de chance, j'y crois vraiment ».

La famille : quand le respect l'emporte...

Ahmed insiste aussi sur l'importance de la mère au détriment du père, même si le respect est de rigueur avec ce dernier. Ici, le respect suppose l'impossibilité d'aborder certains thèmes concernant par exemple la fréquentation des filles, particulièrement avec son père. Celui-ci est souvent absent du domicile. C'est la mère qui instaure ce rapport de proximité avec ses enfants. Elle assure parfois ce rôle d'intermédiaire entre le jeune et son père. Mais pour Ahmed, la socialisation dans sa famille ne semble pas comporter de gros obstacles, ni de conflits majeurs. Respect et possibilité de paroles même sélectives, expliquent le « bon voisinage » avec ses parents. *« Chez moi, cela se passe bien. Alhamdulillah. On se parle librement, surtout avec ma mère. Tu sais, il y a le respect entre le fils et sa mère. Je lui parle des choses qui m'intéressent. Je lui demande son avis. Avec mon père, c'est presque pareil, mais il y a des sujets que je ne peux pas aborder avec lui, tu comprends. Je ne peux pas. (rires). Je ne sais pas comment te dire cela. Je ne peux pas parler de certains domaines avec lui, par respect, par exemple. Si je connais une fille, j'en parle directement avec ma mère. Et c'est elle qui va lui dire si cette fille me plaît. C'est le respect quoi. Encore plus, c'est ma mère qui me comprend mieux. Cela se passe comme ça depuis toujours, surtout que mon père ne reste pas beaucoup avec nous. Comme il est taxieur, on se voit peu. Il rentre tard à la maison ; mais malgré cela, je ne peux pas lui parler à l'aise. Je suis timide sur ce sujet des filles. Sinon, si je rencontre un problème, je lui parle facilement. Il me conseille ».*

A la quête d'une autonomie financière

Ahmed privilégie la débrouille pour tenter d'arracher son autonomie financière. Il évite la dépendance à l'égard de ses parents. Avec ses cinq amis, où ils semblent très liés et solidaires, ils s'entraident pour dénicher des petits boulots. Ahmed refuse pourtant de s'accrocher à la « culture de la rue ». Avec ses cinq copains, ils construisent leur petit îlot dans une salle de jeux qui représente leur « monde », loin des regards des autres. Ses journées se reproduisent à l'identique ; au domicile, il regarde la télévision (la parabole) et discute avec ses parents. Mais la majorité de son temps se déroule en présence de ses amis. *« Ce que je fais chez moi, c'est habituel. Je regarde la télévision (la parabole). Mais la plupart du temps, je suis dehors avec mes copains, dans une salle de jeux à l'abri du monde extérieur. Je m'entends bien avec mes amis. On est cinq copains très liés. On habite le même quartier, sauf un, qui habite dans une villa. On se retrouve chaque jour en fin de journée à la salle de jeux. Si quelqu'un trouve un boulot, il embauche l'autre avec lui. On est les meilleurs amis. Rien ne nous sépare ».*

Avenir : reproduire le rôle de père

Ahmed souhaite reproduire la logique sociale qui est celle de ses parents. Il réfute clairement toute rupture de générations ; mais son objectif est de rester fidèle au marquage social et familial transmis par ses parents. Il s'agit essentiellement pour lui de prendre le « relais » de ses parents, pour reprendre son expression. Concrètement, il aspire à un travail qui lui assure la stabilité, à acquérir une maison et fonder ainsi un foyer. Aucune allusion ne transparaît sur sa future femme. Elle est profondément absente de son discours. Seuls les enfants semblent avoir la part belle dans le terme de « foyer ». Son rêve le plus cher est d'acquérir beaucoup d'argent. Il le répétera sans cesse dans le récit : seul l'argent l'autorisera à construire son avenir. Cette sacralisation de l'argent semble une dimension extrêmement prégnante dans le discours des jeunes. Elle est leur compensation ou leur substitut face à un avenir bouché, leur permettant de rêver à l'argent qui est une « nouvelle » valeur ancrée dans la société face au vide social et culturel. Le savoir n'est plus un gage d'emploi ; il est au contraire à l'origine de

la massification du chômage. Ahmed est même conduit au cours de l'entretien, à évoquer le suicide, tout en affirmant qu'il plaisante.

« Pour moi, c'est le travail qui m'intéresse le plus pour faire une situation stable et être indépendant financièrement de mes parents, avoir une maison et terminer ce que mon père a commencé. Il a fondé un foyer et a des enfants. C'est à mon tour de prendre le relais, en jouant le rôle de père avec mes enfants. Pour cela, je combats et je fais le maximum. Actuellement, je suis sans travail. Mais je bricole de temps en temps. Je fais de la peinture. L'essentiel, je ne reste pas les mains croisés. Même pour mes enfants, je ne veux qu'ils vivent ce que j'ai vécu, surtout que la vie est chère et le devient de pire en pire. Je ne sais comment cela va être dans l'avenir, mais je fais de mon mieux. Je me prépare pour donner à mes enfants une belle vie. Aussi, je pense aider mes parents et les gens qui en auront besoin. L'important, c'est d'avoir de l'argent et quelqu'un t'aide à faire un projet. Je ne compte pas sur mon père. Je sais qu'il n'a rien. Peut-être un ami qui a une situation meilleure que moi. Le diplôme, maintenant, ne compte pas. Il n'apporte rien. C'est l'argent, l'argent, l'argent parce que pas mal de personnes diplômées ne travaillent pas ou font autre chose. Le diplôme ne compte pas. Je sais seulement qu'il n'a pas de valeur.

« Le chômage (rire), c'est nul. Je ne fais rien. Je suis assis tout le temps sur un banc ; ainsi, il m'est difficile de tracer mon avenir. Je ne sais pas quoi faire, ni par où commencer. En tant que chômeur, je ne cherche que les petits boulots afin d'avoir un peu d'argent, acheter des vêtements, ou bien aider ma famille. Je ne sais pas quoi faire. Patienter ou se suicider. Non, je plaisante. On ne va pas arriver jusque là. J'essaie de faire le maximum pour me sortir du pétrin. Sinon, rien à faire ; c'est le destin. Je ne peux rien changer. J'accepte ce que Dieu m'a tracé dans la vie ».

Ahmed ne partage pas l'ambiance sociale de la « houma »(quartier). Il se démarque des pratiques sociales déviantes : les vols et la toxicomanie lui semblent prégnants dans son quartier. Il évoque la honte de dire qu'il réside dans ce quartier étiqueté par la police comme étant en « rouge », c'est-à-dire, constamment surveillé, représentant, selon lui, le lieu où la drogue se généralise. Pourtant, il n'en veut pas aux parents de ces jeunes, qui lui apparaissent des gens « respectables ». Il est donc conduit à une logique d'évitement vers ses anciens camarades de classe qui ont fréquenté le même CEM que lui. Il constate que ces jeunes ne s'assument pas, évoquant leur déresponsabilisation, obligés d'emprunter auprès de leur mère, l'argent pour acquérir des cigarettes. On comprend alors sa fuite vers la salle de jeux avec ses cinq copains.

« Je ne reste pas dans la houma (quartier). C'est pire. Vraiment, c'est pire. C'est là où il y a le plus de clochard (ouvre grand tes yeux). Si une fille étrangère du quartier, passe par là, c'est foutu pour elle. Elle est dérangée. Et personne n'en parle, sauf s'il y a un vieux dehors. La dernière fois, on a volé un portable à une fille en plein jour. Elle pleurait et personne n'a osé intervenir. Pourtant, on le connaît tous. C'est un voyou. Il se rend en prison chaque fois. Il crée des disputes avec les voisins. Il est brûlé même chez la police. Moi, j'ai honte de dire que j'habite là-bas. C'est un quartier « mahroug » (brûlé). Tout le monde a peur d'y pénétrer. Il est connu pour le trafic de drogues. C'est malheureux de voir ces jeunes qui étaient pour la plupart, au CEM avec moi. Leur avenir est gâché. Leur parent sont bien. On ne dirait pas que ce sont leurs enfants. Tu sais, c'est la mauvaise fréquentation. Tu trouves de tout : kif, Zetla, cachets drax. Le quartier est dans le rouge. Chaque fois, qu'il y a une patrouille qui rôde, elle fait monter un jeune qui a un mégot de kif dans sa poche. C'est honteux. Moi, je ne reste pas dans le quartier. Je le fuis autant que possible. Si tu pars

maintenant là-bas, tu trouves un groupe qui fume, l'autre boit. C'est sale partout. C'est un mauvais entourage. Je ne parle à personne, sauf lancer un salut et je m'en vais. Je ne supporte pas ces gens. Non, je ne fume pas. D'ailleurs, ils discutent de n'importe quoi. Ils ne sont pas intéressants du tout. Tu les trouves en train de rêver des choses qu'ils ne pourront jamais avoir dans leur cas. Ils rêvent de posséder des voitures, de partir à l'étranger, et eux, empruntent de leur argent à leur mère, pour acheter de l'argent (étonné, il rit). Alors, ils ne bougent pas. Si tu veux vraiment faire cela, secoue-toi, va chercher du boulot. Ils attendent que le ciel pleut d'argent (rires). Je n'aime pas rester dans le quartier pour toutes ces raisons. Avec mes amis, on se rencontre loin, dans un endroit calme où il n'y a pas cette qualité des gens ».

Il semble important de relativiser des généralisations affirmant que le statut de chômeur conduit mécaniquement le jeune à un repli sur le quartier. On peut donc être chômeur, et tenter construire ses propres repères qui s'affrontent avec ceux de ses copains qui sont dans la même position sociale que lui. Le statut de jeune chômeur peut donc conduire à une construction plurielle d'identité à soi et par rapport aux autres, selon le type de socialisation que le jeune a connu dans sa famille et à l'école, la nature des liens sociaux élaborés dans l'environnement social et les soutiens obtenus ou non par son entourage immédiat. Même si la violence du chômage est vécue comme une expérience sociale douloureuse pour une majorité de jeunes chômeurs, notre enquête montre la multiplicité de logiques sociales déployées à son encontre. Ici aussi le monde social des jeunes chômeurs est loin d'être homogène. Quand la famille est trop vulnérable, vivant dans la misère matérielle et morale, les ressources des jeunes s'amenuisent, provoquant, comme nous le verrons, une normalisation des actes de violence pour survivre dans une société qui le rejette totalement. En outre, le choc du chômage peut être transposé dans la rue et le café, comme modalité de fuite de la réalité sociale, essayant d'oublier avec ses amis du quartier, leur drame social, en s'engageant par défaut dans la drogue qui représente une compensation même « regrettable » selon les jeunes, pour tenter d'oublier leur vie présente. Ainsi, les critiques d'ordre moral que porte Djamel à l'encontre de ses voisins du quartier sont significatives des pratiques divergentes déployées par les jeunes.

La santé : l'omniprésence de la mère

Ahmed évoque le dévouement de la mère. Omniprésente quand il est souffrant, elle s'accroche à son statut de mère, le seul qui semble donner sens à sa vie. On est bien ici dans le modèle de la vie privée (Kaufman, 1999) focalisé de façon totalisante sur l'activité domestique assurée par la femme dans l'invisibilité et dans la non-reconnaissance sociale. Elle construit son monde dans le domaine étroit de la maison, en s'accrochant à ce qui lui semble le plus cher, à savoir ses enfants. Dévouement et affection ne favorisent-ils pas en contre-partie une forte dépendance de ses enfants à son égard ? Ce modèle de vie privée, même s'il a subi des soubresauts, du fait des bouleversements socioéconomiques, n'en continue pas moins de se reproduire, et souvent par la médiation de la mère. Mais plus essentiellement, la société elle-même, participe à son maintien, faute de toute perspective sociopolitique centrée sur les transformations de ce modèle familial.

« C'est ma mère qui s'occupe de moi. Elle s'inquiète pour moi. Elle est toujours après moi, surtout à propos de mes habits à cause de mon rhumatisme. Je dois porter des vêtements en coton, des chemises longues, même en été. Tu sais, je suis mieux que d'autres malades chroniques (asthme et le cancer). A propos de ma mère, je la veux à côté de moi. Elle est ma

source d'affection et d'amour. Elle est douce, ma mère. Puis mon père intervient du côté, matériel ».

Sexualité et mariage : deux éléments indissociables

Ahmed n'est pas contre le mariage. C'est au contraire une de ses préoccupations majeures. Tout en décrivant toutes les contraintes matérielles qui interdisent aux jeunes de se marier (dot trop élevée, absence de tout emploi stable, etc.), il ne peut concevoir le mariage et la sexualité en dehors de la constitution de la famille. Ces deux éléments lui semblent indissociables, refusant de s'inscrire dans le chemin pris par « d'autres », qu'il présente comme la « voie facile du pêché ». Autrement dit, le mariage doit essentiellement permettre, à ses yeux de subvenir aux besoins de sa future famille. Pour cela, seul le travail lui permettrait de réaliser cet objectif. Le mariage est fortement souhaité, mais impossible à réaliser dans une situation précaire, comme la sienne. Tout en optant pour le choix du conjoint, puisqu'il fréquente une fille depuis trois ans, il ne peut franchir le pas de demander à sa mère, d'aller demander sa main. Le choix autonome de sa future femme, n'implique pas une rupture avec ce qui donne sens au mariage : la famille.

« Tu est sur un point sensible (rires). Tout le monde pense au mariage. Tous les jeunes, quand ils arrivent à un certain âge. Je connais une fille depuis trois ans. Mais le fait d'aller chez mam mère pour qu'elle aille demander sa main, je ne peux pas. C'est impossible quand je ne possède rien, même pas un travail. Je patiente. En même temps, je cherche du boulot. Je ne reste pas les bras croisés. Je ne peux pas. Le mariage es indispensable (grand rire). C'est une grande responsabilité mais qui n'est pas facile dans les familles algériennes qui ne facilitent pas aux jeunes de trouver leur moitié avec les demandes de dot exigeante. Pour les filles, je pense qu'il faut réfléchir sur ce point. Le taux important de jeunes qui dépassent l'âge de mariage ou les autres qui prennent la voie facile du pêché. Pourquoi ? Parce que cela ne coûte pas grand chose. Mais c'est la catastrophe. Moi, personnellement, je ne peux pas avancer dans cette voie. Tant que je n'ai rien, ne me garantissant pas mon avenir pour ma nouvelle famille. Comment vais-je prendre en charge ma nouvelle famille et mes enfants ? Plus tard, comment vont-ils vivre, étudier, se nourrir ? C'est un grand problème qui me tracasse. Le mariage est important. Il apportant la sécurité et l'équilibre moral. La seule difficulté pour moi, est le manque de travail. Le chômage est un vrai obstacle face à la réalisation de tous mes projets ».

Ahmed affirme que les maladies sexuellement transmissibles, et en particulier le Sida, sont importantes dans notre société, tout en relevant que l'ouverture des maisons closes, autorisée par l'Etat, représente une contradiction, au sens, elle favorise l'accroissement de ces maladies. Cette logique le conduit à noter que la sexualité « libre », avant le mariage, ne l'intéresse en aucune façon. Il n'y pense pas. Seule la sexualité légalisée par le mariage, est à ses yeux possible. Il invoque aussi, et de façon laconique, la norme religieuse qui interdit d'avoir des rapports sexuels avant le mariage. On est bien dans le triptyque : mariage-sexualité- famille. La sexualité s'inscrit ici dans la seule reproduction biologique et sociale. Elle ne semble pas favoriser la construction de leur autonomie. Posséder un emploi est donc une exigence première à ses yeux, dans le seul but de fonder une famille qui semble avoir toutes les caractéristiques de celle de ses parents, sauf dans le choix du conjoint.

« Le Sida est une maladie sexuellement transmissible, très répandue en Algérie, les dernières années. Elle se transmet par d'autres voies : l'échange de seringues entre les toxicomanes, les brosses à dent, je pense aussi. C'est la réalité. Mais, il y a une chose que je n'arrive pas à

comprendre. Alors que le gouvernement utilise tous les moyens pour lutter contre cette maladie mortelle, il encourage par tous les moyens sa transmission. Je veux dire par l'ouverture des maisons de prostitution dans le pays. Par exemple, il y a des endroits bien connus. C'est une vraie contradiction. Que dieu nous protège. C'est tout ce que je peux dire. Pour la sexualité, chacun la voie à sa manière. Ce n'est pas une affaire pour moi. Je ne vais pas prendre toute mon énergie pour réfléchir à ce sujet matin et soir. Ce n'est pas moi (d'un air sérieux). Cela ne m'intéresse pas en dehors du cadre du mariage. C'est mon principe. Et c'est interdit par la religion. Je prie dieu pour me trouver un travail stable qui m'ouvrira d'autres voies. Sinon, on n'y pense pas. Y en a d'autres qui ne pensent pas comme moi. Ils font tout pour satisfaire cet instinct. Mais sois sûr que Dieu les punira tôt ou tard ».

Le temps libre : privilégier les amis

Ahmed consacre son temps trop libre à regarder la télévision (films, dessins animés, documentaire), pour ne penser à ses soucis quotidiens. Mais la majorité du temps est tout de même consacré à ses amis. Le dehors l'emporte largement pour les jeunes chômeurs, sur le dedans (la maison), consacré aux multiples discussions avec ses cinq copains, où alors à assurer des petits boulots qui lui permettent une rentrée d'argent. « C'est le meilleur moment quand je le passe avec les amis ». La densité des relations sociales des jeunes et entre jeunes, en majorité d'origine sociale et culturelle modeste, se construit de façon dominante dans leur espace à eux (rue, café, salles de jeu). Il leur faut bien investir quelque part, leur temps social très élastique, appréhendé bien souvent dans la négativité, au sens où ils bien forcés à forger leurs propres repères dans les seuls endroits où ils puissent échanger et surtout rêver à une autre vie que la leur. Pour échapper à leurs conditions d'existence médiocres, ils ne peuvent en effet que s'installer dans une vie plus virtuelle (voiture la plus récente, acquérir une maison, etc.), qu'ils savent impossible, mais qui leur donne tout de même le sentiment d'exister par la parole face au temps « vide » et pesant, ils conduits à se culpabiliser et à s'auto déprécier individuellement. Les entretiens le montrent bien : le chômage n'est pas simplement l'absence de travail qui interdit tout salaire, mais aussi une profonde dévalorisation de soi, même si elle n'apparaît pas toujours, quand ils sont entre copains. Les interactions entre les jeunes, représentent un espace d'opportunité pour se projeter vers le futur, en rêvant à de les belles choses visibles dans la société (la mode, les filles). Rares sont les jeunes d'origine sociale populaire à évoquer la « politique ». Ce n'est pas leur « truc » à eux, constatant que rien ne change dans le discours politique (« *c'est toujours la même chose* ») ; et d'autant plus qu'ils sont déjà empêtrés dans leurs « problèmes quotidiens ».

A l'inverse, la discussion avec les filles, les conduit à s'autocensurer, à « contrôler leur langage », à jouer le rôle d'arbitre quand la fille a un problème avec son copain. Toute critique à l'égard des comportements des filles, leur est interdite, mais uniquement en leur présence. Ici la parole avec le sexe féminin devient sélective, prudente et maîtrisée, dévoilant bien la prégnance des rapports asymétriques entre filles et garçons. Le sexe féminin, c'est « l'autre » où il leur semble impossible de tout dire. Mais ils n'en pensent pas moins, en observant que certaines font fausse route, par le fait de porter des habits qui leur semblent « indécents », fréquentent régulièrement les hommes ou tentent d'imiter ce qui vient « d'ailleurs » (Occident).

« Je me rends beaucoup à la salle de jeux, la nuit et le jour. Ou alors, je suis occupé par des petits travaux, affaire de gagner un peu d'argent. Je passe une heure ou deux, puis je rentre fatigué pour dormir. Avec mes copains, on se fixe des rendez-vous. On se parle beaucoup. A la salle de jeux, il n'y a pas de problèmes. On peut pénétrer facilement. C'est notre endroit

privilegié. C'est mieux que de rester dehors. J'essaie de casser la routine quotidienne, de me défouler un peu. Parfois, aussi, j'aide ma mère à la maison. Je dois faire quelque chose. N'importe quoi, un peu de ménage, du bricolage, faire des courses pour que je ne m'ennuie pas. Je rencontre mes copains. On programme des sorties ensemble pour rigoler. C'est le meilleur moment lorsque je les passe avec eux. On se parle de tout : de la mode, de l'avenir, des filles. Chacun parle de sa copine, de nos préoccupations en général. Mais c'est aussi le travail qui prédomine pendant toutes nos discussions. C'est une voie d'ouverture pour nous. Chanceux est celui qui trouve une occupation qui fait rentrer de l'argent. On ne parle pas de politique. Cela ne nous intéresse pas. C'est toujours la même chose. Nos problèmes suffisent. On parle aussi de nouveaux sites concernant les voitures, la mode et les films récents. Par contre la discussion entre filles et garçons est vague, pas comme entre les garçons, bien sûr. On contrôle notre langage, surtout pas de gros mots en présence de filles, par respect. On s'échange les idées. Par exemple, une fille a un problème avec son copain. On l'aide. On la conseille. Enfin, on expose nos problèmes. Mais il y a des sujets qu'on ne peut pas aborder ensemble (rires). Par exemple, critiquer les femmes, leur comportement qui sont de l'anormale, pas toutes bien sûr. Mais la majorité qui pense que la liberté est le fait de s'habiller comme elle lui plaît, en portant des habits indécents, sortant avec les hommes et montant dans leurs voitures. Ces filles font des erreurs parce qu'elles sont mal vues par tout le monde. C'est un chemin sans retour. Je te dis qu'à notre époque, l'homme est plus éduqué que la femme. Moi, quand je suis dans la rue ou je passe devant les femmes ou un groupe d'hommes, j'ai honte de prononcer des mots vulgaires, alors que les filles entre elles, se parlent d'une façon, comme si elles étaient seules dans la rue. Elles pensent que c'est la liberté. Elles imitent les filles de là-bas (Europe). Or, c'est une question d'éducation du début jusqu'à la fin ».

Des services publics défaillants : « revoir tout le système ».

Ahmed n'hésite pas à contester de façon explicite le fonctionnement des services publics. Il s'agit selon lui, de tout revoir parce que personne n'est à sa place. Il observe cette l'inversion et la confusion des statuts dans les administrations : la femme de ménage se substitue à la secrétaire, notamment dans les hôpitaux qui fonctionnent surtout au capital relationnel pour tenter d'obtenir rapidement un rendez-vous ; dans le cas contraire, il faut attendre trois mois, obligeant le patient à recourir au secteur privé. Les tensions entre usagers et agents sont donc fréquentes parce que le papier à retirer (extrait de naissance ou autre), n'est pas prêt, où une erreur s'est glissée par négligence, à propos du nom de la personne. Il note que l'administration est archaïque, fonctionnant avec des moyens qu'il identifie à ceux du Moyen-Age . Mais tout en critiquant de façon virulente les services publics, il précise qu'à la mairie, il n'a aucune difficulté pour retirer ses papiers administratifs grâce à sa sœur qui exerce dans cette structure administrative.

« Concernant la mairie, je n'ai pas de problèmes (rires). Ma sœur travaille là-bas. C'est elle qui règle mes affaires, et même pour mes amis. Mais en général, c'est la catastrophe. Pour avoir un extrait de naissance, il faut attendre 15 jours, si ce n'est pas plus. Et tu peux découvrir après qu'il y a une erreur dans l'écriture de ton nom. Alors, tu fais une autre demande et cela va faire un mois. J'essaie d'agir le plus le plus calmement possible, quoi, pour régler mes affaires. Dès fois, certaines personnes crient. On assiste à des disputes. Ils ont raison. Les agents, avec leur façon de parler, poussent les gens à s'éclater. Ce retard, ces erreurs, tout ceci est anormal. Ils travaillent encore avec des moyens du Moyen-Age. On ne progresse pas. Toutes nos affaires sont retardées. Et partout, c'est pareil. L'hôpital est un autre problème. Des grèves qui n'en finissent pas, demandant toujours des augmentations de

salaires avec un rendement insuffisant. Personne ne fait son travail convenablement. La prise en charge du malade qui laisse à désirer, et en plus la saleté. C'est épouvantable. Ce sont les agents de sécurité et les femmes de ménage qui contrôlent la situation. Pour qu'ils te fassent entrer, il faut leur demander leur permission afin d'avoir un rendez-vous pour une consultation. Ils prennent la place de la secrétaire. Ensuite, il faut avoir des connaissances pour avoir un rendez-vous rapproché ; sinon, tu reviens après trois mois. Ce sera trop tard. Tu es obligé de te rendre dans le privé. Il faut revoir ce système de l'agent au directeur ».

Tous les entretiens montrent explicitement la présence de services « publics » à deux vitesses ; la première, que l'on peut considérer comme la voie normale, nécessitant de la part des usagers anonymes, des qualités sociales comme la patience, le silence, la politesse et la subordination à l'égard de l'agent, pour espérer arracher le papier administratif ou obtenir un rendez-vous à l'hôpital dans un délai relativement long (Mebtoul, 1994). Il s'agit donc moins d'une procédure bureaucratique à respecter dans l'impersonnalité où la règle déterminerait la décision de l'agent, que d'un type de relation sociale à construire avec celui-ci, ne devant surtout pas le froisser (« bien se présenter », « utiliser les mots appropriés »), pour avoir gain de cause. Mais dans ce cas, les tensions et les affrontements risquent de se multiplier quand l'utilisateur est amené à rompre avec cette posture, estimant être de son droit de contester. Mais ce droit de contestation est peu reconnu dans ce circuit administratif où les agents privilégient souvent la personnalisation de la relation au détriment de la règle. Il n'est pas étonnant que la deuxième vitesse soit plus performante, plus rapide, et moins éprouvante. Elle est identifiée dans le langage commun, par le terme : « avoir les épaules larges » ; autrement dit, détenir un capital relationnel, qui permet de passer au travers de la bureaucratie difforme. Plus essentiellement, la normalisation du capital relationnel dans la société et dans les institutions publiques, traduit l'absence de toute médiation sociale crédible et de proximité avec la population. Il s'agit alors de tenter de recourir à une médiation individuelle (« il faut voir « Flen », nom de la personne, qui peut l'aider »). Elle est souvent une personne connue (entourage professionnel, familial ou de voisinage), pouvant rendre service en contre-partie parfois d'un autre service (donnant-donnant), ou plus généralement, représente un moyen non négligeable de renforcer sa position sociale dans le réseau familial ou social. La course à la relation personnalisée constitue donc un vecteur important des inégalités sociales, se substituant nécessairement au mérite et à l'effort relégués au bas de la hiérarchie sociale.

Mehdi est âgé de 18 ans. Il a atteint le niveau de 8^{ème} AF. Après quelques mois passés dans un centre de formation professionnelle en qualité de stagiaire électricien, il est renvoyé en raison d'une altercation avec un de ses professeurs qui l'aurait insulté. Il est à présent chômeur. Son père, ancien ouvrier, est aussi en chômage. Il a été licencié en raison d'une compression du personnel dans une entreprise publique. Avec ses indemnités de licenciement, il a pu acquérir une voiture d'occasion, lui permettant d'exercer en qualité de chauffeur de taxi clandestin. Mais après l'amputation de sa jambe, il s'est retrouvé dans une situation précaire, contraint de rester à la maison.

Le récit de Mehdi montre de nouveau le drame social du chômage. Dans sa famille, cinq de ses frères sur six (le dernier est âgé de 12 ans) n'ont pas dépassé, comme lui, le niveau de 9^{ème} AF. Ils sont en chômage. Seule sa sœur poursuit le stage d'avocate. Il observe que si les filles de son quartier ont pu accéder à la réussite scolaire, elles le doivent d'abord à leur enfermement dans l'espace domestique. Il montre bien la prégnance de la division sexuelle de l'espace entre les filles et les garçons. Ces derniers acquièrent de façon légitime la possibilité d'investir la rue. En effet, pour Mehdi et ses frères, la seule forme de résistance au chômage, c'est s'approprier un « coin de la rue », pour placer la table de cigarettes, dans le but de survivre. L'aîné de leurs frères, 24 ans, marié avec un enfant, assure la « direction » de l'opération de vente de cigarettes. Mehdi se considère comme un hitiste (tenir le mur). Ses journées se ressemblent. Tout en aidant son frère par intermittence, la majorité de son temps se déroule dans un « coin de la rue » avec ses copains. Pour tuer le temps, ils s'adonnent aux cartes et aux dominos. Il ne rejoint son domicile qu'aux heures de repas et pour dormir. Il est conscient des risques qu'il encourt à investir la rue. « C'est un danger permanent », selon son expression, en raison des tentations qui peuvent le conduire à la toxicomanie. De par sa position sociale de hitiste, il n'attend le soutien de personne. Puis, tout en réfléchissant, il relève que l'unique soutien est celui de son grand frère qui lui interdit de faire « des bêtises » (la drogue). Mais sans le fameux emploi, il observe que le « dérapage » selon son propre terme, ne semble pas très loin. Il se dit prêt à accepter le moindre travail. Mais ses multiples démarches ont été jusqu'à présent sans résultats probants. Il se contente alors du peu d'argent que lui donne son frère. Son expérience sociale se construit uniquement dans ce « coin de rue » qui semble représenter sa « société ».

Son seul projet est de pouvoir se rendre dans la région frontalière de Maghnia, pour y acheter des vêtements à moindre prix et les revendre à Oran, tout en notant les risques d'une telle « aventure » en raison des barrages de douaniers qui peuvent lui saisir la marchandise. Ses propos montrent que l'insertion des jeunes dans le secteur informel, est au départ, moins une option souhaitée qu'une contrainte liée à l'absence d'emploi. En outre, les jeunes chômeurs, dans leur majorité, souhaitent fortement s'intégrer dans la société. Le récit de Mehdi, comme celui de tant d'autres jeunes, indique bien que son destin social se fabrique en partie en dehors de lui. Son origine sociale et culturelle (fils d'ouvrier) est une dimension importante qui éclaire aussi son parcours individuel chaotique, contraint, lui et ses frères, à mettre fin à leurs études, tout en reconnaissant que les filles, faisant allusion à sa sœur, ont mieux réussi sur le plan scolaire que les garçons.

Enfin, le contexte politique et économique de la décennie 90, marqué notamment par la compression du personnel dans les entreprises publiques sous la pression du Fonds monétaire International et le blocage quasi-général du recrutement dans les institutions publiques, a contribué à un accroissement conséquent du chômage (24% de la population active selon les chiffres officiels) et au développement vertigineux du secteur informel. La politique concernant les emplois des jeunes, le filet social et autres mesures palliatives, restent souvent du domaine de l'impossible pour une majorité de jeunes sans diplômes et sans ressources relationnelles. Ils observent souvent que même les titulaires de ce « papier » (diplôme) ont difficilement accès au pré-emploi quand la bureaucratie et le capital relationnel s'en mêlent, malgré les multiples promesses des pouvoirs publics. Leur champ du possible ne fait donc que se rétrécir. Ces jeunes chômeurs restent cloîtrés dans la rue parce que les autres espaces culturels ou de loisirs (maisons de jeunes, cybercafés, centres culturels, etc.) ne sont tout simplement pas les leurs, en raison d'une histoire sociale en discordance avec une culture scolaire dispensée dans des classes surchargées et distante de leurs préoccupations quotidiennes ; d'où cette expression récurrente : « *je n'avais pas la tête aux études* ». Le

problème de beaucoup de jeunes chômeurs, est bien de savoir comment gérer leur temps libre, quand les espaces socialement permis sont restreints, même quand ils sont « libérés de toute contrainte impérative » (Beaud, 2002).

Mehdi évoque son rapport aux différents espaces sociaux : *« Ou veux-tu que j'aïlle sans argent ? Au cybercafé ? Pourquoi faire ? Je sais à peine lire et écrire. Le cybercafé, ce n'est pas pour moi. C'est pour ceux qui ont étudié, qui sont arrivés au moins au lycée, à la terminale. Aux centres culturels, dans les maisons des jeunes, pour faire de la couture peut-être. Il éclate de rires. Ne dit pas de bêtises. Il y a des activités et des jeunes filles dans les maisons de jeunes, mais pas pour moi. Si au moins, je savais parler correctement l'arabe, pas cette langue que nous utilisons toujours dans la rue. Le sport, d'abord il faut payer et ensuite quelqu'un dans ma situation, a-t-il le moral pour faire du sport ? Il me faut d'abord trouver du travail et ensuite je pourrai faire du sport, du footing, même si tu veux. J'attends qu'une porte s'ouvre. On dit que le bon Dieu ferme une porte. Il en ouvre sept. Silence. Mais je prie Dieu qu'il m'ouvre une seule porte, pas sept. C'est beaucoup pour moi seul. Les six autres, je préfère qu'il les destine pour mon grand frère et mes copains (rires) ».*

Confrontés au « vide » (mot récurrent dans leurs pratiques discursives) social, culturel et professionnel, ils « naviguent », en s'accrochant farouchement à des petits boulots, devenant par la force des choses, des vendeurs ambulants, ou réinventant une nouvelle « activité », perçue en tout cas, comme telle par eux, consistant au vol des d'objets divers (portables, or, etc.) pour les revendre. La délinquance frappe d'abord les jeunes les plus démunis, qui n'ont plus rien à perdre, s'inscrivant dans une mort sociale (toxicomanie, alcool, etc.), et résidant notamment dans des quartiers stigmatisés (Ras-el-Aïn). Pour les jeunes d'autres quartiers, le repli sur la rue et les cafés représentent leurs seuls espaces de socialisation par défaut qu'ils peuvent s'offrir entre copains. Le récit de Mehdi ne semble pas très différent d'autres jeunes chômeurs enquêtés.

« J'ai 18 ans. J'ai arrêté les études à la 8^{ème} AF. Je suis rentré juste après au centre de formation professionnelle pour apprendre le métier d'électricien auto. J'ai été exclu six mois après à cause d'une dispute avec un prof qui m'a insulté. Il m'a dit un gros mot : Nike a mok (nique ta mère). J'ai vivement protesté. Il m'a insulté et m'a demandé de sortir parce que je lui ai dit que j'ai oublié mon cahier à la maison. Il a l'habitude d'insulter les élèves. Il nous frappait avec un manche de balai. Ce prof est âgé entre 40 et 42 ans. J'ai abandonné à cause de cet incident...depuis, je ne fais rien. Quant à mon exclusion de l'école, elle a été décidée parce que j'ai refait plusieurs fois l'année. J'ai en effet refait deux fois la 8^{ème} AF. J'ai refait deux fois la 6^{ème} AF et trois fois la 7^{ème} AF. Je n'avais pas la tête aux études.

« Moi, je me lève tôt, vers 8 heures. J'aide mon frère à installer sa table de cigarettes. Mon frère est âgé de 24 ans, marié avec un enfant. Le plus clair de mon temps, je le passe debout au coin de la rue, à regarder les passants, à parler avec ceux que je connais. Je rentre à la maison pour le déjeuner. Une heure après, je reprends ma place au coin de la rue. On a aussi décidé avec les copains de faire des parties de cartes et de dominos. Vers 21 heures ou 22 heures, je rentre à la maison pour dîner et dormir.

A la maison, nous sommes six garçons et une fille. Les garçons ont tous arrêté leurs études, sauf le dernier qui a douze ans et qui est en 6^{ème}. Deux de mes frères ont atteint le niveau de 9^{ème} AF, tandis que les deux autres, n'ont pas dépassé la 6^{ème}. Seule ma sœur a réussi ses études. Actuellement, elle poursuit un stage pour être avocate. Elle n'est pas plus intelligente que nous... silence. Il marque un temps d'arrêt, comme si il n'était sûr de ce qu'il vient de

dire, avant d'ajouter : « *le fait que tous les garçons ont échoué est la preuve que c'est le quartier, la rue et les mauvaises fréquentations qui poussent vers le mauvais chemin. La fille, elle ne perd pas son temps dehors. De l'école, elle rentre directement à la maison. Bien qu'elle passe beaucoup de temps à aider ma mère et s'occuper des ménages, elle n'a rien d'autres à faire qu'à s'occuper de ses études. D'ailleurs dans notre quartier, les filles vont plus loin dans leurs études que les garçons. Je connais beaucoup de familles dans le quartier dont les filles sont arrivées à l'université, et beaucoup travaillent maintenant, alors que leurs frères n'ont pas dépassé la 9^{ème} AF.*

Il n'y a aucun aspect positif à soutenir le mur à longueur de journée comme je le fais. Ce n'est pas seulement négatif, mais c'est dangereux. Le risque est grand de déraper sans se rendre compte des fréquentations qui peuvent te mener à faire des choses très graves comme la drogue et peut-être pire. Qui voulez-vous qui me soutient ? Et pourquoi faire ? Un hitiste n'a pas besoin qu'on l'aide pour être un bon hitiste. Il réfléchit avant d'ajouter : peut-être que si. L'aide qu'on peut lui apporter est de l'avoir à l'œil pour qu'il ne commette pas de bêtises. C'est ce que mon frère fait. Sous cet angle, on peut dire que mon frère me soutient.

Je ne souhaite qu'une chose : avoir un travail et rien d'autres. D'abord, pour ne plus à rester adosser au mur à ne rien faire, ensuite pour avoir un peu d'argent qui me permettra non seulement ne plus en demander à mon frère ou à mendier, mais de me prendre en charge et d'aider ma famille. Moi, j'ai besoin de travailler. Si je continue à ne rien faire, à rester dehors, le risque est grand de devenir sauvage. Je vais être tenté par le kif, les cachets, la boisson. Mais je n'ai pas envie de suivre ce chemin. Je suis prêt à tout faire. J'accepte n'importe quel travail. Ce n'est pas pour gagner de l'argent, seulement pour apprendre un métier. Aucun garagiste n'a voulu me prendre sous le prétexte qu'il n'a pas de place. Déjà le travail est rare, alors sans diplôme, c'est presque impossible. Mais en tout cas, j'ai essayé.

Depuis qu'on m'a insulté, j'ai juré de ne plus revenir au centre de formation. Dans les prochains jours, à l'occasion de la fête de l'Aïd, je vais aller avec un copain à Zouia (non loin de Maghnia) pour acheter et vendre des vêtements. Un travail, c'est beaucoup mieux que d'aller à Zouia avec tous les risques de saisie de la marchandise. Je regrette de n'avoir pris au sérieux mes études. Plus je grandis, plus je le regrette parce que la vie devient difficile pour moi. S'ils me reprennent, je suis prêt à retourner à l'école. C'est parce que j'ai fréquenté des sauvages et j'ai pris la cigarette qui est à l'origine de mon désintérêt de l'école ».

Le récit de Mehdi traduit son désarroi. L'échec scolaire semble l'avoir profondément marqué. Il se dit prêt à 18 ans, à reprendre les bancs de l'école. Il évoque l'importance des liens sociaux dans le quartier, à l'origine de son échec scolaire. Mais c'est aussi l'ensemble de ses dispositions sociales et culturelles qui l'ont conduit en partie à s'appropriier la rue. Ce « coin de rue » s'est imposé comme l'unique endroit permis par la société, sans qu'il représente un univers souhaité par une majorité de jeunes. Elle fait référence au « vide », « ne rien faire », et à une temporalité invariable et sans perspectives. La rue est pourtant le seul lieu où il est possible de ruminer entre copains, sa misère réciproque, mais aussi d'élaborer un imaginaire focalisé sur la façon de pouvoir s'en sortir, contraints d'ajuster leurs ambitions au seul créneau possible qui est celui du secteur informel. « *Je suis prêt à faire n'importe quel travail* »

Une socialisation familiale chaotique

Confronté à une socialisation familiale chaotique, marquée notamment, par le dénuement collectif (père et frères en chômage), Mehdi ne semble pas attendre grande chose de ses parents, sur le plan matériel et relationnel. Sa mère semble la seule personne qui lui apporte un « *réconfort, se confiant de temps en temps à elle quand elle n'est pas en colère* » face aux multiples soucis matériels de la vie quotidienne. Mais le conflit de génération n'apparaît pas dans le récit de Mehdi. Il noue un profond respect pour son grand frère, même sous la contrainte, préférant le silence quand celui-ci lui fait des remontrances. Même s'il investit en grande partie son temps dans la rue, il n'est pas en rupture avec sa famille. La famille représente encore aujourd'hui, par absence de toute médiation sociale crédible dans la société, un pôle de refuge pour une majorité de jeunes. qui peut espérer une écoute bienveillante et une affection de la mère, dans les moments difficiles de son existence (maladie, argent, etc.). Il est difficile d'évoquer la « crise de la famille » qui s'accompagnerait d'une rupture des liens sociaux entre ses membres. Dans notre enquête, la famille représente parfois le seul rempart face aux tensions sociales vécus par les jeunes dans leur environnement social et politique. Même si les contraintes sociales et spatiales sont multiples en son sein, elle reste leur dernier lieu pour se protéger, se plaindre, ou contester l'ordre social et politique. Et la famille leur semble d'autant plus centrale, qu'elle est au cœur de leurs projets et de leurs rêves. Ils le disent clairement : « une partie de mon argent permettra d'aider ma famille à sortir de la misère ».

Il ne s'agit pas d'idéaliser la famille, en occultant ses interdits multiples à l'origine de la souffrance sociale de la mère face à l'autoritarisme du père souvent absent de l'espace domestique, ou la rareté du dialogue entre ses membres. Mais comme le montre le récit de Mehdi, la communication peut-elle avoir un sens, face à « une *misère qui étouffe* » où « *la parole ne sort pas* », selon son expression ? Le silence traduit une forme sociale de non-vie. L'expression de Mehdi, traduit ce sentiment : « *vouloir se mettre sous terre, à ne pas être là, à ne pas exister* ». Il est important de chasser le mythe de la démission des parents à l'égard de leurs enfants, prégnant dans le discours de bon nombre de familles, d'enseignants ou de médecins. En réalité, c'est moins une démission qu'une impossibilité de maîtriser le cours de la vie, de faire face à des difficultés qui ne peuvent être résolues par absence de moyens financiers, obligeant souvent le père à être absent du domicile, contraint, lui aussi, de « bricoler » pour tenter de joindre les deux bouts, laissant la mère, seule face à sa souffrance. La culpabilisation et la colère de la mère semblent se conjuguer dans l'isolement, ne pouvant rien attendre de personne. Poursuivons le récit de Mehdi :

« Mon père travaillait dans une entreprise qui a fermé. Je ne sais pas quel poste il occupait. Il s'est donc retrouvé en chômage. Il s'est mis derrière une table au coin de la rue pour vendre des cigarettes, le temps que l'entreprise lui paie ses indemnités de licenciement. Avec cet argent, il a acheté une voiture d'occasion pour exercer le métier de taxieur. Mais il a été amputé de la jambe, l'année dernière. Une plaie qu'il a négligé et a fini par lui bouffer la jambe. Depuis, il ne peut rien faire. Il passe son temps à la maison. Il a vendu sa voiture pour avoir un peu d'argent pour nourrir la famille. C'est mon grand frère qui nous prend en charge ainsi que sa petite famille. Nous, on ne se dispute pas. On s'aime entre frères. « Mathabine ». Quand mon frère crie après moi, je baisse la tête et je sors. Je m'interdis de lui répondre. Quand j'étais petit, il me frappait pour mon intérêt. Mais maintenant, je suis plus grand, il ne peut plus me frapper. Ce n'est pas, qu'il ne peut pas, mais il a honte (« Yahcham ») pour me frapper. J'ai mon frère, plus jeune d'une année que moi, et je ne le frappe pas. Je ne lui parle pas, dans le sens où je ne lui fais de remarques. Je ne cherche pas

après lui. Il se débrouille. Durant ce ramadhan, il a une table à côté de celle de mon frère, et il vend de la limonade. On a l'habitude de la misère depuis qu'on est petit. « Walfna hadhi elmiseria masghna ». On ne mange pas bien. Le matin, un café au lait avec du pain. On ne prend pas de beurre ni de confiture. A midi, on se contente d'une marmite de chorba (soupe).

Mon père, depuis qu'il est malade, soit plus d'une année, ne parle pratiquement plus. Tout au plus, il me demande de lui ramener un verre d'eau, ses chaussures et sa canne. Mais avant qu'il ne tombe malade, on ne le voyait presque pas. Il sortait tôt le matin pour ne rentrer que le soir, vers 21 heures. Je ne parle de mes problèmes à personne. Quand je ne vais pas bien, c'est vers ma mère que je me retourne quand elle n'est pas, elle même, en colère. C'est la seule personne qui me reconforte à laquelle je me confie de temps en temps. Avec mes parents, vous voulez dire, mes frères, de quoi voulez-vous qu'on parle ? Il ne se passe rien de nouveau, pour en parler. Les jours se suivent et se ressemblent. A la maison, on entend toujours la même chose. Ma mère qui se plaint sans arrêt, parce qu'elle manque toujours de quelque chose d'essentiel à la maison, soit pour préparer à manger, soit de l'Omo (détergent) qui manque pour la vaisselle, et quand de surcroît, c'est la facture de l'électricité ou d'eau ou une quelconque dépense obligatoire, arrive, ses nerfs lâchent. Souvent elle s'effondre en pleurs. Dans ces conditions, que peux-tu dire ? Tu vas lui dire : « Maman, j'ai un problème ». En réalité, la misère étouffe. Face à elle, on ne sait pas quoi dire. Les paroles ne sortent pas. « El miseria tgief, hadra mataroudj ». Dans ces moments, tu voudrais te mettre sous terre. « Tadhkol taht lardh ». Tu aimerai ne pas être là, ne pas être sur terre, ne pas exister du tout. Moi, je n'ai pas besoin d'argent. Je ne rentre pas au café. Je ne fume pas depuis un mois et demi. Je n'ai pas fumé depuis longtemps : un an et demi seulement. Je n'ai jamais touché à la Zalta (drogue). Mes frères me tueront. Particulièrement, celui qui est marié et celui qui est plus jeune que moi, d'une année. Mon grand frère nous a prévenu que celui qu'il trouve en train de fumer de la zalta, soit il le paralysera, soit il ne mettra jamais les pieds à la maison. Je demande à mon frère, de temps en temps, de me filer, 10 à 20 DA. Il ne m'a jamais refusé. Nos parents nous ont élevé dans le respect du plus grand ».

Seul le travail...

Se percevant au plus bas de la hiérarchie scolaire, Mehdi estime que les études permettent d'accéder à la réussite sociale. A ses yeux, le médecin et l'avocat « sont arrivés ». Réussir, c'est pouvoir ici exercer des professions « nobles ». Mehdi est cohérent dans ses propos. Il rappelle que le détenteur d'un diplôme, est beaucoup mieux loti que celui qui n'en n'a pas. Le chômeur-diplômé serait confronté à une situation radicalement différente de la sienne, « moins dure à vivre ». Il revient souvent sur l'importance des études...celles qu'il n'a pu réaliser, les sacrifiant après-coup, se disant « jaloux » de ceux qui les poursuivent. Le temps libre ne lui manque pas pour observer les jeunes munis de leurs cartables, se rendant au lycée ou à l'université.

Mehdi ne rêve que d'une seule chose : exercer n'importe quel emploi. Ses projets, dans le cas il trouve un travail, sont moins liés à une quête d'autonomie et de rupture avec ses famille, qu'à venir en aide à celle-ci. Refusant de s'inscrire dans un « individualisme négatif » (Castel, 1995), il n'hésite pas dans l'imaginaire, à fabriquer une toute autre vie sociale à sa famille. Plus précisément, l'argent rêvé, devra lui permettre de rompre avec la souffrance au quotidien, en offrant à ses frères, un grand magasin, et à sa mère, des bijoux en or et des belles robes. Ce sont ces « belles choses » (or et robes) qui permettront à sa mère d'être respectée par les autres femmes. L'or représente pour les femmes, un gage de sécurité pour leur avenir et celui de leurs enfants, en cas de problèmes graves : répudiation, décès d'un enfant, etc. Les

deux projets de Mehdi (vouloir fonder un foyer, et aider ses proches), traduisent la centralité de la famille et sa reproduction biologique et sociale. Rappelons que Mehdi est sous l'autorité de son grand frère. Autorité qui est intériorisée et « respectée ». Dans ses projets, elle n'est pas contestée. (il rêve de leur acheter un local commercial). Tout semble au contraire dévoiler que les interdits sociaux et culturels au sein de la famille, ne sont pas toujours des éléments pouvant inciter les jeunes à une plus grande autonomie à l'égard de leurs proches parents.

« Je prie Dieu de trouver un travail. Celui qui a réussi, c'est celui qui a étudié et qui est arrivé à être avocat, médecin. Je les envie. Je suis jaloux quand je vois les jeunes de mon âge, passer devant moi avec leurs cartables. Je regrette d'avoir arrêté mes études. Le chômage est moins dur à vivre quand on a étudié et on a un diplôme. Celui qui a réussi, c'est celui qui retombe et se relève, « li tah ou nadh ») pour décrocher un travail, qui a mis de côté un capital, qui a acheté un logement, une voiture, fonder une famille.

Si je gagnerai beaucoup d'argent, je sortirai ma famille et moi de la misère. On quittera ce quartier de malheur. J'achèterai une grande maison. Ma mère ne manquera de rien. Elle n'aura pas à faire le ménage. Elle se reposera enfin. Je lui offrirai tout ce qu'elle n'a pas dans sa vie. De belles blouses, de beaux objets d'or qu'elle sera heureuse de mettre pour assister aux fêtes de mariage. Les autres familles la regarderont toutes avec beaucoup de respect. Chacun de mes frères aura un grand magasin qui le mettra à l'abri de tout besoin durant toute sa vie. Il m'arrive souvent quand je suis seul ou avant de dormir de rêver que je suis devenu un homme riche. Et c'est ce que je me dis ».

La santé : « quand le moral est bon »

Mehdi se soigne au dispensaire du quartier. Il a la possibilité d'acquérir gratuitement les médicaments en utilisant la carte de gratuité de son père amputé de la jambe. Mais il relève qu'il n'est pas souvent malade, et qu'une grippe peut « partir » toute seule. Ici aussi, la mère affronte seule la maladie de Mehdi. Mais la santé lui semble être intimement liée à l'acquisition d'un travail pour lui permettre d'être bien moralement. Il se fonde sur l'expérience de son père paralysé, pour valoriser la santé qu'il perçoit comme la chose la plus importante dans la vie. Il montre pourtant que celle-ci ne se réduit pas aux aspects physiologiques et donc à la souffrance strictement biologique. Même s'il peut activer avec ses mains et ses jambes, ce n'est pas pour autant que son capital santé soit satisfaisant face à l'absence d'un emploi.

« Quand je suis malade, je vais voir le médecin au dispensaire. Grâce à la carte de mon père, nous avons le droit à des médicaments gratuitement. C'est rare que je tombe malade. Souvent, c'est une grippe qui s'en va toute seule. C'est ma mère qui s'occupe de moi. Elle me prépare toutes sortes de tisanes. Depuis que j'ai arrêté de fumer, je me sens bien. Mais pour avoir une bonne santé, tu veux dire El moral ykouné mlih (avoir un bon moral), il me faut un travail. C'est vrai que la santé, c'est ce qui a de plus important dans la vie. Je le vois bien concernant mon père. Le pire de tes ennemis, tu ne le lui souhaites pas. Notre situation s'est dégradée depuis que mon père a perdu sa jambe. Lui, il ne peut rien faire. Mais moi ? J'ai mes deux jambes et mes deux bras. Je ne souffre physiquement de rien. Je peux marcher, courir et personne ne veut me donner du travail. Tous les garagistes que je suis parti voir, me disent qu'ils n'ont pas besoin de moi, et que même s'ils ont besoin, ils exigent le diplôme que je n'ai pas ».

La sexualité : « les femmes du dehors »

A la question de l'enquêteur sur la sexualité dans la société, Mehdi répond spontanément : « Tu veux parler des femmes du dehors, « Nssa Taâ barra ». La nomination de la sexualité en référence aux « femmes du dehors », traduit l'opposition entre la femme du dedans, issue du mariage, et celle du dehors qui est de l'ordre du « provisoire », celle avec qui, il est possible de passer quelques moments, sans plus... « Cette femme du dehors » ne serait « intéressée » que par l'argent ou le plaisir temporaire. Pour Mehdi, elle n'intègre pas la dimension qui lui semble impérative pour se marier : la fidélité. Tout ayant un regard très critique sur ces femmes du dehors, Mehdi n'hésite pourtant pas à décrire l'expérience vécue avec une copine qui était dans le même centre de formation professionnelle que lui. Pour lui, la sexualité est antinomique avec le sérieux et l'amour à l'égard de la femme. Une femme du dehors ne peut donc être logiquement qu'une femme « légère » où il s'agit essentiellement de « s'amuser » avec elle. Il étiquète la sexualité avant le mariage, comme un jeu social qu'il faut penser à arrêter « quand on a marre ». A 18 ans, Mehdi juge de façon très dichotomique et sans nuances, les femmes. Les femmes « biens » à ses yeux, sont celles qui restent fidèles à leur futur mari. Mais il relève que ces femmes sont presque « introuvables » dans la société locale d'aujourd'hui. Il en conclue que le mariage est impossible pour un homme, un « vrai », « pas un lâche », celui qui ose refuser les « autres » femmes, celles du dehors, qui ont connues une sexualité débridée, passant d'un partenaire à un autre. Il conseille aux hommes virils de se marier avec des « filles » de la campagne. Il oppose de façon très significative la virginité à la débauche (« el-Khmadj »).

« Les femmes du dehors cherchent l'argent ou passent avec toi un moment, « yjibou bik el wakt ». J'avais une copine quand j'étais au centre de formation. J'en ai fini avec elle. Je l'ai chassé. Depuis, je n'ai pas connu une autre fille. Elle n'était pas la première. La première était au CEM. Les premiers jours, je discute avec elle, je la baratine. « Nkharmatha ». Après on sort en ville, on flâne, on va à la plage. Tu finis par t'amuser, « tgassar » avec elle. Après, tu la liquides, tu la détestes. Un ami plus âgé que moi, me remet les clés du cabanon. La fille avec qui je sortais, apprenait dans le même centre que le mien, la coiffure. Elle était fiancée quand elle sortait avec moi. Elle détestait son fiancé. Je suis resté avec elle un mois et je l'ai lâché « tlagta ». J'en ai eu marre d'elle. Je l'ai détesté « Krahtha ». Elle avait 19 ans. Elle était plus âgée que moi.

Je n'ai pas de crainte d'attraper le Sida. La fille avec laquelle je suis sorti, était vierge. On n'est pas aller jusqu'au bout. Ce n'est pas du Sida que j'avais peur, mais je redoutais qu'elle tombe enceinte. Elle aussi, avait peur de cela. On s'est contenté des attouchements. Je l'ai prise par derrière. Je n'ai pas eu de véritables rapports sexuels. Je ne m'approche pas des filles qui ne sont pas vierges, « Mkhassrates ». Les maladies sont d'ailleurs causées par la débauche : « El-khmadj ».

A voir comment les filles se comportent, je ne me marierai jamais. Tu as vu comment elles sont ? Aujourd'hui, elle sort avec toi, demain avec un autre, le lendemain avec un troisième et ainsi de suite. Je vais te dire encore mieux. Maintenant, elle est avec toi, une heure après, avec un autre et ainsi de suite. Elles sortent avec plusieurs garçons en même temps. Elles font croire à chacun d'entre eux, qu'il est le seul. La moitié des filles ne sont vierges. L'autre moitié a été tripotée. C'est pour cela, que tu ne peux pas te marier maintenant. Celui qui accepte tout, un lâche peut se marier. Celui qui est un homme ne se mariera pas avec ces filles sales « moussekates ». Il vaut mieux qu'il cherche une fille des douars, de la campagne. Il ne peut pas se marier avec une fille de ta ville « bent bladek » qui a été touchée et tout le

monde le sait. Ses amis le savent. Il ne peut pas le faire. Moi, je ne me marierai pas avec une fille d'Oran ».

Rapport aux services publics : « nous laisser tranquille dans notre misère »

Mehdi identifie l'Etat, « houkouma » aux agents de l'ordre (les policiers). Il montre que les policiers ne sont pas toujours « corrects » avec les jeunes qui se sont appropriés « le coin de rue ». Ils n'hésitent pas à les conduire au commissariat faute de ne pas avoir « baissé les yeux » à leur passage dans le quartier. Si par le passé, les agents de police fermaient les yeux en échange de cigarettes gratuites, autorisant les jeunes à exercer des petits boulots (vendeurs ambulants de produits divers), il semble bien que le nouveau pouvoir local veut redonner une autre image sociale de la ville, en voulant de manière radicale, faire disparaître toute conduite qui lui apparaît comme une tare dans la ville : les vendeurs de cigarettes qui optent pour une place visible dans le quartier, ou les vendeurs de légumes ambulants, qui s'approprient un espace public pour tenter de survivre, sont particulièrement visés. Mehdi et ses copains se voient dans l'obligation de changer de « coin de rue », ou de le quitter temporairement, attendant que les agents de police partent. Mehdi montre enfin et de façon très lucide que l'ordre social n'a pas beaucoup de sens quand l'argent et le capital relationnel peuvent contourner aisément la bureaucratie administrative pour obtenir les services souhaités dans un délai rapide et dans la dignité.

«Ce que je retiens de la houkouma, ce sont les policiers qui ne nous laissent pas tranquilles. Alors que nous sommes là à bavarder au coin de la rue, ils viennent nous chasser et nous demander d'entrer chez nous. Souvent parce que tu n'as pas baissé les yeux, en les voyant, on vient nous embarquer. J'étais emmené deux fois au commissariat pour le seul fait que j'étais avec un groupe d'amis en train de jouer aux cartes. Ils nous ont relâché au milieu de la nuit, nous obligeant à rentrer chez nous à pieds. Avant, ils nous laissaient faire du commerce, gagner notre vie. Ils se contentaient de nous surveiller et d'avoir leurs cigarettes gratuitement ; maintenant, ils se sont mis à saisir nos tables et nous interdire la vente dans la rue, au lieu de chercher les voleurs. Ils veulent qu'on devienne des criminels et agresser les gens pour ne pas mourir de faim. J'attends des gens de la « houkouma » du travail. S'ils ne peuvent pas, qu'ils nous laissent tranquilles dans notre misère. Avec l'administration, tu peux tout obtenir si tu as de l'argent et des connaissances ».

Interactions entre jeunes : histoires à inventer.

Les jeunes entre eux parlent de leur quotidien difficile focalisé sur leurs mésaventures réciproques et les risques quand il s'agit d'investir le secteur informel ; mais aussi de l'ailleurs (l'étranger). Ils se réfèrent aux expériences sociales de leurs copains partis et dont certains ne sont jamais revenus faute d'avoir pu se faire une situation là-bas. D'autres jeunes au contraire, imaginent l'étranger, comme le « paradis » autorisant l'acquisition de voitures de luxe, faisant allusion cette fois-ci, à ceux qui ont passé leurs vacances à Oran.

Entre copains, il semble important de s'affirmer comme un fin dragueur. Alors, les jeunes aiment s'inventer des histoires entre eux, à propos des filles conquises ou à conquérir, même dans l'imaginaire. Il faut bien gérer le temps libre soumis à aucune contrainte majeure.

« Entre nous les jeunes, on parle de ce qui est arrivé à nos copains. Un tel a été embarqué par la police. Un autre a vu sa table de cigarettes saisie. Un autre s'est bagarré. Il a été

poignardé. On parle aussi du business. Ce que X. a ramené comme marchandises de Zouia, non loin de Maghnia, d'Espagne ou d'ailleurs. Tel autre a été arnaqué par son associé. Il a tout perdu. Il jure de se venger. On parle aussi d'el hadda (l'étranger). Les uns disent que l'étranger, c'est pire qu'ici parce que là-bas, si tu ne travailles pas, personne ne t'aidera. Tu crèveras de faim. Ils citent des exemples de jeunes qui ne sont jamais revenus parce qu'ils ne se sont pas fait une situation. Les autres, croient dur comme fer que l'étranger, c'est le paradis. Ils citent aussi des exemples de ceux qui sont venus en vacances. Les belles voitures qu'ils ont.

Parfois, on parle de tout et de rien. On cherche à s'amuser, à raconter des blagues et à rire. On parle aussi des filles. Mais on sait que la plupart mentent. Ils veulent se montrer, se vanter alors qu'en réalité, il n'y a rien... Mais on aime bien écouter et discuter comme si c'était vrai. Alors chacun invente une histoire ».

Kader est âgé de 25 ans. Il est en chômage depuis 4 ans. Son père était cadre dans une entreprise du bâtiment. Il a été licencié en raison de la fermeture de l'entreprise. Avec ses indemnités de licenciement, il a acquis une voiture d'occasion pour devenir, comme tant d'autres, chauffeur de taxi clandestin. Il a deux frères qui ont aussi connu l'échec scolaire. Ils ne travaillent pas. Seule sa petite sœur continue sa scolarité en 6^{ème}.

Le temps libre de Kader n'est soumis à aucune obligation sociale ou familiale. Il le passe donc entre le « coin de rue » et le café. Les jours se ressemblent. Il semble très mal vivre sa situation de chômeur, caractérisée par le terme de « misère noire ». Sans argent, il ne peut qu'errer. L'errance le conduit à rencontrer un copain qui l'invite à prendre un café accompagné d'une cigarette et d'un joint de « zatla » (kif). Le désœuvrement de Kader et de ses amis, les amène à marcher le long des rues du village Es-Sénia, sans buts précis. Aux heures de sortie des élèves du lycée, ils regardent les filles dénommées « Madamates », comme des spectateurs assistant à un défilé de mode. On peut difficilement évoquer un quelconque attachement à la « culture de la rue » où à celle du café pour Kader et ses amis. Ils se présentent comme des lieux fréquentés par défaut, n'ayant pas été choisis mais imposés par absence de toute autre activité. Leur repli sur ces espaces traduit bien l'impossibilité pour eux, de se rendre ailleurs, les contraignant socialement à investir de façon permanente le café et la rue.

Entre copains hitistes, ils se rendent parfois en ville nouvelle pour revendre tel ou tel objet, dans le but de survivre. Mais la majorité de leur temps semble d'une élasticité dramatique : « rien » et le « vide » sont deux termes évoqués par Kader et ses amis, pour insister sur la fermeture des champs du possible quand on est chômeur. Kader tout comme Mehdi, regrette profondément la rupture avec les études. C'est au cours du service national dont la durée est de 18 mois qu'il semble avoir pris conscience des différences sociales de traitement entre celui qui a étudié, se réservant un pouvoir d'ordre, en raison de son grade de sous-officier ou d'officier, et « l'autre », comme lui, sans « niveau scolaire », obligé d'assurer le sale boulot, les mauvaises tâches au sein de la caserne (les corvées quotidiennes, les gardes, etc.). C'est durant cette période qu'il a compris ce que voulait dire concrètement la relégation scolaire et

sociale. Kader se rend compte qu'il est obligé de « ramper » depuis l'armée et jusqu'à présent en raison de l'échec scolaire : « *Je n'avais pas la tête aux études* », montrant implicitement qu'il n'était pas maître de son destin scolaire et social. Il énonce les raisons de son échec scolaire. D'une part, le milieu familial pris dans les problèmes quotidiens, ne l'aura pas favorisé. Ses parents n'avaient pas la possibilité de suivre et de contrôler son travail scolaire. D'autre part, les enseignants semblaient plus préoccupés de nouer un contact de proximité avec les bons élèves, n'hésitant pas à le reléguer au fond de la classe. Autant d'éléments qui conduisent cette catégorie d'élèves (Kader en fait partie), à instaurer une relation de distanciation avec l'école.

« Rani mrayah (je suis en repos) depuis 3 ou 4 ans. Je suis dans la misère noire (miseria kahla). Ce que tu vois aujourd'hui, tu le vois demain. Je me lève à 11 heures ou midi. Je sors dehors quand je n'ai pas un sou en poche. Je reste debout au coin de cette rue à attendre jusqu'à ce qu'un ami passe, généralement un voisin. Soit il m'invite au café dans lequel on passera une heure ou deux à discuter et à partager des cigarettes et des joints. Quand on a marre d'être assis, on sort pour passer une heure ou deux à traverser d'un bout à l'autre les grandes rues d'Es-Senia. A l'heure de la sortie des classes, on se met face au lycée pour regarder les filles, Elmadamates défiler devant nous. Retour au café après, rencontre avec d'autres copains, nous fumerons d'autres joints jusque tard dans la soirée. Je rentre dîner et dormir. Parfois, je passe toute la journée à Es-Senia et parfois, je vais le matin à la ville nouvelle (« Mdina ejedida ») vendre un portable ou autre chose ou accompagner un copain busnassi. On ne fait que boire du café, fumer des joints et tourner en rond à longueur de journée. Il n'y a rien de positif. Nous n'avons rien à faire. Pas de travail et personne ne nous soutient. A chaque fois, qu'un copain a les moyens de payer un café, de nous offrir des cigarettes et des joints, il le fera avec plaisir.

La personne à 25 ans, a envie de se faire une situation. Je veux un travail stable, avoir une maison, une femme. Je veux simplement vivre comme tous les gens. Je regrette beaucoup de n'avoir pas poursuivi mes études. C'est lors mon service national, que j'ai regretté les études. Durant ces 18 mois, je mesurai chaque jour, chaque heure, chaque minute, à quel point les études sont importantes. La différence dans le traitement réservé à ceux qui ont étudié et ceux qui ont été exclus de l'école tôt comme moi, était visible et incontestable. Ils avaient droit à plus d'égard, à plus d'avantages. A nous, la corvée, el hirassa (les gardes), les punitions et toutes les tâches ingrates. Ceux qui avaient un niveau, dès la fin de l'instruction militaire, obtiennent des grades et commandent, donnent des ordres, à ceux qui n'en ont pas. Ils étaient tout le temps debout et fiers, alors que nous, il fallait ramper. J'ai compris quelle bêtise j'ai commise et s'en était fini pour moi. Ma vie sera de la merde. Je vais constamment ramper. « Hyati ghadi tkoune tmermide. Rani rampi ».

« Je n'ai pas réussi dans mes études parce que je n'avais pas la tête aux études. Vous savez quand on a quatorze ans, on est encore enfant. On ne sait encore ce qui est bien et ce qui est mal. On pense qu'à jouer, s'amuser. Il aurait fallu que les parents nous surveillent, nous suivent, ne nous laissent pas traîner dans la rue. On a besoin d'aide. La façon dont les cours sont dispensés, ennuye. Rares les enseignants qui savent capter l'attention, rendre les cours attractifs. Ils sont soit trop strict et sévères avec toi et quand ils voient que tu ne fournis pas d'efforts, ils t'abandonnent pour s'occuper de bons élèves. D'ailleurs, vite, il te met dans les dernières rangées. Mais ce n'est pas la faute des enseignants si je n'ai pas étudié. Pas du tout. C'est peut-être mon destin qui est ainsi. Etudier en Algérie, même si cela ne débouche plus sur un travail stable et bien payé, c'est un atout. C'est une carte importante qui finira bien par entrouvrir une petite porte, une fenêtre ou carrément une grande porte. Sans

diplôme, la grande porte, il ne faut pas rêver. La petite porte, c'est totalement exclu. Une fenêtre, c'est une chance qui sourit rarement. Il reste à espérer un trou, une petite ouverture d'où peut venir une petite lumière : « tchouf dhaou ». J'attends depuis quatre ans. Je ne fais qu'attendre sans savoir ce que j'attends. Celui qui a étudié et arrive jusqu'à l'université ne mesure pas la chance qu'il a d'avoir le diplôme. Il vaut quelque chose. Il peut prétendre à quelque chose. Il a de quoi ; mais qu'on a rien, pas même ce bout de papier, on vaut rien ».

Seul le café...

Où aller quand les autres espaces sociaux sont interdits au jeune chômeur dépourvu de tout capital scolaire et culturel ? Kader montre de façon subtile que son lieu de prédilection sociale reste le café. Il ne l'a pas choisi. Il s'est imposé à lui pour le simple fait que les autres espaces culturels lui sont objectivement interdits (cybercafés, centres cultures ou maisons de jeunes). Le café représente tout à ses yeux : lieu de discussion entre copains, de loisirs et de travail. Le café se substitue au domicile familial identifié surtout à un « hôtel ». Le café devient « sa seule attraction », selon son expression. Il le quitte de façon toute temporaire, pour en revenir aussitôt. Que faire d'entre pour passer le temps ? Un temps qui semble excessivement long, même en présence du café et des amis l'invitant à le siroter sans aucune contrainte impérative, en essayant de fuir le temps réel grâce au joint offert par le copain.

« Je n'ai pas le choix pour avoir une préférence vers un lieu plutôt que vers un autre, puisque de toute façon, je n'ai pas d'argent pour y aller. Et puis, même avec ton argent, tu n'as pas où aller. Les seuls lieux qui t'ouvrent grande les portes dans ce pays, ce sont les cafés, rires. Ce sont les seuls lieux à la portée de tout le monde. Tu peux t'attabler des heures durant, pour un café à 15 DA. Le café remplace la maison et tout le reste. Siroter le café et discuter de rien, c'est notre travail, notre sport, notre loisir et notre distraction. Le café, c'est tout. C'est l'attraction principale. On en sort pour en revenir. On fait cela à longueur de journées. Quand on s'ennuie, on est pressé que la journée se termine. Alors comme on s'ennuie tous les jours, on voudrait que le temps passe vite. On croit tuer le temps, alors que c'est le temps qui nous tue... rires. Les centres culturels, pourquoi faire ? Ils n'ont pas de cafés. Rires. Le sport ? Franchement, j'ai la tête et le corps tellement lourds que je me sens incapable de courir quelques mètres. Je n'ai ni l'envie, ni le goût de faire quoi que ce soit... d'autres que d'aller dans un café siroter un café. Je préfère la bière, mais c'est un luxe qu'on m'offre rarement. Ceux qui m'aident dans la gestion de mon temps, ce sont tous ceux qui m'invitent à prendre un café et ils seront d'autant plus gentils qu'après le café, ils te filent des joints pour passer quelques heures dans les vaps... rires ».

Rapport à sa famille : de la honte à la culpabilisation.

L'accident biographique au sein de la famille de Kader, ayant conduit au licenciement économique de son père, cadre dans une entreprise de bâtiment, a eu des effets pervers sur les relations familiales. Son père s'irrite rapidement. Il est contraint d'exercer l'activité de chauffeur de taxi clandestin. Privilégiant le travail de nuit qui semble lui permettre de s'assurer quelques clients, il rentre très tard à la maison ; ce qui n'est pas sans éveiller les soupçons de sa femme ; Elle estime à tort ou à raison que son mari vivrait avec une autre femme. Les disputes sont donc fréquentes. Elles sont indirectement nourries par le chômage de Kader et de ses deux autres frères. Pour ne pas multiplier les tensions et les conflits, la stratégie d'évitement des membres de la famille, est adoptée par Kader. Le domicile familial lui sert uniquement de refuge pour dormir. Ses frères optent pour la même démarche. Il n'est pas question qu'il demande de l'argent à ses parents. Son statut de chômeur, semble à ses

yeux une épreuve déjà difficile à vivre face à ces derniers. La honte le conduit à être le plus discret possible, évitant de supporter leur regard. Il arrive pourtant que sa mère le prenne en pitié. Elle lui remet parfois 200 DA. Parce que cet argent est en général englouti dans la drogue et les cigarettes, Kader est partagé entre la honte à l'égard de sa mère qui a consenti à un sacrifice pour lui donner le peu d'argent qu'elle possède, et son incapacité identifiée à de la lâcheté, à rompre avec le monde social du dehors (ses amis), qui le pousse inéluctablement à la toxicomanie. Elle lui permet de s'évader, de retrouver son calme et son équilibre ; même si le lendemain, en se levant, il se rappelle l'argent de sa mère, et de nouveau, la culpabilisation semble s'installer en lui.

Kader décrit ce cycle qui va de la honte à l'égard de sa famille à la culpabilisation. Il montre son impuissance à briser ce cycle, ne pouvant jamais tenir ses promesses de rupture avec la drogue ; étant au contraire, perpétuellement à la quête du joint à force « d'habitude qui lui colle à la peau ». Si le lien entre le chômage et la toxicomanie, lui semble aller de soi, il affirme, après un long silence que la société n'en est pas moins responsable de sa situation d'errance et de précarité. Il semble alors opter pour un déterminisme qui lui permet de relativiser sa culpabilisation : « C'est ça le pays ».

« Mon père était cadre dans une entreprise du bâtiment. L'entreprise a fermé. Il s'est retrouvé en chômage. Il travaille de temps à autre mais pas pour longtemps. Avec l'indemnité du licenciement, il a acheté une voiture d'occasion. Quand il ne travaille pas, il fait du transport clandestin. Cela lui rapporte juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim. Depuis qu'il ne travaille plus, les choses sont devenues difficiles pour nous. Il se dispute tout le temps avec ma mère. Il est devenu trop nerveux. Un rien le met en colère. Il rentre tard le soir, parce que la nuit, dit-il, il a plus de chance faire des courses. Ma mère pense qu'il voit une autre femme. Je suis le plus grand fils d'une famille de 4 enfants. Dans de telles conditions, mes deux autres frères ont aussi échoué à l'école. Seule ma petite sœur continue d'aller à l'école. Elle est en 6^{ème}. Petit à petit, sans se rendre compte, personne ne se préoccupe de personne. Chacun mène sa vie de son côté. Tout comme moi, mes frères passent la journée dehors. Nous rentrons que pour dormir. La maison nous sert comme un hôtel. On discute le moins possible à la maison pour ne pas créer d'autres problèmes. Je ne te mentirai pas ; je ne sais quel niveau ont atteint mes frères. Je ne me rappelle pas. Je ne garde pas en tête ce genre de détails. Je ne connais pas non plus leur date de naissance. C'est seulement lors de la fête de l'anniversaire que je me rends compte que c'est ce jour qu'ils sont nés. Je ne sais pas non plus ni le jour, ni le mois, ni l'année de la naissance de mes parents. J'ai un père qui a toujours vécu l'instant. Il ne prend pas ses dispositions pour demain. Il nous disait : « fais moi vivre aujourd'hui, et tue moi demain. Quand il avait un salaire, on vivait très bien les dix premiers jours après la paie. Mon père (« Ecchibani ») ne me parle pas trop. Il ne m'en veut pas non plus. Il s'est que ce n'est pas facile. Depuis que j'étais jeune, il insistait sur une seule chose, c'est de ne pas lui créer de problèmes. A ce jour, personne n'est allé le voir pour se plaindre de moi. Quand il me parle aujourd'hui encore, je baisse la tête. Je ne parle pas des problèmes avec les membres de ma famille. J'ai un ami d'enfance à qui je me confie.

Je ne peux pas demander de l'argent à mes parents. De quoi aurais-je l'air, franchement ? Déjà comme ça, c'est dur pour moi de supporter leurs regards même s'ils ne me disent rien. Leur demander de l'argent en plus, c'est plus que la honte pour moi. Plutôt mourir que d'aller ajouter à leurs difficultés en leur demandant de l'argent. Je me débrouille tant bien que mal en vendant par ci par là des portables, des vêtements... Je ne fais rien à la maison. J'essaie de passer inaperçu. Je fais en sorte qu'on me voie le moins possible. Mon mère quand elle me voit trop malheureux, elle me tend 200DA et elle insiste pour que j'accepte. Je

les prend difficilement pour ne pas la froisser mais je m'arrange pour le lui rendre quelques jours après sous forme d'un cadeau, un châle ou un parfum. Mes parents n'attendent qu'une chose, que je trouve un travail stable et que je mène une vie normale. Quand ma mère a malgré ses difficultés, ses gestes de tendresse envers moi, je me sens comme un minus. J'ai honte de moi-même. Vieille comme elle est, et qui n'a rien et qui continue à se priver pour me donner le peu d'argent qu'elle met de côté, alors, que moi, jeune et fort, solide, en pleine santé, je ne peux rien lui offrir de valable. Il vaut mieux disparaître, pas seulement de la maison, du quartier, du village mais de toute la terre. Alors pendant des heures, je me dis comment ma mère me donne le peu qu'elle a, alors que moi quand je gagne de l'argent, je cours le dépenser dans des conneries comme la cigarette, la zatla et la boisson. Alors un profond regret s'empare de moi et je jure plusieurs fois de ne plus refaire ces bêtises, mais dès que je suis dehors et je rencontre mes amis, je m'oublie et je me laisse aller à nouveau. Cela m'aide à retrouver mon calme, à oublier. En me levant le matin, en sachant que je n'ai pas tenu mes promesses d'hier, je conclus que je suis un incapable...silence. En vérité, il est difficile de prononcer le mot, mais je vais le dire : un lâche, un « djaih ».

C'est la mauvaise fréquentation (El kholta) qui m'a conduit vers la zatla (le kif). J'étais à la 7^{ème} année quand j'ai fumé ma première cigarette. Je ne me rappelle pas les conditions exactes ; mais c'est comme tout le monde. On est en compagnie de certains copains de classe qui sont en même temps des voisins. Elle venait toute seule, mais quand tu t'habitues à elle, c'est toi qui va la chercher « kanat dji ouhadha, bessah ki telsak fik, toualli nta tdjibha ». Cette phrase prononcée comme une formule à la manière de quelqu'un qui sait de quoi il parle, est suivi d'un rire et puis d'un instant de silence avant de dire avec un air sérieux et de tristesse : « Que veut-dire que je te dise : C'est cela le pays. « Hadi Halat el blad » ;

Une compétence invisible non reconnue et des regrets...

Kader souligne que l'espoir de trouver un emploi est mince ; même s'il tente de s'y accrocher timidement. Comme la majorité des jeunes chômeurs enquêtés, le travail représente la seule alternative qui lui permettrait de « sortir du noir », et de se percevoir comme les « autres ». En effet, le jeune chômeur accumule de la frustration. Il vit très mal sa relégation sociale et scolaire, se comparant de façon négative à ceux qui ont encore la chance d'étudier. Mais le récit de Kader est intéressant parce qu'il élucide à partir de son itinéraire professionnel, le processus qui le conduit au chômage. Avant d'être confronté à une situation de précarité, Kader a intégré à l'âge de 17 ans, la bijouterie de son oncle maternel. Apprenti, il était contraint de se plier en silence aux ordres du patron bijoutier. Tout en assurant les tâches ingrates et dévalorisées (apport du café, faire les achats, etc.), il a pu progressivement acquérir des compétences centrées sur « la transformation de l'or ». Il a capté un savoir-faire précieux. « Je peux tout faire avec l'or » ; mais sans la présence de traces ni preuves. Son savoir-faire n'est objectivé dans aucun document ou attestation. Kader est donc devenu artisan bijoutier dans l'invisibilité et la non reconnaissance sociale. Il recevait un salaire moindre que celui qui était en vigueur à l'époque pour un artisan bijoutier. Il se rendait bien compte que le patron ne lui donnait pas ses droits. En arabe dialectal, l'expression semble plus significative : « Kalini Fi Hakki ». « Il a mangé mes droits ».

L'argent perçu n'était pourtant pas négligeable (15000 DA par semaine). Kader, l'artisan bijoutier non-reconnu, n'a pas hésité à semer son argent. Il va faire la fête quotidiennement, se procurant du vin en quantité suffisante qu'il partagera avec ses amis, buvant dans des endroits déserts et calmes. En fait, il n'a toujours pas admis que son travail antérieur ne soit pas payé à sa juste valeur.

« Quand tu n'es pas bien, et c'est presque toujours le cas, tu penses tout le temps à beaucoup de choses. La personne à 25 ans, le plus important, c'est faire une situation. Comme moi, je veux avoir une situation stable qui me permet d'avoir une maison, de me marier et de fonder un foyer. De sortir enfin du noir. Je veux simplement vivre comme tous les gens. Mais quand on a 25 ans et que l'on a rien fait de sa vie, j'ai peur qu'il soit trop tard. La réussite sociale pour moi, ce n'est pas d'avoir un château, mener la belle vie, avoir tout ce que la vie offre. Non pour moi, c'est juste de quoi vivre avec ta famille, à l'abri du besoin des choses essentielles. Ces choses essentielles sont un salaire suffisant et régulier, un logement, une femme qui te comprend. Dans le cas où je gagnerai beaucoup d'argent, la première chose est de faire sortir ma famille de la misère. La moitié, je la donnerai à mes parents. La seconde moitié, sera pour mes frères, et moi, je m'achèterai des magasins. Chacun aura de quoi lancer le commerce qu'il désire. Ces projets ne peuvent être concrétisés que dans le rêve. Il n'y a aucune difficulté, sauf que c'est inconcevable. Mais qui sait ? " Leilat El kadr", peut-être. Mais là aussi, cela risque de ne pas arriver. C'est vrai que je fais le carême, mais je ne fais pas la prière. Je suis en défaut avec Dieu. « Rani mkhassarha mâ Rabi ».

« J'ai acquis le métier de bijoutier grâce à mon oncle maternel, à 17 ans. J'étais apprenti. Je ramenai le café. Je faisais les commissions. Pour apprendre le métier, tu es obligé d'obéir au chef et faire toutes sortes de choses qui n'ont rien à voir avec l'apprentissage du métier. Je peux tout faire en matière d'or. Je suis un artisan mais je n'ai aucun document qui l'atteste, aucune preuve écrite. Je suis un artisan par la parole (rires) mais aussi avec les mains « Bel hadra oua...lidine ». J'ai travaillé avec quelqu'un qui ne me donnait pas mon dû (Klani fi Haki). Il me donnait 20 DA au gramme que je travaille au lieu de 50 ou 60 DA pratiqué dans la profession. En deux jours, je gagnai 5000 DA et 15000 DA en une semaine. J'ai travaillé pendant quelques mois. J'ai gagné beaucoup d'argent. Je dépensai beaucoup d'argent. Je faisais la fête tous les jours (« Nasha » tous les jours). Je me saoulais tous les soirs. Non, je ne fréquente pas les bars. Je bois dehors avec des copains dans des endroits déserts, calmes au bord de la mer. Je ne fréquente pas les cabarets. Si j'avais continué au moins d'une année, j'aurais éclaté ...d'argent, bien-entendu. Je me serai réveillé à temps. Moi, je me suis réveillé trop tard (« Ana ftant retard »). Je dépensai beaucoup. Je me saoulai tous les jours dehors dans des lieux déserts.

Je ne travaille pas chez les arabes. Ce sont tous des escrocs. Tu ne peux pas accepter de le regarder manger ta sueur. Si je ne m'installe pas à mon propre compte, je ne travaillerai pas ».

Santé : « quand dans ma tête, rien ne va ».

Avec beaucoup de dérision, Kader relève que sa maladie est celle du repos. Elle est ignorée des médecins. Seuls les chômeurs la connaissent bien. Il montre de façon subtile que sa souffrance est d'abord sociale et morale. Il serait donc malade et fatigué parce qu'il ne fait rien durant toute la journée. Parce qu'il semble avoir perdu l'espoir d'une « vie correcte », il ne tente même plus de rechercher un emploi. Il n'hésite pas à affirmer qu'il est « cloué », empruntant l'image du tableau qu'on accroche avec un clou. Ce pessimisme « noir » de Kader le conduit à relever que travailler pour un salaire dérisoire de 8000DA par mois, ne permet pas de subvenir à ses besoins les plus élémentaires (transport, alimentation, etc.). En outre, il n'est pas possible de répondre aux attentes de ses parents. Dans ce cas, pourquoi perdre la face quand le travail interdit d'apporter un soutien visible à sa famille ? Ceci ne lui interdit

pas de relever ses choix : exercer un emploi dans une entreprise et non chez un patron privé ; se rappelant sans doute son expérience d'apprenti bijoutier qui semble l'avoir profondément marquer.

« Jusqu'à maintenant, grâce à Dieu, je ne suis pas tombé malade. Un grippe, des maux de tête, rien de méchant. Je suis guéri après une nuit de bon sommeil. C'est ma mère qui est la plus inquiète. Elle me force à avaler de la tisane. Si physiquement je suis bien, par contre dans ma tête, rien ne va plus. Je suis malade de ma tête. " Ana mridh mrassi". Je ne fais rien toute la journée et je me sens fatigué toute la journée. Je suis fatigué à ne rien faire. Rires. La maladie du repos, les médecins ne la connaissent pas, les chômeurs, oui. Moi-même, je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je suis cloué. « rani msammer ». Comme un tableau avec un clou, tu le colles au mur. Ce qui manque le plus, c'est un travail. Mais je ne fais rien pour l'avoir. J'ai perdu l'espoir d'une vie correcte. Je crois maintenant que tu travailles ou ne travailles pas, c'est la même chose. Qu'est-ce que je peux avoir comme travail sans diplôme : au mieux des petits boulots à 8000 DA ? Que peux-tu faire avec 8000 DA ? Rien. Tu les dépensera en transport et en bouffe. Pour tes parents, tu travailles mais tu ne peux pas les aider. Ne vaut-il pas mieux dans ce cas, être chômeur, comme ça au moins, ils n'attendent rien de toi. Maintenant avec ou sans argent, c'est la même chose. « Beddraham oula bla draham, aïch, aïch ». On est entrain de vivre grâce à Dieu. J'ai cherché à travailler pas chez un individu mais dans une entreprise, mais rien. On attend. Peut-être que Dieu m'ouvrira ses portes ».

Une sexualité impossible

Kader relève l'impossibilité de nouer des rapports avec le sexe féminin quand les conditions financières ne sont pas réunies. Il n'évoque pas l'interdit religieux ou la réticence des filles qui sont au contraire, selon lui en « furie ». Pour lui, la relation avec les filles se réduit au regard ou à la parole. Dans la pratique, c'est le vide sexuel. Il situe explicitement l'interdit sur le plan matériel et financier. Comment pouvoir inviter une fille dans un salon de thé quand on ne dispose pas de 200 DA en poche ? Il est toujours possible de fixer un rendez-vous à la fille qui, elle, sera probablement présente. Mais elle attendra en vain...Le garçon privilégiera l'absence et le non-respect du rendez-vous, relevant que les temps ont bien changé...Sans argent, il ne faut donc pas espérer instaurer une relation durable avec la fille. Il évoque alors sa seule expérience amoureuse avec une de ses voisines, à l'âge de 18 ans. Pour lui, la rupture s'est opérée durant son absence du domicile, au moment où il effectuait son service national. Sa voisine s'est mariée. Elle ne pouvait, selon lui, l'attendre indéfiniment ... Pour Kader et d'autres jeunes, on assisterait à une transformation brutale des mœurs dans la société et au profit de la femme qui s'est appropriée un rôle décisif dans les rapports initiés avec les garçons. Implicitement, Kader met l'accent sur l'inversion des rapports sociaux de sexe... au détriment de l'homme habitué à imposer son point de vue... Une façon confortable d'occulter les relations asymétriques entre filles et garçon et la division sexuelle des espaces sociaux, révélant que les valeurs dominantes dans la société, n'ont pas rompu avec l'ordre patriarcal.

« Il y a de plus en plus de belles filles dans la rue qui ne demande qu'à sortir. Les filles sont en furie. « Echirates hadjou ». Nous, on les regarde. On leur parle. On drague, mais on ne fait rien. « Hnanchoufou bainina bark, ounahadrou », mais on ne fait rien... Quand bien même, la fille te donne un rendez-vous, souvent, tu n'as pas les 200 DA pour l'inviter dans un salon de thé pour boire un coca. Alors, elle viendra mais toi, tu n'iras pas. Les temps ont changé. Ce n'est plus comme avant. C'est la fille qui vient et qui attend et non le garçon.

C'est le garçon qui a peur. Tu as vu où on est arrivé. Une fois avec ma voisine, on était jeune tous les deux. Nous avions 18 ans. On se voyait quand elle allait faire les achats. On était amoureux l'un de l'autre. On s'embrassait à la va vite au bas de l'immeuble. Elle ne pouvait pas m'attendre toute sa vie. Quand je suis revenu du service militaire, j'ai appris qu'elle s'était mariée. Depuis, je n'ai pas connu d'autres filles et je ne cherche pas à connaître. Pourquoi faire ? Je ne peux rien lui offrir. Je n'ai pas envie de rire sur les pauvres filles qui cherchent le mariage et fonder un foyer. Oui, je pense au mariage, mais je n'ai pas les moyens ; je n'ai pas peur du Sida puisque je ne fréquente pas ».

Services publics : une bonne présentation de soi ou de l'argent

Kader reproduit à l'identique la représentation sociale dominante sur le mode de fonctionnement au quotidien des services publics, insistant notamment sur le nombre de papiers exigés, un accueil sélectif selon les qualités sociales de la personne et surtout l'argent (petite corruption) qui semble conduire certains agents à régler rapidement et surtout dans la dignité le problème en question. Pour les autres, les anonymes, le mot d'ordre récurrent est le suivant : « repassez demain. Ils vous manque tel ou tel papier, etc. ».

« Ce que je retiens des institutions est cette quantité de paperasses qu'ils demandent. Ils aiment les papiers, beaucoup de papiers. « Yabghou El kouaret. Bezeef El karouet. Silence... Ils aiment l'argent. « ouyabrou draham ». Si tu es bien habillé et tu sais parler, on t'écoute un peu. Si en plus, tu as de l'argent, ils se plieront en quatre pour te régler le problème en cinq cinq. Si tu te présentes à une administration, dans l'état qui est le nôtre « fi haltan », avant même que tu dises ce que tu veux, on te dira de passer demain. Et puis, il y a cette fâcheuse habitude de ne jamais dire tout ce qu'il faut la première fois. Pour eux, il te manque toujours un papier. Et à force d'aller et de revenir, tu abandonnes. « Tasmah fi swalhak ». Non, je n'ai pas fait un dossier pour l'emploi des jeunes et je n'ai pas l'intention d'en faire. Je ne crois pas tellement de toute façon pour espérer ; il faut avoir de l'argent et un local. J'attends qu'ils réduisent un peu de paperasse et nous donnent un peu de considération. « Ykaimou el maskine ». Les associations, les partis politiques : des discours seulement : « El hadra berk ». Ils travaillent tous pour leurs intérêts. « Ykhadmou soualhoum ».

Entre jeunes : « se mentir, pour se donner mutuellement plus de patience »

. Quand le temps n'est soumis à aucune contrainte, il semble important de produire de l'imaginaire sur des thèmes qui leur permettent de s'évader du réel, de montrer aussi qu'ils existent en tentant de s'affirmer et de se valoriser à l'égard de leurs copains, en évoquant leurs exploits plus fictifs que vrais, concernant leurs rapports avec les filles, ou en persistant à rêver au départ vers l'étranger, même si le projet ne sera jamais concrétisé.

« On parle de tout et de rien. De ce que fait chacun de nous ; ce qu'il a vendu, ce qu'il a acheté, de la fille qu'il aurait dragué, sauté, des disputes des uns et des autres. Du départ vers l'étranger, bien sûr. En tout cas, on se ment à nous même. On s'arme de patience. On attend que le Bon Dieu nous pardonne et nous oriente vers le bon chemin. Quand tu es bien avec le bon dieu, tu vivras bien ».

Amina est âgée de 24 ans. Elle est chômeuse, de parents séparés quelques mois après sa naissance. Elle réside au quartier populaire de Victor Hugo avec sa mère et sa sœur. D'un niveau de terminale qu'elle a obtenu en suivant les cours par correspondance, elle a pu accéder à plusieurs formations professionnelles. Elle a ainsi acquis les métiers de coiffeuse et de déclarante en douane. Elle exerce de temps en temps la coiffure à domicile, pour dit-elle, « gagner un peu d'argent ».

Amina prévient l'enquêtrice qu'elle ne s'est jamais exprimée à personne sur sa vie sociale et professionnelle. Elle lui promet qu'elle fera de son mieux. Elle évoque en premier lieu son échec au bac qui l'aurait profondément bouleversé. Elle a pu ensuite poursuivre un stage de formation de 9 mois pour devenir coiffeuse. Tout en exerçant parfois la coiffure à domicile, pour « gagner un peu d'argent », elle n'a pas hésité à refaire un nouveau stage de formation de 18 mois pour y exercer le métier de déclarante en douane. Elle est actuellement sans travail malgré ses multiples demandes d'emploi. Amina montre aussi que si les résultats pour trouver un emploi, n'ont pas été probants, ils ne sont pas liés à sa compétence et ou à son sérieux, mais surtout à son absence de capital relationnel, en affirmant que ses copines de promotion n'ont pas eu de difficultés à s'insérer sur le plan professionnel grâce aux « interventions ». Le chômage lui semble aussi insupportable. Comme tant d'autres jeunes chômeurs qui ont essayé de frapper à toutes les portes, Amina se dit aujourd'hui fatiguée. Sa vie lui semble « insupportable ».

Elle reste profondément marquée par cette « absence » du père qui semble les avoir ignorées, elle et sa sœur, à tel point, qu'il ignore jusqu'à présent, leurs différentes activités sociales, se contentant de subvenir à leurs besoins. Son premier échec scolaire en 8^{ème} Année fondamentale, n'est pas étranger ici aux conflits au sein de sa famille, l'obligeant à poursuivre ses études par correspondance jusqu'à la classe de terminale grâce au soutien de sa sœur qui est universitaire.

« Qu'est ce que tu veux que je te dise ? Tu sais que je n'ai jamais parlé à personne comme ça, d'une façon spontanée. Je ne sais pas m'exprimer facilement. Enfin, c'est difficile. Je vais essayer de faire de mon mieux. Je n'ai pas eu mon bac. Depuis, je me sens bouleverser. J'ai fait plusieurs formations. Chaque fois que j'en finis une, je fais une autre. Je ne me sens pas stable. La première formation que j'ai faite est la coiffure. J'ai eu mon diplôme après 9 mois. Je travaille à la maison en tant que coiffeuse pour pouvoir gagner un peu d'argent. Après j'ai poursuivi mes études en tant que déclarante en douane pendant 18 mois. J'ai déposé des dossiers de demande d'emploi mais sans résultats. J'ai essayé et je suis fatiguée. Mes copines travaillent au port d'Oran parce qu'elles ont des connaissances ou peut-être leur père est intervenu. C'est la réalité. Elle est amère. Long silence... Je chôme depuis. Et cela m'ennuie. Je ne supporte pas cette vie. Silence... Problèmes que de problèmes. Enfin, je suis convaincue que je suis mieux que d'autres...mais (ne complète pas sa phrase...Silence...).

Je vis avec ma mère, ma sœur et soi-disant mon père qui est revenu vivre avec nous depuis maintenant une année et demie après avoir été hospitalisé trois fois successives pour une chute en hauteur. Maintenant, il va mieux. Avant il vivait seul. Il a un appartement dans la périphérie d'Oran. Il venait nous voir d'un moment à un autre. Il nous donne de l'argent et nous achète quelque chose. Mais ce n'est pas suffisant. Il croit qu'il vit encore dans l'ancienne époque. Il ne sait même pas ce qu'on fait ma sœur et moi. Tu sais, dès fois, je me demande si je l'aime ou pas. C'est une question qui me rend perplexe. Je ne trouve pas de

réponses. Quand mon père était à l'hôpital, , on le prenait bien en charge. On lui ramène à manger. On faisait des gardes avec lui. Je pense qu'on a fait notre devoir envers lui. Ma mère ne nous a pas interdit de le voir, malgré ce qu'elle a enduré avec lui. Elle ne s'est pas remariée. Elle est restée pour nous en dépit de tout. Ma vie est un grand point d'interrogation, comme ça (elle fait le geste).

Ce que je souhaite à l'avenir, je ne sais pas. Attends. Je réfléchis (silence...). Rien, vraiment rien. (elle répond après un long moment). Non, je souhaite d'Allah qu'il protège ma mère pour nous. Elle n'a pas profité de sa vie. Elle a beaucoup souffert. Travailler, je n'ai plus la volonté, ni l'ambition. Je suis fatiguée, je vous l'avais dis. Je n'ai pas connu les vraies études au lycée. J'aurai bien aimé les faire. La vérité, j'étais jalouse de mes voisines de mon âge. D'ailleurs, je ne leur disais jamais la vérité. Elles croyaient que j'étudiais dans un lycée loin, alors que moi, je poursuivais mes études par correspondance. Parce que j'ai arrêté en 8^{ème} année fondamentale, car j'étais pas bon élève par défaut de concentration. J'avais des difficultés à suivre, vu les circonstances familiales ; y avait toujours des disputes qui m'ont perturbées ; mais avec le départ de mon père, tout redevient normal ou presque. J'ai pu continuer jusqu'en terminale par correspondance ; bine sûr avec l'aide de ma sœur qui est universitaire. Je souhaiterai faire plus. Je pense que j'ai utilisé toute mon énergie. C'est le destin aussi.

Famille : absence du père et souffrance sociale de la mère

Au moment d'évoquer le rapport à sa famille, Amina semble exprimer une forte émotion visible dans sa gestualité et dans son regard. Elle est amenée à s'interroger sur le sens du mot famille. Elle dévoile du dedans la prégnance de la violence et de la domination du père vis-à-vis de sa mère. Silence, indifférence, autorité du père d'une part et souffrance et proximité affective de la mère d'autre part, sont les éléments essentiels qui caractérisent le fonctionnement de sa famille. Même si Amina considère d'une certaine façon sa famille comme étant particulière (« il n'y a pas cette complémentarité qui existe dans les familles normales »), ses propos ne sont pas éloignés de ceux d'une majorité de jeunes sur leurs familles. L'absence sociale du père est une dimension souvent soulignée dans les récits des jeunes ; peu présent dans l'espace domestique, la communication est rare avec celui-ci. Les jeunes filles ou garçons préfèrent de façon dominante, évoquer les problèmes avec leurs mères. Plus que la dimension strictement affective, la mère mobilise en général, toute son énergie et ses forces au profit de ses enfants qui représentent sa seule compensation dans sa vie dominée par la souffrance sociale. Pour Amina, l'écriture (tenue d'un journal personnel), lui sert de thérapie. Ce journal lui permet à la fois de prendre distance avec ses problèmes familiaux, en s'engageant dans une réflexivité sur sa vie future et les erreurs à éviter dans sa future famille.

« Ma famille, la famille, tu sais que je ne sais pas ce que veux dire ce mot, son sens moral, pas le sens du mot. Ma famille est dissociée. Il n'y a pas cette complémentarité qui existe dans les familles normales. Les disputes ont diminuées, pas comme avant. Si on est très unis ma mère, ma sœur et moi, avec mon père, pas tellement. Il n'est pas très proche de nous et ne joue pas son rôle de père d'une certaine façon convenable et naturelle comme tous les pères. Il est dur. Il ne fait qu'à sa tête et n'écoute pas nos conseils, même en ce qui concerne sa santé. Il est vieux et malgré sa santé chétive, il continue à fumer plusieurs cigarettes par jour.

Enfin, il n'y pas de vrais problèmes avec ma famille. Dès fois avec ma grande sœur à propos du ménage ou ma mère pour des choses banales qui se passent avec tous les jeunes ; elle me dit d'aller chercher du travail parce qu'elle répète toujours qu'elle ne va pas rester pour nous toute la vie. Mais moi, je ne suis pas positive. Je ne fais rien pour changer le courant de ma vie ; où dès fois, quand je m'ennuie, je sors me promener avec mes amies et je rentre tard ; enfin pas vraiment entre 18 heures 30 et 19heures, mais elle s'inquiète pour moi et pour mon avenir. Alors qu'est ce que je fais ? Je dors ou je me tais.

Concernant mes problèmes personnels, je ne parle pas aisément. Je suis très discrète. Ma pauvre mère , elle a assez subi ; il est temps qu'elle se repose. Mon père est hors de la planète. Il ne nous adresse pas la parole, enfin le strict minimum. Il ne cherche pas à comprendre ce qui peut nous rendre contente ou pas. C'est malheureux. C'est la raison de ma tristesse.

La vérité, je n'ai pas de problème d'argent. J'ai tout ce que je désire. Ma mère ne me prive de rien et ma sœur travaille. Elle m'aide beaucoup. Cela me reconforte un peu, tu comprends. Si je serai privée de quelque chose, ce serait plus grave.

Quotidiennement, je fais toujours la même chose. La routine, ce que je fais aujourd'hui, je le ferai demain ; ça m'étouffe le ménage de tous les jours. Je me sens responsable de la maison. Enfin, je m'occupe un peu. Je remplis mon temps pour ne pas réfléchir à des choses qui me font du mal. En plus, j'écris beaucoup. Tout ce qui se passe autour de moi, les bonnes choses, les incidents, tout (Silence...). J'ai mon journal personnel, tu sais. Il est confidentiel. Ecrire me soulage. J'essaie de construire de bonnes idées dans ma vie, de connaître le côté positif et négatif pour ne pas répéter ça dans ma vie, ma famille à moi que je fonderai avec la personne que j'aime. Ainsi, je sors de mon complexe et je résous une part du problème. J'apaise un peu de ma souffrance. C'est tout ce que je souhaite vivement, de vivre heureuse, pour soulager la peine de ma mère en nous voyant dans nos maisons satisfaites. C'est cela que demande ma mère et je prie Dieu que ça se réalise avant sa mort et que Dieu la protège pour nous.

Avenir : fonder une famille

En évoquant son avenir, Amina souhaite prendre une revanche sur son histoire familiale marquée par la séparation de ses parents, en fondant une famille qui soit la plus harmonieuse possible. Elle s'inscrit dans une logique de reproduction biologique et sociale de la famille, en lui fixant au départ un ensemble de critères rêvés. La famille doit être unie, nombreuse où chaque membre respecterait l'autre. La réussite sociale ne sera donc pas d'ordre professionnel ou social ; elle est avant tout familiale, devant lui permettre un équilibre et une stabilité qui lui aurait fait défaut durant son enfance. Le fait de vouloir fonder une famille, n'est pas sans liens avec sa représentation sociale du diplôme, considérant qu'il ouvre peu de perspectives professionnelles. L'échec dans la recherche d'un emploi de déclarante en douane, malgré ses multiples tentatives, l'a rendu amorphe, statique, perdant tout espoir de s'ancrer dans le monde professionnel, d'où ce repli sur l'espace domestique. On retrouve cette idée forte émise par les jeunes chômeurs : rester « cloué », « ne plus pouvoir bouger » après avoir tenté de frapper à toutes les portes. Le jeune chômeur produit un scepticisme rageur à l'égard de la société, parce qu'il se perçoit socialement diminué et relégué au bas de l'échelle sociale. On comprend la récurrence des mots : « temps vide », « rien », « être rien », etc. Il faut alors combler ce vide en s'accrochant à quelque chose ; pour les garçons, notre enquête montre que l'évasion vers la drogue, reste une optique dominante ; pour Amina et d'autres filles, il semble

bien que le chômage contribue aussi à légitimer la reproduction biologique et sociale de la famille ; autrement dit, l'absence d'emploi renforce le statut de mère.

« Le plus important pour moi, c'est de fonder une famille avec la personne que j'aime et avoir beaucoup d'enfants avec un haut niveau d'éducation , une famille très unie ; pas comme la mienne dissociée. Chacun doit respecter l'autre et l'aimer ; ça compte pour moi parce que ça m'a beaucoup déstabilisé cette situation et marqué ma vie. C'est pour cela que je ne souhaite pas revivre la même chose, ni mes enfants plus tard. C'est mon seul espoir dans la vie, signifiant pour moi, une vraie réussite lorsque je réalise mon rêve dans la réalité ; à ce moment, je peux dire que je deviens stable et équilibré et qu'aucun souci ne me préoccupe.

L'argent est pour moi indispensable pour régler la majorité des problèmes de la vie. Je peux même te dire maintenant posséder beaucoup d'argent te donne un prestige devant les gens et un respect de leur part. Les gens ne voient que l'extérieur. Si tu as de l'argent, tu vaux. Si tu n'as pas, tu ne vaux rien. C'est le principe chez la majorité des personnes. Moi, si je gagne beaucoup d'argent, la première chose à quoi je pense, c'est de construire une grande maison pour ma famille parce qu'on habite un logement précaire et le propriétaire veut nous chasser pour construire une nouvelle maison. C'est ce qui me fait peur dans l'avenir.

J'ai un diplôme. Qu'est-ce que je fais avec...rien. Y en a qui possèdent des diplômes supérieurs, mais n'ont pas trouvé de travail adéquat à leur enseignement. C'est pas évident ici. Tu apprends quelque chose pour travailler autre chose, et cela avec de la chance ou avec une intervention. C'est la réalité. Moi, j'ai un diplôme de déclarant en douane. Et je n'ai pas trouvé de job. Tu sais, j'ai perdu tout espoir. Je ne bouge pas. Je fais rien pour changer. Je ne sais pas ce qui m'arrive. J'ai frappé à toutes les portes. Rien...rien (silence...). J'espère que cela va changer un jour.

Dans le quartier, les voisins, les jeunes n'ont qu'une seule activité, soit de vendre, soit de consommer des cachets roche et autre chose que je ne connais pas. C'est malheureux de voir ça. Des jeunes à l'âge de fleur qui ont un avenir, enfin, je ne peux pas appeler un avenir, puisque pour moi, c'est foutu pour eux. Ils n'ont aucune chance de surpasser ce problème parce qu'ils ne trouvent rien à faire, n'ont aucune activité, vivent le vide à longueur de journée et détruisent leur vie encore plus ».

La santé : c'est aussi l'absence de soucis

Amina comme tant d'autres, montre que la santé ne se réduit pas à la dimension physiologique. Elle concerne toute sa vie sociale. On ne peut donc être en bonne santé face à une accumulation de problèmes et de difficultés. Pour Amina aussi, c'est la mère qui est la personne la plus proche d'elle, durant sa maladie. Elle devient sa « thérapeute » préférée. La maladie produit donc une relation entre la mère et ses enfants, qui semble plus affective, plus tendre et plus profonde.

« La santé pour moi, c'est vivre paisiblement entourée par des personnes que j'aime parce que même si on a une bonne santé sur le plan physique, et moralement, cela se passe mal avec des problèmes, des soucis, on ne peut détenir sa santé en bon état. Je pense que c'est essentiel pour moi. La santé, c'est la paix, le calme, la tranquillité sans perturbations extérieures. C'est la seule chose qu'on ne peut acheter avec de l'argent.

Si je tombe malade, même pour une simple maladie, je deviens faible, comme si je manque de quelque chose. J'ai besoin de maman à côté de moi. Elle me fait tout ce que je veux. Je suis gâtée durant cette période, et ça me soulage parce qu'en ce moment, je suis comblée de sa tendresse et de son affection. Alors pour ma santé, je mange bien, je dors bien. J'essaie de faire mon possible afin de m'éloigner des problèmes.

La sexualité : ne pas perdre son honneur

Amina déplore aussi que la sexualité se généralise dans la société, la caractérisant comme un « pêché ». Elle se fonde sur la norme religieuse pour rejeter tout acte sexuel avant le mariage. Les termes pour réfuter des rapports sexuels antérieurs au mariage, font appel à la honte, à l'irrespect de la tenue vestimentaire, et au déshonneur. La virginité est alors identifiée comme un capital précieux qu'elle ne souhaiterait surtout pas perdre. C'est logiquement qu'elle pense au mariage comme modalité sociale qui lui permette d'atteindre l'amour, la joie, la tendresse et la compréhension. Ici aussi la sexualité est indissociable du mariage ; autrement dit, seule la constitution de la famille peut légitimer et légaliser l'activité sexuelle. La sexualité est ici de l'ordre de l'interdit ; seule la femme du dedans, celle au foyer peut avoir des rapports sexuels.

« La sexualité dans la société est très fréquente en extra-mariage et cette relation de pêché est devenue banale. Personne ne respecte l'autre et on n'a pas peur de la punition de Dieu. Les femmes vendent leur corps gratuitement même dans la rue avec l'exhibitionnisme, les filles sont presque nues, surtout en été. Il n'y a pas de principes, ni d'éducation, ni de respect, ni de honte, encore plus, notre religion nous interdit de faire cette pratique honteuse pour la personne et la société. Aussi, mon honneur que je veux préserver à tout prix, pour moi et pour mon futur mari. Pour ma famille et surtout pour mon Dieu que j'ai peur de sa punition et de l'enfer. Mon honneur est le choix le plus précieux dans ma vie. C'est mon capital en tant que jeune fille et je ne veux pas le perdre pour n'importe quel prix et pour éloigner ce pêché de moi, il faut retourner à Dieu et pratiquer la prière et se souvenir que la prière nous empêche de tomber dans cette mauvaise voie, savoir différencier ce qui est permis et ce qui est interdit. En plus le mariage empêche aussi cette pratique déshonorante pour les filles et pour les garçons.

Oui, je pense beaucoup au mariage, comme toute fille d'ailleurs. Je le vois comme un moyen pour réaliser mes désirs de construire une belle famille pleine de joie, d'amour et de tendresse et surtout de compréhension dont j'étais privée avec mes propres parents. J'ajoute aussi que c'est une responsabilité et qu'on soit à la hauteur pour réussir cette nouvelle vie. J'ai peur des maladies sexuellement transmissibles parce qu'elles détruisent la vie et comme une personne saine, j'aime la vie et ces maladies te rapprochent de la mort. J'ai de la peine pour ces personnes atteintes de ces maladies, malgré qu'elles ont commis l'erreur, mais n'ont pas aimé arrivé à ce stade. Et je leur souhaite la guérison. Je connais le Sida et ses causes sont nombreuses entre autres, les rapports sexuels, l'utilisation des rasoirs, ciseaux, la seringue, les baisers, enfin, ça se transmet par le sang ».

Les services publics : désorganisation, piston et corruption

Amina est aussi très insatisfaite du fonctionnement des services publics (mairie et hôpitaux). Elle observe que les agents ne savent pas communiquer avec les usagers. On retrouve des propos identiques qui montrent que les services publics n'ont aucune crédibilité auprès des jeunes. Piston et corruption sont des pratiques normalisées relevées par Amina.

« Pour la mairie, c'est la catastrophe. Les employés ne savent pas parler aux citoyens, le retard dans la régularisation des papiers, le manque d'organisation, le piston et la corruption, tout cela se passe dans une institution pareille et peut-être plus, je ne sais pas. L'hôpital aussi est dans un état qui laisse à désirer. La saleté dans les services et la désorganisation dans la gestion du matériel et à chaque fois, il y a pénurie de médicaments qui sont vitaux pour certains malades comme les cancéreux. Je me suis rendu à l'hôpital quand mon père était malade. Cela m'a suffi pour avoir une idée de ce système ».

Entre jeunes : la mode, les chanteurs, les recettes de cuisine et les garçons

Les interactions entre jeunes filles se limitent à aborder les questions ayant trait à la mode, aux nouveaux albums de chanteurs et aux recettes de cuisine, les autorisant à oublier temporairement leurs contraintes sociales quotidiennes. Elle observe que les rapports entre les filles et les garçons sont emprunts d'un respect mutuel, où chacun tente de comprendre l'autre sexe. Les points de vue sont émis librement. Les aspects affectifs sont prédominants dans la discussion entre eux.

« Ce qui se passe entre jeunes actuellement est nul. Rien ne les intéresse et rien ne les unit sauf leurs propres intérêts. Les sujets abordés n'ont aucune importance. Ils se limitent à des futilités sur la mode, les chanteurs et leurs albums. On s'échange des idées et des conseils à propos de nos relations amoureuses, du mariage et surtout de la cuisine et des nouvelles recettes parce que c'est notre seul intérêt ; ça nous défoule un peu des contraintes de la vie. Le sujet important des filles sont les garçons et vice-versa. Entre filles et garçons, je pense qu'il y a une relation remarquable. C'est différent... Cela ajoute un goût à la discussion. Et c'est plein d'humour. Mais l'important, c'est qu'il y a un respect qui règne et une bonne compréhension. Chacun donne son idée et son point de vue avec liberté sur des sujets qui concernent nos relations et nos conflits habituels qui tournent autour des aspects affectifs ».

3 – La fabrication sociale de la déviance (vols et agressions) :

Quartiers stigmatisés, pauvreté, hogra et absence de reconnaissance sociale

Pour comprendre comment les trois enquêtrices ont pu pénétrer au quartier « Bab el hamra » ou la porte rouge (Les planteurs), il est important ici de faire référence à leur journal d'enquête. « Mardi 12 octobre 2004 : nous retrouvons le groupe de jeunes contactés hier. Ils nous avouent que le premier jour de notre arrivée, ils avaient projeté de nous voler. Mais devant notre sincérité à tenter de comprendre leur vie quotidienne, ils nous ont pris en sympathie. A partir de ce moment là, il nous était possible de circuler librement dans le quartier. Ils nous affirment qu'un mot d'ordre a été lancé jusqu'à Sid El-Houari pour que personne ne nous fasse du mal. Maintenant, nous avons un laissez passer. Nacer, un des chefs, s'apprête gentiment à accepter l'entretien. Nous prenons place sur des escaliers. En face de nous, la vue de mer est magnifique. Je demande à Nacer si la mer ne lui fait pas du bien. La réponse est la suivante : « Je prends plusieurs cachets pour ne pas me jeter à la mer. Pour nous, la mer, c'est la voie de l'espérance, c'est-à-dire qu'elle nous permettra de partir de cette misère. C'est la possibilité pour nous d'émigrer vers un autre pays et oublier cette misère. Travailler n'importe où, mais vivre normalement ».

Nacer prend cigarette sur cigarette. Je lui fais la remarque. Il poursuit : « Je prends trois paquets de cigarettes par jour. Je prends des cachets et de la zatla (kif). Il n'y a pas d'issue à notre misère. Personne ne se soucie de notre devenir ou de notre santé ».

Nacer est âgé de 22 ans. Il a le niveau de 7^{ème} AF. Ses parents sont divorcés depuis 15 ans Ils se sont séparés durant sa première année de scolarité. Son père est actuellement retraité. Il était gardien dans le secteur du bâtiment. Il a trois frères dont le plus jeune (20 ans) est parti clandestinement à l'étranger. Ils vivent uniquement avec le père, sans aucune nouvelle de leur mère.

Le temps de Nacer est identifié à un temps vide. Rien d'autre à faire que d'observer les faits et les gestes des voisins. A force de tenir le mur, il connaît tout le monde dans le quartier. Pour survivre, Nacer est conduit à voler quand l'occasion se présente. Il bricole aussi, mais de façon irrégulière. Mais pour se sentir fort et affronter les « autres » dans une position favorable, Nacer s'adonne de façon active, continue et extrême à la drogue. Il n'hésite pas à citer les différents cachets dénommés par les jeunes : « Madame Courage ». Contrairement aux jeunes chômeurs des quartiers « populaires », les propos sont ici plus radicaux et sans nuances. Plus précisément, il leur semble impossible de respecter l'Etat parce que tout simplement il ne « pense pas à eux ». Les riches sont biens parce que les pauvres sont divisés entre eux. Ces jeunes résidant dans un quartier stigmatisé, où l'habitat y est précaire, sans toit, vivant dans des véritables grottes, sont amenés à « politiser » leurs propos qui s'inscrivent dans une logique d'opposition : « Eux » (vivant bien) et « Nous », dépossédés de tout, contraint de se construire explicitement une identité de « kamikaze ». Il n'est pas étonnant que le vol et l'agression soient considérés comme un métier, une activité « normale ». Parce qu'ils ne peuvent pas vivre normalement, ils sont contraints d'inventer leur propre « normalité », de construire leur « monde social à eux » à la marge de la société et de façon violente. C'est parfois la seule réponse qu'ils peuvent faire valoir pour dire qu'ils existent un peu face à une violence institutionnelle. Tout leur semble sans issue face à des services publics « aveugles » et loin de leurs préoccupations. La vie est à leurs yeux un non sens, d'où le recours à la drogue de façon intensive qui dénote une forme sociale d'autodestruction.

« Je suis hitiste. Mes journées passent sans rien faire du tout. C'est le vide. On est accolé au mur toute la journée quand on est dans le quartier. On regarde les passants. On connaît tout le monde. Il suffit de regarder les gens pour savoir ce qu'ils font ou vont faire. Par exemple, on sait que la voisine X. fait son marché tous les matins à 9 heures. Que l'autre voisin qui travaille sur un bateau, rentre le matin à 10 heures et qu'il va dormir après. Quand on est sans rien faire, on laisse passer le temps. Sinon, je vole, quelque fois, je bricole pour vivre. Mais ce n'est pas un travail régulier.

Les riches sont biens. Les pauvres se mangent entre eux. Nous n'arrivons pas à manger du pain. Tous les jours, c'est des problèmes. C'est du mauvais sang. La seule solution qui nous reste, c'est le poison, la drogue, les cachets. On les appelle : « roche, diase, akras ». On a également les gouttes que l'on met dans le café et la zetla (kif).

Le vol : un métier

S'il vole et « deber teftoufa », il peut faire des bricoles. Le jeune peut prendre une boîte (elle contient 10 cachets). Il prend en plus de la zetla avec du café, 5 à 6 cafés par jour. Quand le jeune prend tout ça, il devient « kamikaze ». Il devient sauvage, et aux yeux du jeune, l'Etat lui semble être zéro. Le jeune n'a plus de respect pour l'Etat parce que l'Etat ne pense pas à lui... Les jeunes n'ont pas d'espoir. Et personne ne fait plus confiance à personne. Ils pensent que la mort vaut mieux que la vie qu'ils endurent. Là où ils vont frapper, toutes les portes se ferment à leur visage. Toutes les administrations ne marchent qu'avec les connaissances. Alors les jeunes, pour la plupart, vivent des fruits de leurs vols. On vole en fonction de l'occasion. On va dans les marchés, à l'USTO, à la Bastille, en ville nouvelle. Cela dépend des occasions, même nos parents, on peut les voler.

Le vol est devenu pour nous un métier. On travaille souvent en équipe. Il y a des connaissances à moi qui travaillent en ville nouvelle avec des bijoutiers. Ils sont de mèche avec les jeunes. Les jeunes, quand ils font ces vols de bijoux, les ramènent aux bijoutiers qui les revendent dans leurs magasins. Nous à notre part de vol de bijoux. Pourtant les bijoutiers ne manquent pas d'argent. Et pourtant, certains utilisent la complicité des jeunes pour voler une femme qui vient par exemple d'acheter ou qui va vendre un bijou.

Les services publics : au service de leurs amis

Nacer aussi estime que les services publics sont d'abord au « service » de leurs amis ou deux qui ont des ressources financières. Ils ont donc la possibilité de corrompre pour obtenir un emploi pour leurs enfants. Il montre que les jeunes sans atouts relationnels ou matériels, sont dans « l'impuissance ».

« Si on connaît, on est servi par tout le monde. Les riches donnent des commissions aux gens qui travaillent dans les administrations pour faire entrer leurs enfants pour avoir du travail. Nous, on reste à les regarder manger normalement et on ne peut rien faire, ni dire quoi que ce soit. Les institutions, si on ne connaît pas, c'est toujours le même problème.

Avenir dans la société : me marier.

Une des ambitions premières de Nacer est de se marier. A travers le mariage, il projette d'être comme tout le monde : fonder une famille et avoir des enfants ; même s'il reconnaît qu'il lui est difficile de réaliser cet objectif parce qu'il n'a pas les ressources suffisantes.

« J'aimerai »ness tebiette », c'est-à-dire que j'aimerai me marier. Le mariage passe en premier lieu. J'aimerai avoir des enfants comme tout le monde. Connaître une jeune qui me comprendrait, et vivrait avec moi pour avoir des enfants. Ce que je veux dire, c'est que mon avenir dans la société, je le vois comme tout le monde ; mais malheureusement, il est irréalisable pour moi. Faute de moyens, je ne peux pas accéder à ce rêve. Mon niveau est de 7^{ème} année. Je n'ai pas poursuivi ma scolarité faute de moyens. Donc, je ne peux pas prétendre avoir un métier stable, faute de formation ».

Nacer n'avait pas « la tête aux études » par absence de moyens financiers. Pour lui, les études sont d'abord destinées aux personnes qui ont des ressources. Dans le cas contraire, il estime que ce sont d'autres problèmes qui risquent de s'accumuler. Il relativise l'importance des études dans la société, considérant « qu'on verse de l'eau dans un bidon troué »

« Pour les études, celui qui a les moyens, ça va...Mais ceux qui n'ont pas les moyens, il s'ajoute des soucis en plus pour lui. Il se construit des problèmes pour rien. Etudier en Algérie, cela veut dire qu'il verse de l'eau dans un bidon troué. (yaski fi bidoune magroure ».

Nacer n'est pas très prolix sur le rapport à sa famille. Tout en restant frères dans la famille, il indique que la pauvreté conduit souvent à des conflits. « *Tellement il y a de la pauvreté, obligatoirement, il y a des bagarres. Il y en a, mais on reste frères et famille ».*

A ce moment, un jeune avec son âne, rejoint Nacer et l'enquêtrice. Celle-ci saisit l'opportunité pour poursuivre l'entretien avec lui. Le jeune dénommé ici **Ahmed**, vient s'asseoir sur la marche de l'escalier. L'enquêtrice lui repose la même question concernant la vue de la mer qui est très belle. Elle souhaite s'informer si la perception qu'il a de la mer est identique à la sienne.

« Quand on regarde la mer, on la regarde, mais il faut avoir avec soi un litre de Ricard, du kif, des cachets et des cigarettes. Parce que quand on regarde la mer, on a envie de se jeter dedans. Ici, presque tous les jeunes utilisent ces moyens pour oublier la misère. Le grand problème, c'est le travail, le dégoût, le vide et la situation sans avenir.

Ahmed poursuit son récit : « *Quand j'ai des problèmes, je n'en parle à personne. C'est surtout des problèmes d'argent, alors c'est « srika » (le vol). Ici, un voisin peut voler un autre voisin. Par exemple, il saute le mur et vole ce qu'il trouve, une bouteille de gaz ou autre. Il y a moins de risque de voler un particulier que de voler l'Etat. C'est doula nazia ». Les uns mangent les autres. Tu as vu que les femmes ne portent plus d'or, c'est les hommes qui mettent l'or maintenant. Ce n'est pas la mode qui a changé, mais les femmes savent que si elles sortent avec leurs bijoux, elles risquent d'être volées ».*

« Un avenir perdu »

Ahmed estime que son avenir est « perdu ». Il lui semble qu'il n'a rien à attendre ou à espérer. Le jeune ne pourra pas concrétiser ses objectifs liés au travail et au logement. C'est parce qu'il sait que les perspectives sont fermées qu'il est conduit à s'automutiler, à se détruire physiquement et moralement. En effet, il n'hésite pas à fumer trois paquets de cigarettes par jour, en ajoutant de façon subtile : « et tout le reste... Ses rêves, dans le cas d'une rentrée d'argent importante, sont les mêmes que d'autres jeunes. Ceci montre

clairement que les jeunes nommés de façon réductrice, « les déviants », sont eux aussi à la quête de conditions sociales favorables qui les autoriseraient à s'insérer activement dans la société. Ainsi, l'argent devrait lui permettre d'acquérir un logement, d'exercer une activité dans le but de fructifier son argent. Son imaginaire est aussi focalisé sur son père. Il rêve de le conduire à la Mecque.

L'avenir du jeune n'est pas lié aux études et à l'acquisition d'un diplôme. Dans la société algérienne, il estime que seules les « connaissances » permettent d'acquérir un emploi.

« Mon avenir est perdu, « dayah ». En un jour, je fume trois paquets de cigarettes, sans le reste... Pour l'avenir, le jeune n'y arrivera pas. Il deviendra terre et os rapidement, « trab oua hadam ». Si je gagnais beaucoup d'argent, j'achèterai un logement, j'aurai un travail qui me permettrait de faire tourner l'argent et après je ferai « gousstouya », c'est-à-dire que je conduirai mon père à la Mecque. J'irai faire un tour à Paris parce que la France « te gleh el rebinna », elle t'enlève la souffrance.

« Le diplôme, c'est une perte de temps. Et quand tu as un diplôme, tu ne trouves pas de places. Seuls trouvent du travail, ceux qui ont des connaissances « binamisse ». Je connais des gens qui ont un diplôme et qui sont chômeurs »

La santé : focalisation sur les inégalités sociales de santé.

Ahmed est précis sur le rapport des usagers aux institutions sanitaires. Il montre que les recours thérapeutiques ne sont pas identiques, selon que l'on soit riche ou pauvre. L'hôpital est identifié à un espace sanitaire des « pauvres ». Par contre, le secteur privé des soins, n'est permis qu'aux personnes socialement aisées.

« La santé, c'est la tranquillité. Il faut donc de l'argent pour passer chez le médecin privé. Mais si tu veux ajouter une autre maladie chez toi, tu vas à l'hôpital. L'hôpital, c'est pour les pauvres. Les riches vont chez le privé. Ils ont les moyens de se faire soigner chez le privé. Nous, on va au dispensaire. On fait la queue. On va à l'hôpital quand les gens du dispensaire nous y envoient ».

Quand la misère impose sa sexualité et parfois « son » mariage...

Ahmed a déjà prévu la fille qui deviendra sa future femme. Mais il distingue comme tant d'autres jeunes, la femme du dedans, consacrée socialement par le mariage, et la femme du dehors (« bara ») qui lui permet d'avoir des rapports sexuels « libres ». Ahmed observe l'exode de filles originaires des régions de Tiaret ou de Relizane. Exode qui a été souvent imposé par le terrorisme et la souffrance sociale. Elles sont donc obligées de vendre leur corps pour survivre. Elles n'ont pas d'autres alternatives. Ces filles n'ayant aucune exigence en matière de dot, sont parfois conduites à se marier avec des jeunes du quartier dépourvus de ressources financières. La pauvreté peut aussi se reproduire par la médiation du mariage...

« Comme les hommes, il y a des filles sérieuses. Car les filles, elles aussi, sont malheureuses. Moi, personnellement, j'ai une fille en vue, mais pour le mariage. Pour aller avec une fille comme ça, je vais au jardin d'amour ou bien je vais à la forêt. Je rencontre des filles comme ça, des vagabondes. Il y a différentes qualités. Des filles qui se sont sauvées de leur souffrance, du terrorisme. Elles vivent ici. Les jeunes se moquent d'elles. Comme elle est obligée de patienter, parce qu'elle est sortie du sentier, elle est perdue, elle ne se cache pas

des gens pour vivre sa vie. Elle aussi a besoin d'argent. Elle fait ça pour vivre. Quelquefois, un garçon prend une de ces filles et la prend pour femme. Il construit ainsi une famille. « ye bni li ha ». Il ne peut se permettre de donner 30 à 40 millions pour se marier. Dans ce quartier, on a toutes les maladies : ça va de la galle aux autres maladies ».

L'injustice sociale

Ahmed insiste sur l'injustice sociale dans la société. Il montre que certaines personnes ont acquis le pouvoir par les promesses. Mais dès qu'elles semblent confortablement installées, elles se soucient peu de la population qui est de nouveau marginalisée et sans avenir. Le rêve de tous ces jeunes « déviants », obligés de voler pour survivre, c'est d'être comme les autres : dormir dans un espace propre, manger à sa faim. Enfin, ils ne sont nullement attachés à leur quartier, désirant au contraire qu'il soit détruit.

« Le premier jour, ils disent tous qu'ils vont bien travailler. Et puis, après, quand ils sont bien installés dans leur fauteuil, ils se sucent eux et leurs familles, et même leurs amis. Il y a trop de magouille dans notre pays. Les dirigeants ne sont pas honnêtes. La population qui les a installée, n'a aucune valeur pour eux. Ils ne soucient pas des pauvres de leur pays.

« Nous, on ne demande pas mieux que comme tous les autres jeunes, c'est-à-dire, nous laisser vivre, ne manquant rien, aller à l'école, venir à la maison, toujours trouver un repas chaud, avoir un lit douillet avec de belles couvertures, une chambre. Etre bien chaudement bien vêtu en hiver, avoir un foyer agréable, bien aéré, ensoleillé, spacieux, habiter un quartier normal. Mais malheureusement, tout cela reste du domaine du rêve. Vous avez vu, tout ce que nous avons. C'est une vie d'enfer. Un logis où nous n'avons même pas envie d'entrer tant il est infect. On y vient parce que nous n'avons pas le choix et surtout on n'a pas mieux. La pluie entre les plaques de zinc. Nous, les jeunes, on est abandonné par tout le monde. On est marginalisé. Personne ne se soucie de notre avenir. On n'a pas de métier. Il ne nous reste qu'une possibilité, c'est malheureusement, le vol. Normalement, ce quartier devrait être rasé tant il est infect et inhabitable. Alors, seulement, s'il y a ce changement de décors, les jeunes verraient la vie autrement et surtout agiraient autrement ».

Benacer est âgé de 20 ans. Il a interrompu ses études en 4^{ème} primaire. Il est chômeur. Son père est agent dans une institution publique (OPGI). Il réside aussi au quartier Bab El Hamra.

Benacer montre l'arbitraire qui peut s'exercer par certains agents de police quand on est simple vendeur de légumes. Ayant acquis grâce à son père, un âne qui a coûté une somme importante (6 millions de centimes), Benacer se lève à 5 heures du matin pour se rendre aux halles, pour y acheter les légumes. Durant deux années, Il a pu travailler et subvenir à ses besoins. « J'étais bien », dit-il. Il a donc fallu que des mesures « d'assainissement » soit imposées de facto par le nouveau wali, pour que Benacer soit « orphelin » de son âne, de ses légumes et de sa charrette, saisis par les agents de police. Face à cet acte d'expropriation qui lui semble fortement injuste (« hogra »), il est conduit à objectiver sa situation de précarité et d'instabilité, à produire un discours radical et contestataire sur les institutions étatiques. Pour lui, la seule alternative est aujourd'hui est de voler pour « manger ». Impossible de « naviguer », de se débrouiller à la pêcherie qui a été fermée, provoquant un sentiment de

colère que Benacer met fortement en scène, en répétant que l'injustice sociale est prégnante dans la société.

« Maintenant, je ne fais rien. Je suis assis comme ça tous les jours. Avant, le me levais à 5 heures du matin. J'achetais les légumes aux grands halles et je les revendais ici ou à Sid-Houari. J'avais une charrette et mon père m'a acheté un mule qui coûte 6 millions de centimes. Il me l'a acheté à Mostaganem. J'ai dit à mon père que je voulais travailler. Il m'a dit d'accord. Il m'a donc permis d'avoir ce qu'il faut pour vendre des légumes. Durant deux ans, j'étais bien. Mais maintenant, le policier m'a tout pris : la charrette, les légumes et le mule, tout. D'habitude, il me laisse la charrette. Ils prennent uniquement les légumes. Mais cette fois-ci, tout a été pris. Surtout, depuis l'arrivée du nouveau wali, ils nous disent de ne pas nous rendre au centre ville. D'accord, on reste ici ou à Sid-Houari, mais pas moyens car ils nous poursuivent partout. Les policiers font la loi ici maintenant (« elhogra »), ma sœur (s'adressant à l'enquêtrice), il me reste les agressions. Il montre à l'enquêtrice le sabre qu'il porte à son pantalon). Nos bêtes (mules) sont tuées pour les donner à manger aux animaux du Zoo.

Comment vais-je faire pour manger, moi maintenant ? Je vais voler. Il ne me reste pas autre chose à faire. Le travail ? Il n'y en a pas ; ou alors tu travailles chez un particulier en construisant un mur de 3 mètres (il montre à l'enquêtrice un mur en face d'eux). Ils te donnent 300 DA. Même à la pêcherie, ils l'ont fermé avant on naviguait bien à la pêcherie. Et maintenant, il n'y a rien. Moi, je m'en fous maintenant. Même s'il le faut, je tue pour voler... je le ferai, « hogra » fel bled » (injustice dans ce pays), c'est vrai ma sœur (cherchant un acquiescement de l'enquêtrice).

D'habitude, vous savez ce qu'ils font aussi les policiers, ils crèvent les pneus de la charrette. D'ailleurs, il y a un peu plus bas, une charrette de mon voisin. Les pneus sont crevés et il n'a pas d'argent pour les réparer chez un vulcanisateur. Comment voulez-vous qu'on n'agresse pas dans ces conditions ? Les vrais voleurs du pays sont intouchables. Pourquoi ? Parce que ceux sont tous des gens très riches, mais nous les pauvres, on ne peut pas payer. On ne peut pas leur donner de l'argent. C'est pour ça qu'ils nous poursuivent. Dès fois, sans raisons. La police nous trouve ici entrain de parler, ils nous giflent. Ils nous demandent ce qu'on fait ici, et de partir chez nous. Pourquoi ? Je ne suis pas une femme, moi, pour rester chez moi. De quoi ils se mêlent ? C'est de la « hogra ».

La fabrication sociale de la déviance

Benacer montre que la déviance émerge à partir de relations sociales. Il semble donc difficile d'évoquer la déviance en soi. Les situations mal vécues et perçues comme une injustice sociale, sont en partie à l'origine de comportements déviants. Il ne s'agit pas ici de victimiser le déviant, mais de montrer le processus social qui le conduit à des formes d'opposition radicales à l'égard des pouvoirs publics. Benacer insiste sur le fait qu'il n'a jamais pensé devenir voleur ou agresseur. En outre, il décrit bien le type d'habitat précaire qui est celui de ses parents. Cela fait 25 ans qu'ils résident « sous terre », dit-il.

« C'est l'Etat qui nous rend des agresseurs. Moi de toute ma vie, je n'ai jamais porté d'armes. Mais cette fois-ci, c'est trop... Il y a de cela une année, je vendais des bananes, le policier Houari vite vite, dénommé ainsi, parce qu'il prend tout sur son chemin. Il ne laisse rien sur tout... Ce policier venait chaque jour pour que je lui donne 2 kg de bananes. Le jour

où j'ai cessé de lui donner, il m'a tout saisi et convoqué au commissariat. J'en ai pris pour trois mois de prison. Comment veux-tu que je n'agresse pas. C'est l'Etat qui est fautif.

« Mon père travaille à l'OPGI (société de logements) depuis 25 ans. Vous vous imaginez 25 ans de travail, et on habite toujours sous terre, oui, sous terre dans une grotte. Les araignées sont tellement énormes, qu'on dirait un porte – manteau. Votre copine est venue hier voir où j'habite. Elle n'a pas cru ses yeux. As-tu déjà vu une porte dans le ciel ? Une porte toute seule dans le ciel ».

A propos des études...

Contrairement à des jeunes chômeurs des quartiers populaires, qui intériorisent un sentiment de culpabilisation à l'égard des études qu'ils n'ont pas pu poursuivre, Benacer a une position radicalement différente. Ses propos sont orientés vers la déliquescence du système éducatif producteur de diplômés souvent inutiles à ses yeux pour pouvoir exercer un travail.

« Moi, je ne suis pas fait pour les études. J'ai arrêté, il y a longtemps en 4^{ème} primaire. Mais de quelles études parlons-nous ? Vous savez, les maîtresses ici fument les cigarettes et la zatla (le kif) et même les pilules roches. Tout le monde le sait. Et elles disent de gros mots. On l'a dit au directeur. Mais il ne nous a pas cru... En Algérie, le diplôme ne vaut rien. De toute façon, études ou pas, tu chômes ».

Avenir : partir loin d'ici...

« On est dans une prison. Si on pouvait partir loin d'ici. Regarde ce jeune. Lui, il a son frère en France. Regarde. Rien lui manque : argent, vêtements, etc. Et ils disent que ceux qui sont à l'étranger sont malheureux et pas bien...Ce n'est pas vrai. Et nous, alors, comment on est ? Mon projet est de voler..., ma vie est partie, c'est l'injustice, l'injustice (« hayati rahet, hagrouna, hagrouna... »). Ce n'est pas une vie. Les rats sont à côté de nous, nuits et jours. Je fume les cigarettes eljazair, parce que c'est la moins chère et la plus nocive. Elle te brûle le cœur (« tahrag el gualb direct). Et c'est très facile de trouver les cachets. Ils se vendent chez les gens qu'on connaît et les magasins qu'ils les vendent, sont nombreux. Plus nombreux que ceux de l'alimentation générale, qu'est-ce que vous croyez ?

« Je bois du vin quand j'ai le moral au beau fixe, une fois par semaine ou toutes les deux semaines. Je suis triste et touché parce qu'ils m'ont pris ma charrette. « Raha raidatni li daouli karo »). La drogue, c'est une échappatoire pour nous. Heureusement pour moi, je ne suis pas habitué à prendre les pilules roche, hamdoulah, je suis loin de ça.

« Le mariage... sourire. Pourquoi me marier dans cet état là ? Qu'est-ce que je vais pouvoir tirer d'un mariage à part d'autres problèmes ?

« C'est rare que je suis malade. Et franchement, même si c'était le cas, je n'irai pas chez le médecin. Qu'est-ce qu'il va te dire le médecin ? Mange et dors bien... Il se fout de moi. « Zahak alia ».

Références bibliographiques

Beaud S., 2002, *80% au bac...et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, Seuil.

Berteaux D., 1997, *Les récits de vie*, Nathan, « 128 »

Dubet F., 1987, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard.

Dubet F., 1994, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.

Halbwachs, 1967, *La mémoire collective*, Paris, PUF.

Mebtoul M., 1994, *Une anthropologie de la proximité, les professionnels de la santé en Algérie*, Paris, l'Harmattan.

ANNEXES

Equipe de recherche, guide d'entretien et données factuelles sur les enquêtés.

Equipe de recherche

Mebtoul Mohamed, sociologue, directeur du groupe de recherche en anthropologie de la santé, coordinateur scientifique de l'étude.

Aouari Abdelkrim, sociologue, chercheur associé au GRAS, enquêteur.

Bousslama Souad, médecin généraliste, chercheuse associée au GRAS, enquêtrice.

Kerzabi Zahia, professeur d'enseignement paramédical, chercheuse associée au GRAS, enquêtrice.

Lamari Linda, sociologue, chercheuse associée au GRAS, enquêtrice.

Oussaci Nadia, psychologue, chercheuse associée au GRAS, enquêtrice.

Guide d'entretien

Age :

Sexe :

Activité :

Lieu de résidence :

Origine sociale :

I- ACTIVITES DES JEUNES (Lycéen, étudiant, chômeur, etc.)

Peux-tu nous parler de ton activité quotidienne ?

- Quels sont les aspects positifs et négatifs ?
- Pourquoi d'après toi ?
- Quelles sont les personnes qui te soutiennent dans ton activité ?
- Pourquoi ces personnes ?
- Que souhaiterais-tu faire à l'avenir ? Pour quelles raisons ?
- Que représente pour toi le lycée ou l'université ?
- Etudier aujourd'hui en Algérie, cela veut quoi pour toi ?

II – RAPPORT A LA FAMILLE

Comment cela se passe t-il dans ta famille ?

- Que fais-tu en cas de conflits avec un membre de ta famille ?
- Quel genre de problèmes rencontres - tu avec tes proches parents ?
- Pourquoi d'après toi ?
- Parles-tu aisément de tes problèmes avec tes parents ? Avec qui précisément ? Pourquoi cette personne ? Et quels types de problèmes ?
- Quand tu as besoin d'argent, à qui t'adresses -tu en général ?
- Que fais-tu en général à la maison ?
- Pourquoi ces activités ?
- Quelles sont les attentes de tes parents à ton égard ?

III – AVENIR DANS LA SOCIETE

Comment vois-tu ton avenir dans la société ?

- Qu'est-ce qui te semble le plus important dans l'avenir ?
- Et pourquoi ?
- Que signifie pour toi la réussite sociale ?
- Quels seraient tes projets dans le cas où tu gagnerais beaucoup d'argent ?
- Peux-tu évoquer les difficultés qui t'interdisent de concrétiser tes projets ?
- Que représente pour toi le diplôme dans la société ?
- Que ferais-tu dans le cas d'une absence d'emploi prolongée ?

IV – SANTE REPRODUCTIVE

C'est quoi la santé pour toi ?

- Comment cela se passe-t-il quand tu es malade ? (qui te soutient ? Où te soignes-tu ? Pourquoi ce recours thérapeutique ? Qui te conseille ? Pourquoi cette personne ?
- Que te manque-t-il pour détenir une « bonne » santé ?
- La sexualité dans la société, comment la perçois-tu ?
- As-tu déjà tenté d'avoir des rapports sexuels ?
- Qu'est-ce qui l'interdit ? Pourquoi ?
- Comment fais-tu ? Quelle est ta position ?
- Penses-tu au mariage ? Comment le vois-tu ? Que peut-il t'apporter ?
- Peux-tu nous évoquer les blocages et les difficultés ? Et pourquoi ?
- As-tu des craintes face à des maladies sexuellement transmissibles ? Lesquelles ?
- A quoi attribues-tu les causes de ces maladies ?

V- RAPPORT AU TEMPS DU JEUNE

Peux-tu nous évoquer la façon dont tu gères ton temps ?

- Où préfères-tu aller pendant ton temps libre ?
- Pourquoi le choix de ce lieu ?
- Quand tu t'ennuies, que privilégies-tu comme activités ? Et pourquoi ces activités ?
- Quelles sont les personnes qui t'aident ou te conseillent dans la gestion de ton temps au cours de la journée ? Pourquoi ces personnes ?

VI- RAPPORT AUX INSTITUTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

Comment cela se passe t-il avec les institutions sociales et politiques (mairie, wilaya, hôpital, etc.) ?

- Que retiens-tu d'important dans ta confrontation avec ces institutions ?
- Quelles sont les principales difficultés ?
- Pourquoi ?
- Qu'attends-tu d'elles pour répondre à tes préoccupations ?
- Est-il possible de nous évoquer un problème rencontré avec une institution ?
- Que proposes-tu pour que ces institutions puissent satisfaire tes attentes ?

VII- INTERACTIONS ENTRE LES JEUNES

De quoi parlent les jeunes entre eux ?

- Peux-tu nous évoquer les sujets importants abordés entre les jeunes ?
- Pourquoi ces sujets ?
- Quelles sont les significations attribuées à ces sujets ?
- Que préférez-vous faire ensemble ?
- Pourquoi ?

Données factuelles sur les enquêtés

Prénom	Age	Activité	Origine sociale	Lieux de résidence
1) Amel	21 ans	Etudiante	Militaire retraité	Victor Hugo : Haouch
2) Hayat	21 ans	Etudiante	Ingénieur en Informatique	Savignon : villa
3) Hanane	19 ans	Etudiante	Père retraité depuis 5ans	Victor Hugo : appart.
4) Sara	23 ans	Etudiante	Père commerçant	Victor Hugo : Haouch
5) Imane	24 ans	Etudiante	Père décédé	Bastille : Haouch
6) Nour	20 ans	Stagiaire esthétique	Père décédé	Petit lac
7) Samira	25 ans	Infirmière	Père retraité	Petit lac : Appartement
8) Ahlem	23 ans	Infirmière SAMU	Père retraité (employé de société)	Victor Hugo : haouch
9) Khadîdja	23 ans	Professeur CFPA	Directeur CEM	Résidence Bahia ville
10) Amina	24 ans	Chômeuse	Père retraité (parents séparés)	Victor Hugo : haouch
11) Lotfi	26 ans	Chômeur (licencié en démographie)	Père agent de sécurité	Petit lac : haouch
12) Ahmed	23 ans	Chômeur	Père chauffeur de taxi	Hamri : haouch
13) Hamid	26 ans	Agent de sécurité	Père retraité ; journalier	Victor Hugo :appart.

Prénom	Age	Activité	Origine sociale	Lieux de résidence
14) Karim	22 ans	Réceptionniste	Père décédé	Petit lac : appart.
15) Iliès	21 ans	Etudiant	Père : Imam de mosquée	Victor Hugo : haouch
16) Oussama	21 ans	Etudiant	Père commerçant	Victor Hugo : haouch
17) Kamel	19 ans	Lycéen en terminale	Père ingénieur	Petit lac : appart.
18) Amin	20 ans	Lycéen (membre d'association)	Père chef de service à l'hôpital	Victor Hugo : appartement
19) Samir	23 ans	Eboueur (emploi de jeune)	Père décédé ouvrier	Hamri : haouch
20) Djamel	23 ans	Stagiaire CFPA	Père menuisier	Savignon : haouch
21) Nafissa	24 ans	Etudiante	Activité du père : jardinier	Habitat : logement de fonction (garage) Trouville, Ain-Tourk
22) Faïza	19 ans	Formation en coiffure	Activité du père : fonctionnaire	Habitat : haouch Bir el djir 119
23) Amine	21 ans	étudiant	Activité du père : ancien consul	Habitat : villa Bir el djir
24) Mohamed	24 ans	Gérant de cybercafé	Activité du père : chômeur	Habitat : villa Bir el djir
25) Mounir	22 ans	Formation en informatique	Activité du père : ingénieur	Habitat : villa Bir el djir

Prénom	Age	Activité	Origine sociale	Lieux de résidence
26) Ahmed	24 ans	Formation en informatique	Activité du père : instituteur	Habitat : haouch Au sud d'Algérie
27) Nouredine	23 ans	Formation en informatique	Activité du père : ancien chef de service sonal gaz	Habitat : villa Bir-El-Djir
28) Mahdi	19 ans	Etudiant	Néant Activité de la mère : couturière (parents divorcés)	Habitat : appartement Centre ville
29) Brahim	25 ans	Chômeur	Activité du père : soudeur maritime (parents divorcés)	Habitat : appart. Centre ville
30) Nadjet	25 ans	Etudiante	Activité du père : agriculteur	Habitat : haouch Ain-temouchent
31) Amina	21 ans	Etudiante	père : inspecteur	Habitat : villa Mazouna
32) Fairouze	21 ans	Etudiante	père : maçon	Habitat : haouch Béni Saf
33) Rafik	21 ans	Gérant d'une pizzeria	père : ancien contrôleur des prix. mère : ancienne fonctionnaire	Habitat : villa Bir el djir
34) Farida	22 ans	Etudiante	père : commerçant	Habitat : haouch Tiaret
35) Houaria	20 ans	Formation en coiffure	père : chômeur Activité de la mère : femme de ménage	Habitat : haouch dévalorisé Bir el djir
36) Karim	25 ans	Etudiant	Père inconnu Grand-mère : pâtissière à domicile	Es-Sénia

Prénom	Age	Activité	Origine sociale	Lieux de résidence
37) Hassan	22 ans	Etudiant	Agriculteur	RU Es-Sénia
38) Nadjet	25 ans	Etudiante	Agriculteur	RU Es-Sénia
39) Amel	22 ans	Etudiante	Parents : retraités de l'éducation nationale	Maraval
40) Farid	25 ans	Etudiant	Dg d'entreprise en retraite	Maraval
41) Amine	21 ans	Etudiant	Père : professeur de médecine	Maraval
42) Hayat	23 ans	Etudiante	Fonctionnaire	RU Es-Sénia
43) Nawal	18 ans	Lycéenne	Directeur d'école	Es-Sénia
45) Nabil	17 ans	Lycéen	Père : chef de projet bâtiment Mère : cadre à la wilaya	Maraval
46) Kader	25 ans	Chômeur	Père : cadre au chômage (entreprise dissoute)	Es-Sénia
47) Mahdi	18 ans	Chômeur	Idem	Es-Sénia
48) Mohamed	19 ans	Chômeur	Père malade dépressif	Es-Sénia
49) Rédha	24 ans	Chômeur	Décédé (accident de travail) pension	Es-Sénia
50) Ghoul	24 ans	Chômeur	Maçon à son propre compte	Es-Sénia

Prénom	Age	Activité	Origine sociale	Lieux de résidence
51) Mériem	24 ans	Propriétaire d'un salon de coiffure	Commerçant	Es-Sénia
52) Samir	24 ans	Chauffeur de taxi clandestin	Marchand de légume	Es-Sénia
53) Djamila	25 ans	Prostituée de luxe	Gardien	Es-Sénia
54) Farida	24 ans	Agent de bureau	Inconnu	Es-Sénia
55) Benacer	20 ans	Chômeur	Travailleur à l'OPGI (société des logements)	Planteurs, Bab-El-Hamra
56) hmida	25 ans	Agent de bureau, mairie	Père les a quitté	Sidi El Houari
57) Kamel	16 ans	Coiffeur	Père décédé	Sidi El Houari
58) Salah	25 ans	Manœuvre (a fait de la prison)	Sans	Planteurs, Bab-El-Hamra
59) Saliha	24 ans	Coiffeuse	Retraité	Planteurs
60) Amel	23 ans	Etudiante journaliste	Travaille dans une société de textile	Cité universitaire Zeddour Belkacem Oran
61) kheira	23 ans	Etudiante magister droit	Haute fonction administrative (gouvernement)	Cité universitaire Zeddour Belkacem Oran
62) Nasser	22 ans	Chômeur hitiste	Parents divorcés Retraité	Planteurs, Bab-El-Hamra
63) Redouane	22 ans	Gardien de parking	Peintre Ne vit plus avec eux	Sidi El Houari

Prénom	Age	Activité	Origine sociale	Lieux de résidence
64) Abassia	21 ans	Chômeuse mendiante	Chômeur Problème de santé	Planteurs
65) Samir	25 ans	Pointeur au port	Docker au port	Planteurs
66) Nadia	20 ans	Universitaire langues étrangères	Retraité	Sidi El Houari
67) Salima	31 ans	Coiffeuse	Retraité (malade)	Planteurs
68) Dalila	22 ans	Etudiante Paramédical	Commerçant	Planteurs
69) Omar	20 ans	Lycéen terminal	Chauffeur	Sidi El Houari
70) Mohamed	17 ans	Lycéen Pasteur 2^{AS}	Père : chef de service Wilaya Mère : professeur de français	Canastel
71) Hamza	17 ans	Lycéen Pasteur 2^{AS}	Chauffeur de taxi	Centre ville
72) Tayeb	19 ans	Lycéen Lotfi 2^{AS}	Kinésithérapeute	Centre ville Khemisti
73) Hafida	24 ans	Etudiante	Agent de douane	Rélizane (parents) Cité universitaire Zeddour Belkacem